

Faites danser le cadavre

Chase, James Hadley

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JAMES HADLEY

comédie
noir



CHASE

faites danser le cadavre



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Super Noire

94 – UN CARTON SUR LES FLICS

(COLLIN WILCOX)

95 – HONG-KONG BLUES

(WILLIAM MARSHALL)

96 – DE SANG, DE GLACE ET D'OR

(WILLIAM D. BLANKENSHIP)

JAMES HADLEY CHASE

Faites danser le cadavre

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR J. ROUX-PLÉNOT



GALLIMARD

James Hadley Chase a été photographié par

Max Feissel, Vevey, Suisse.

Titre original :

MAKE THE CORPSE WALK

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.**

© Éditions Gallimard, 1954, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Par une agréable soirée d'été, quelques minutes après onze heures, une Rolls noire et nickelée déboucha dans Curzon Street venant de Clarges Street et stoppa à proximité de la ruelle qui mène au Shepherd Market.

Deux jeunes femmes, portant de somptueuses fourrures, se trouvaient là, allant et venant dans l'ombre ; elles contemplaient la Rolls avec un intérêt que l'on devinait professionnel, mais aussi, peut-être avec cette amertume et cette envie qu'inspire l'étalage d'un luxe indécent.

Curzon Street étant déserte à ce moment-là, les deux jeunes femmes et la Rolls s'y trouvaient seules : une de ces accalmies imprévues qui, sans raison apparente, s'étendent soudainement sur les rues du West-End de Londres.

Les deux jeunes femmes virent le chauffeur, garçon grand et mince, en uniforme, sortir de la voiture, ouvrir la portière arrière et parler à un voyageur qu'elles ne pouvaient distinguer. Puis le chauffeur s'étant reculé examina la rue de tous côtés d'un air désespéré.

— Penses-tu que nous puissions l'intéresser ? demanda la plus grande des deux femmes.

— Ne te fais pas d'illusion, répondit la blonde, avec un rire amer, tout en jouant avec une boucle rebelle qu'elle remit machinalement sous son mignon chapeau. Les types à Rolls, ce n'est pas pour nous, ma petite !

Le chauffeur, ayant aperçu les deux bavardes, s'approcha vivement d'elles.

La plus grande des deux femmes lui cria :

— Hello ! Peut-être voudriez-vous me parler ?

Elle pouvait maintenant l'examiner de près ; la pâleur et la jeunesse de son visage étaient surprenantes. Pourtant, en dépit de son manque de maturité, il y avait dans son regard et dans la raideur de son allure quelque chose d'un peu inquiétant.

Le chauffeur la dévisagea et, comprenant à quel genre de femme il avait affaire, ébaucha un léger mouvement de recul.

— Pouvez-vous me dire où se trouve le club du Lys Doré ? demanda-t-il après un instant d'hésitation.

Il parlait d'une voix douce mais sans timbre.

— Zut alors ! dit la jeune femme que la déconvenue rendait furieuse, ne pouviez-vous pas vous adresser à un agent, au lieu de me faire perdre mon temps ?

— Comment pourrais-je demander à un agent ? Il n'y en a pas par ici, répondit-il (Et ses yeux gris sombre la dévisagèrent sans la moindre bienveillance.) Et puis, il semble bien que vous n'êtes pas tellement occupée ! (Sa bouche mince se fit méprisante.) Si vous ne savez pas où est le club, dites-le, je demanderai à quelqu'un d'autre, voilà tout !

Furieuse, elle lui tourna le dos et lui jeta, pas encore remise de sa déception :

— Alors ! Adressez-vous donc à une autre !

— Pourquoi ne me le demandez-vous pas à moi, puisque je sais où c'est ? lui lança la blonde en se joignant à la conversation.

Le chauffeur tirait sur le revers de son gant noir. Son regard soupçonneux allait d'une femme à l'autre.

— Bien, où est-ce donc alors ? dit-il impatient.

La blonde sourit. Maintenant qu'elle pouvait voir le visage du chauffeur, elle éprouvait, comme sa compagne, une sensation de malaise à le dévisager.

— Seuls les membres du club ont le droit d'y entrer, expliqua-t-elle, jamais vous ne pourrez y pénétrer, c'est tellement strict.

— Ne vous en faites pas pour cela, répliqua le chauffeur, qui continuait à jouer nerveusement avec le revers de son gant, dites-moi seulement où c'est.

— Jamais vous ne le trouverez, même si vous passez la nuit à le chercher, rétorqua la blonde avec un regard de connivence.

Et après un coup d'œil rapide vers sa compagne, elle dit à voix basse :

— Je veux bien vous l'indiquer, mais à une condition, c'est que cela en vaille la peine...

La grande avait entendu.

— Allons donc, May, tu ne sais pas plus que moi où se trouve le club !

Elle était furieuse soudain d'avoir manqué de sens commercial.

— Bien sûr que je le sais ! Est-ce que, par hasard, j'aurais les yeux dans ma poche ? repartit la blonde en secouant la tête. Je sais où le trouver, ce club, et si l'affaire en vaut la peine, je pourrai certainement

l'y emmener.

Le chauffeur s'était éloigné et surveillait la rue de tous côtés ; il n'y avait personne en vue à qui il eût pu s'adresser ; il revint à la voiture, reprit la discussion avec celui qui l'occupait.

— Fiche le camp, ma chérie, ne vois-tu pas que tu es de trop ? reprit la femme blonde.

— Elle est bien bonne celle-là, reprit l'autre, amèrement, n'est-ce pas moi qui lui ai parlé la première ! Ne fais pas l'idiote !

La blonde souriait, mais son regard était froid et menaçant.

— Je sais, moi, où c'est, pas toi ! Il a du fric, mais ce n'est pas un client pour toi.

— Oh ! ça va !

Et la grande jeune femme, acceptant son échec avec philosophie, disparut dans l'ombre.

La blonde regarda dans la direction de la Rolls. Un homme de petite taille, vêtu d'un pardessus noir, un feutre mou rabattu sur les yeux, de petites mains gantées de pécarì blanc, venait de sortir de la voiture. La lune se reflétait sur ses chaussures, comme dans un miroir, tant elles étaient parfaitement cirées. Il prit la canne d'ébène à pommeau d'or que lui tendait le chauffeur, et traversa la chaussée.

— Vous savez donc où se trouve le club, ma chère ? dit-il en s'arrêtant en face de la blonde.

Elle le regarda avec curiosité. Le chapeau à larges bords cachait le haut de son visage, mais elle pouvait distinguer sa bouche qui était petite. Les lèvres en étaient rouge vif et charnues ; quant à son menton, il semblait se dresser vers elle, tel un doigt accusateur. Elle fit un signe d'assentiment.

— Soyez généreux, je vous y emmènerai, dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

— Quelle petite maligne vous faites ! (Les grosses lèvres rouges souriaient.) Mais ne me faites pas perdre mon temps. Emmenez-moi vite au club et je vous ferai cadeau d'une livre.

— Donne-m'en deux, chéri, riposta-t-elle. J'ai eu une de ces poisses, aujourd'hui !

Rentrant la tête dans ses épaules, il s'appuya lourdement sur sa canne.

— Quelques minutes de marche valent-elles plus d'une livre à votre avis ?

Elle le fixa.

— Ce n'est pas la promenade, mais mon renseignement que vous

devez payer.

De nouveau il sourit. Il avait des dents blanches, petites, espiègles comme celles d'un furet.

— C'est bien vrai, vous êtes vraiment intelligente. Mettons deux livres, marché conclu ?

Elle lui fit un clin d'œil et répondit dans un sourire :

— Je savais bien que vous n'étiez pas radin. Entendu ! Ce n'est pas que je n'avais pas confiance, mais on ne prend jamais trop de précautions, nous, les filles.

Il retira son gant, et l'on vit étinceler à son doigt un gros solitaire.

— Connaissez-vous Rollo ? demanda-t-il, en baissant la voix, tout en scrutant son visage.

Elle se raidit et le regarda, soupçonneuse.

— Et si cela se trouvait que je le connaisse ?

— J'aimerais savoir quelque chose sur lui.

La main au diamant disparut à l'intérieur du pardessus et en sortit une liasse épaisse de billets de banque.

La jeune femme blonde en resta bouche bée. « Sûr qu'il y a bien une centaine de livres, dans cette liasse ! » se dit-elle.

— Je paierais pour avoir des renseignements, dit le petit homme (Il jetait des regards furtifs par-dessus son épaule comme s'il craignait la désapprobation de son chauffeur.) Bien entendu, pour des renseignements qui en vaudraient la peine !

Elle aussi scruta la rue du regard ; des gens arrivaient. Non loin de là, brillaient les boutons d'acier d'un agent qui faisait sa ronde solitaire.

— Vous feriez mieux de venir dans mon appartement, dit-elle, ici, pas moyen de parler !

— Non, nous ferons une petite promenade en voiture, fit-il.

Et prenant son bras, il l'entraîna vers la voiture. Le chauffeur leur ouvrit la portière et ils s'installèrent.

La blonde soupira d'aise en se laissant tomber sur le siège capitonné. Elle avait l'impression d'être assise sur un nuage. Le petit homme, qui tenait toujours la liasse de billets dans sa main gauche, prit avec la droite un étui à cigarettes en or, posé à côté de lui sur une petite étagère de noyer.

— Une cigarette ? dit-il en la regardant du coin de l'œil.

Il l'alluma à un appareil qui rougit après qu'il eut tourné un commutateur. Puis, comme elle aspirait la fumée, il commanda au chauffeur :

— Faites un petit tour, mais sans trop vous éloigner.

— Quelle merveille ! s'exclama la blonde, tandis que la voiture démarrait en souplesse le long de la chaussée. Que donnerais-je pour avoir une bagnole comme cela !

Le petit homme grommela :

— Nous avons à parler d'autre chose. Vous connaissez Rollo ?

Elle secoua sa cigarette et la cendre tomba sur le tapis de haute laine qui recouvrait le plancher de la voiture.

— Il n'aime pas qu'on s'occupe de lui. Il faut que je sois prudente.

— C'est toujours une question d'argent, n'est-ce pas ? répondit-il, tenez, peut-être aurez-vous un peu plus confiance, si vous prenez ceci !

Il lui tendit dix billets. Elle les glissa rapidement dans son porte-monnaie, mais ses yeux restaient rivés à la liasse qui était restée dans sa main.

— Oui, dit-elle, je le connais.

— N'est-ce pas le propriétaire du Lys Doré ?

Elle fit oui de la tête.

— Qu'est-ce que c'est, au juste, que ce club ?

Elle hésita.

— Oh ! vous savez, c'est tout simplement une boîte de nuit. Les gens y vont danser. (Elle observait le bout de sa cigarette tout en se demandant ce qu'elle pourrait dire de plus sans se compromettre.) Il y a là un bon orchestre, ajouta-t-elle. Et c'est tellement cher. Seuls les membres sont admis. Vous n'aurez pas l'autorisation de rentrer si vous n'êtes pas membre du club.

Elle lui jeta un coup d'œil, puis se détourna.

— Ça, je le sais, parce que j'ai moi-même essayé d'y entrer, mais ils ne permettent même pas aux membres de la boîte d'amener leurs invités, poursuivit-elle.

Il était assis à côté d'elle, recroquevillé sur lui-même, les mains croisées sur le pommeau de sa canne.

— Continuez, dit-il, lorsqu'elle se tut.

— Bon, que puis-je vous dire encore ? (De son bras, elle faisait inconsciemment le geste de protéger son sac.) Vous pouvez y manger, mais la note est salée. Rollo doit en ramasser !

Elle dit ces derniers mots plus que lentement, car l'imagination commençait à lui manquer.

— Vous ne m'avez rien dit de spécial et en téléphonant à la boîte, j'aurais pu en apprendre tout autant, rétorqua le petit homme en colère. Savez-vous que je n'ai pas l'habitude de distribuer mon argent comme cela. Il s'y passe bien d'autres choses, en douce, et vous ne

m'en avez pas soufflé mot. Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, mal à son aise.

Bien sûr, j'ai entendu dire des tas de choses, les gens sont si bavards, mais je ne voudrais tout de même pas causer des ennuis à qui que ce soit.

— Vous ne mettez personne en cause, répondit le petit homme.

Puis il ajouta malicieusement :

— Savez-vous qu'il me serait facile de reprendre cet argent !

Elle continua gênée :

— Il ne faudrait pas qu'on sache que c'est moi qui vous l'ai dit ; ils ne se gêneraient pas pour me tomber dessus !

— Qui donc n'en ferait pas autant !

Elle hocha la tête :

— Ce n'est pas de cela que je voulais parler ; une femme doit toujours se méfier.

— Soyez rassurée, vous n'avez pas à vous inquiéter.

Avant de se décider, elle demeura immobile un instant, puis soudain, un peu hors d'haleine, elle se mit à débiter :

— On dit que Rollo aide les gens qui ont des ennuis, il leur achète des choses. Il y a des femmes qui se procurent de la drogue chez lui. Enfin, c'est ce qu'on raconte ! Moi, je n'en sais rien. Vraiment, je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire. (Elle tortillait ses mains sur ses genoux.) Il a une bande. Il y a là-dedans un type qui s'appelle Butch et qu'on voit souvent dans la boîte. Il me fait une peur atroce. Il paraît que c'est un tueur. Mais vous savez, pour moi, ce n'est qu'une boîte comme les autres.

— En somme, Rollo est un recéleur et un trafiquant de drogue, c'est cela, hein ? (Elle renifla.) Ou quelque chose dans ce goût-là. Je vois. (Le petit homme appuya ses lèvres rouges et lippues sur le pommeau d'or de sa canne. Il mordillait le métal sans y prendre garde et regardait fixement la vitre.) Je veux absolument voir Rollo.

— Mais je vous ai déjà dit que vous, ne pourrez pas entrer dans la boîte. Ils sont inflexibles.

Le petit homme ne semblait pas avoir entendu. Il appuya sur un bouton placé près de lui :

— Demi-tour ! commanda-t-il dans un microphone minuscule.

La Rolls ralentit, s'arrêta, fit marche arrière et manœuvra pour se retrouver dans la direction qu'elle venait de quitter. Puis en quelques instants, elle fut de nouveau à quelques pas de la ruelle conduisant au Shepherd Market.

— Conduisez-moi jusqu'au club, demanda le petit homme en

sortant de la voiture.

Comme la blonde descendait de voiture, le chauffeur lui jeta un regard inquisiteur qui la fit frissonner. Elle sentit que ce regard ne la quittait pas, tandis qu'elle s'éloignait dans l'ombre en compagnie du petit homme ; sans savoir pourquoi, elle se mit à trembler.

Au moment de traverser le square situé au centre du marché, elle lui mit la main sur le bras :

— Dites chéri, vous me les donnerez les deux livres que vous m'avez promises ?

Il commença :

— Je vous ai bien assez donné.

Puis, haussant les épaules :

— Allons, nous n'allons pas nous disputer pour cela.

Et il lui remit deux autres livres.

— Merci, chéri, vous êtes un prince ! De ce côté, tournez comme il faut, attention !

Les réverbères projetaient des ombres légères. Des silhouettes se profilaient sous les porches ; des filles pour la plupart. La lueur rouge des cigarettes indiquait d'autres présences, debout, dans l'obscurité. Quelques hommes flânaient dans la rue, hésitants, soupçonneux.

La blonde et le petit homme traversèrent ensemble le square et enfilèrent une autre ruelle. Il faisait si sombre que le petit homme s'arrêta.

— Est-ce que c'est encore loin ? demanda-t-il, scrutant avec hésitation l'encre de la nuit.

— Au bout de la ruelle, lui répondit la blonde en baissant la voix. J'ai une lampe électrique, ça va, rien à craindre, ne vous énervez pas.

Un rais de lumière trancha dans l'obscurité. Il pouvait enfin distinguer quelque chose. Ils étaient dans le fond d'une ruelle étroite ; devant eux, un grand mur de briques ; à mi-chemin, une porte taillée dans le mur. A la lueur de la lampe, le petit homme vit que la peinture des panneaux était tout écaillée et que le grand marteau de fer était rouillé.

— Vous y voilà, dit la blonde, mais ne m'attrapez pas si vous n'êtes pas reçu.

— Merci, lui répondit le petit homme. Vous pouvez partir maintenant, je vous remercie beaucoup.

— Ça va, ça va !

Elle pensait à la liasse de billets qu'il avait remise dans sa poche.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas faire un tour chez moi après, j'habite juste en face, on rigolera ! Je vous donnerai du bon temps.

Le petit homme souleva le marteau et le laissa retomber. La porte vibra sous la violence du choc.

— Zut, répliquât-il sèchement, et maintenant, veux-tu foutre le camp ?

Comme elle descendait la ruelle, elle entendit la porte s'ouvrir, le petit homme en franchissait le seuil et elle vit la porte se refermer derrière lui. Elle resta immobile, à contempler l'entrée à la lueur de sa lampe, surprise et furieuse à la fois de l'avoir vu pénétrer avec tant de facilité. Elle avait tant espéré qu'il ne serait pas admis et que, peut-être, il l'accompagnerait ! Soudain, elle eut conscience d'une présence à son côté. Elle se retourna vivement, le rayon de sa lampe s'agita follement avant de se poser sur le chauffeur debout près d'elle. Il la fixait d'un regard méprisant et dur.

— Vous m'avez fait une de ces peurs ! dit-elle en ricanant nerveusement.

Mais elle avait la chair de poule.

— Eteignez-moi cette lampe, dit-il de sa voix sans timbre et menaçante.

Machinalement, comme ferait un lapin hypnotisé par un serpent, elle obéit et l'obscurité se referma sur elle. Le chauffeur étendit la main et lui saisit le bras.

— Sentez-vous quelque chose ? demanda-t-il. Comme il lui parlait, elle sentit qu'un objet pointu traversait ses vêtements et lui pénétrait la hanche. Elle essaya de se dégager, mais il la retint.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous êtes fou ! jeta-t-elle effrayée, haletante, les genoux tremblants.

— Ça, c'est un couteau. (Il parlait toujours sur le ton banal de la conversation.) Et c'est pointu, je pourrais vous ouvrir une boutonnière dans le ventre. Donne-moi vite ton sac, continua-t-il, et ne bouge pas.

Elle s'apprêtait à crier, lorsque le couteau pénétra plus avant, juste au-dessus de la cuisse. Elle se tint immobile, tremblante, la bouche ouverte, prise d'un haut-le-cœur.

— Espèce de sale vermine ! dit-elle, frémissante de rage et de peur.

— Dix livres pour ça ! Il est vraiment cinglé de jeter son argent par les fenêtres. Je regrette, mais tu n'en verras plus la couleur.

Il enfonça le couteau plus avant, mais dans sa rage elle sentit à peine la douleur aiguë.

— Je garde le fric. J'en ferai meilleur usage que toi.

— Vous ne vous en tirerez pas comme cela, dit-elle, je le lui dirai. Il faudra bien qu'il sorte et, à ce moment-là, je lui raconterai tout, espèce de salaud, va !

Il s'écarta d'elle. Elle sentait le sang tiède couler le long de sa

cuisse et de sa jupe, là où le couteau avait fait l'entaille. Elle savait que la blessure était légère, mais l'idée de saigner lui faisait peur et la rendait faible.

— Pas de chance que tu le voies à la sortie.

Une lourde poigne gantée surgit de l'obscurité et s'abattit sur sa mâchoire.

*

Rollo, à qui on ne connaissait pas d'autre nom, était un géant âgé d'environ cinquante ans. Il mesurait près de deux mètres. Il portait devant lui une bedaine grasse et flasque comme un œuf mollet ; ses bras comme ses jambes ressemblaient à des entonnoirs suspendus la pointe en bas. Les yeux rapetissés, envahis par des bourrelets de graisse, étaient tour à tour affables, malins, vicieux et lubriques. Une petite moustache cosmétiquée ornait sa lèvre supérieure et ses mains énormes et grasses, telles des araignées décolorées, ne restaient pas une minute en repos.

Personne ne savait au juste ce que faisait Rollo, si ce n'est qu'il dirigeait la boîte du « Lys Doré », dont il était le propriétaire. On le soupçonnait d'être mêlé à toutes les affaires louches du milieu. D'aucuns affirmaient qu'il avait sous sa coupe tous les bordels de Shepherd Market ; d'autres, qu'il faisait le trafic des autos volées ou encore qu'il était le plus gros recéleur de marchandises volées du pays.

D'autres suggéraient d'un air connaisseur que ses revenus provenaient d'un trafic de drogues très fructueux alors que certains murmuraient le mot « crime ». Mais personne, en réalité, n'était au courant.

Le Lys Doré était le club le plus fermé de Londres. Il comptait six cents membres qui avaient tous un point commun : ils vivaient de leurs escroqueries. Il y en avait certes de plus malhonnêtes que les autres, mais aucun, si riche et si influent qu'il fût, ne pouvait se vanter d'avoir jamais été un honnête homme.

On trouvait là un roi de l'acier, un maquereau, une tapette ou une grue de la haute, si tant est que pareille chose existe.

Entre ces différents stades de la dégradation humaine, les membres du club se répartissaient en voleurs d'autos, aigrefins, courtiers véreux, femmes du monde kleptomane, maîtres-chanteurs professionnels, trafiquants de drogue et autres scélérats de même acabit. Sur tout ce joli monde, la suprématie de Rollo était incontestée.

Le club du Lys Doré se composait d'une pièce décorée dont un

balcon faisait le tour. C'était là le poste d'observation préféré de Rollo. Quelques favoris seulement y étaient admis.

Presque tous les soirs, après minuit, on pouvait le voir, debout, ses mains poilues et blafardes appuyées sur le rebord du balcon, contemplant danseurs et soupeurs de ses petits yeux brillants, émoustillés par l'intérêt du spectacle.

Rollo en avait toujours imposé ; sur sa tête en poire, entièrement chauve et luisante comme une boule de billard, il portait un fez rouge à la turque. Son corps était revêtu d'un frac noir, d'un gilet de même couleur bordé de blanc. Une cravate « Ascot » de satin noir cachait un cou épais, un pantalon gris à raies recouvrait ses jambes énormes et des souliers vernis ornaient ses pieds plats.

En entrant dans la grande salle, le regard se portait automatiquement vers le balcon ; vous saviez alors si Rollo désirait vous parler. Si tel était son désir, il faisait un signe du doigt et disparaissait dans son bureau.

Vous ne montiez pas tout de suite. Point n'était besoin de faire savoir à tout le monde que Rollo voulait vous parler. En général, son signe voulait dire qu'il avait une affaire en train, et qu'il valait mieux garder la chose secrète. Non, vous alliez d'abord vous installer au grand bar à l'extrémité de la pièce, vous commandiez un whisky, vous preniez le temps de parler au barman en buvant, vous regardiez les garçons grecs servir les mets dispendieux.

Après avoir flâné du côté gauche de la salle, entre les tables et le minuscule dancing, vous vous arrêtiez un instant pour écouter l'orchestre de jazz, quatre musiciens de tout premier choix, et, peut-être, alors, tombiez-vous en contemplation devant la surprenante technique du batteur nègre.

Enfin, avec la plus parfaite désinvolture, vous passiez derrière un rideau de velours noir qui cachait l'escalier conduisant au balcon. Butch, en général, se tenait là, montant la garde devant l'escalier.

Grand et mince, le visage blafard, habillé de noir, coiffé d'un chapeau mou de feutre noir, cet être-là portait une chemise noire et une cravate de soie blanche généralement ornée d'un fer à cheval rouge et or.

Butch se tenait habituellement le long du mur, et se curait les dents avec une plume d'oie, suivant la meilleure tradition des gangsters de cinéma. Vous lui faisiez un signe de tête, il n'y prêtait aucune attention, et vous n'aviez alors qu'à poursuivre votre chemin, sachant que si Rollo n'avait pas désiré vous voir, Butch se serait planté devant vous et, de son doux accent américain, froid et menaçant, vous aurait intimé l'ordre de retourner au restaurant.

Le bureau de Rollo était splendide : boiserie de chêne, éclairage

indirect, lourdes carpettes persanes, grand bureau recouvert d'une plaque de verre, décorations riches, fauteuils confortables en cuir vert, et divans énormes.

Rollo se tenait en général derrière son bureau, un gros cigare entre ses larges dents jaunes, avec, sur le visage, une expression somnolente.

Vous ne voyiez jamais le moindre papier sur son bureau. Il y était assis, mains croisées sur le buvard vert, et vous considérait fixement comme si vous étiez la dernière personne à laquelle il s'attendît. Celie se tenait debout près de la cheminée. Elle parlait rarement et ses grands yeux noirs, qui ne laissaient rien passer de sa pensée, ne quittaient pas votre visage tant que vous étiez dans la pièce.

Celie était créole et ressemblait à s'y méprendre à une pâle statue de bronze. De grands yeux noirs et maussades, un menton court et large, des pommettes en forme de tête de cobra, une bouche rappelant un fruit rouge entaillé. Sa silhouette était insolente tant elle était grande ; de face, sa minceur était incroyable ; de profil, on pouvait croire que cette ligne de femme était l'œuvre d'un caricaturiste lascif.

Un turban rouge vif cachait sa chevelure d'ébène crépue ; jamais personne ne l'avait vue tête nue ; il faut dire que Celie avait honte de son origine antillaise. Ses robes du soir, aux tons toujours violents, étaient faites de façon à faire valoir tous les détails provocants de son corps.

Celie troublait tous les hommes par une sensualité débordante. Elle était la maîtresse de Rollo.

Là, dans cette pièce, vous traitiez vos affaires, vous faisiez des plans, vous tombiez d'accord sur les questions de finances. Rollo demeurait à son bureau tandis que Celie, derrière lui, vous épiait.

Ce que vous ignoriez, c'est qu'après votre départ, Rollo jetait un coup d'œil par-dessus son épaule et levait les sourcils. Celie décidait alors si oui ou non il pouvait vous faire confiance. Elle possédait le don machiavélique de lire dans la pensée des hommes ; plus d'une fois elle avait mis Rollo en garde.

Ce n'était pas chose facile que de faire marcher Rollo. En fait, les quelques fous qui s'y étaient essayé avaient immanquablement perdu la partie. Un ou deux d'entre eux avaient été repêchés dans les bas-fonds de la Tamise, par la police fluviale, alors que d'autres, moins dangereux, avaient été menés en hâte à l'hôpital de Charing Cross, le crâne ouvert.

Il était des plus malsain de contrecarrer Rollo, et, une fois la chose établie, personne, ou presque, n'essaya de s'y risquer.

Donc ce soir-là, Rollo était assis devant son bureau, un cigare fiché entre les dents, et, dans l'œil, une loupe d'horloger. Il était en train d'examiner un joyau massif. Des diamants, des émeraudes et des rubis

scintillaient dans la lumière crue du bureau, tandis qu'une broche tournait entre ses doigts.

Celie regardait par-dessus son épaule. Elle haletait, et l'on pouvait voir dans ses yeux, en même temps qu'un intérêt passionné, une flamme de convoitise qu'elle s'efforçait de dominer.

Rollo retira la loupe et grogna. Il reposa la broche sur un petit carré de velours noir et se réinstalla plus confortablement dans son fauteuil. Le dos du siège craqua.

— Gomez doit travailler là-dessus tout de suite, dit-il, il est nécessaire que le bibelot ait quitté le pays avant demain matin.

— J'aimerais tant l'avoir ! dit Celie sans le quitter des yeux. Pourquoi l'abîmer ? Nous n'avons pas besoin d'argent. Il me plairait tant comme cela.

— Tu es vraiment idiote parfois, lui répondit Rollo, tout en ouvrant un tiroir d'où il sortit une petite boîte en carton. Si on te surprenait avec cette broche, tu ne prendrais pas moins de cinq ans de taule. (Il la laissa tomber dans la boîte et la plaça ensuite sous l'enveloppe.) Et puis, nous avons toujours besoin d'argent.

Une ampoule s'éclaira soudain sur le bureau.

— Voici quelqu'un dans l'escalier, dit-il en mordant ses lèvres épaisses.

Calmement, il ouvrit le tiroir du bas, y glissa la boîte qui disparut. Celie soupira ; elle venait de voir la broche pour la dernière fois.

Le tiroir du bureau communiquait, en effet, directement avec le sous-sol. En une seconde, la boîte serait dans la cave où travaillait Gomez.

On frappa à la porte et Butch entra. Rollo lui dit :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a un type qui vous demande, répondit Butch, dont le regard alla vers Celie, puis se fixa de nouveau sur Rollo. Je ne l'ai jamais vu. Il n'appartient pas au club.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il ne l'a pas dit.

— Moi, je ne veux pas le voir.

Butch hocha la tête.

— Il a remis cela.

Et, sortant une enveloppe de sa poche :

— Il a déclaré qu'il vous donnait ceci.

Rollo haussa les sourcils. Il prit l'enveloppe, jeta un coup d'œil à Celie, puis ouvrant l'enveloppe, il en tira un billet de banque.

Un silence se fit soudain dans la pièce. On entendit l'écho assourdi

de l'orchestre de danse qui s'élevait du restaurant.

Rollo déplia le billet et le mit à plat sur le buvard.

— Cent livres.

Butch et Celie avancèrent la tête, se penchèrent en avant.

— Cent livres, répéta Rollo. (Il recula son fauteuil et prit l'enveloppe dont il examina l'intérieur.) Ça, c'est gentil comme carte de visite.

Il palpa le billet du bout des doigts.

— Qui est ce type ?

Butch haussa les épaules.

— Un petit mec, bien fringué, qui a l'air plein aux as !

Rollo prit le billet, le regarda en transparence et grogna :

— Je vais le recevoir. Mais j'aurais aimé en savoir plus long sur son compte. Si je sonne deux fois, tu le suivras et tu trouveras qui il est.

Butch fit oui de la tête et sortit.

— Cent livres, dit doucement Celie qui reprit sa place près de la cheminée. Je me demande ce qu'il veut.

Rollo haussa ses larges épaules.

— Nous verrons bien.

Et pliant le billet, il le glissa dans la poche de son gilet. Ils étaient immobiles, les yeux fixés sur la porte.

Butch revint. Il s'effaça et le petit homme qui était venu en Rolls enleva son chapeau.

Rollo le considérait avec un intérêt qu'il cachait avec soin. Le petit homme traversa la pièce.

— Je m'appelle Dupont, dit-il, je désirais vous voir.

Rollo se leva :

— Vous vous présentez d'une manière coûteuse, monsieur Dupont, asseyez-vous donc.

Butch jeta un coup d'œil à Rollo et sortit. La porte se referma silencieusement.

Rollo se réinstalla pesamment dans son fauteuil. Le petit homme s'assit. Il regardait Celie et ses yeux enfoncés dans leur orbite brillaient.

— Peut-être pourrions-nous rester seuls ? demanda-t-il à Rollo.

— Mais nous sommes seuls, monsieur Dupont, fut la réponse.

Il y eut un long silence. Celie resta là comme une pâle statue de bronze, les yeux rivés sur M. Dupont.

— Vous désirez me voir. Pourquoi ? dit enfin Rollo.

M. Dupont croisa les mains sur le pommeau de sa canne.

— J'ai entendu parler de vous, dit-il. (Ses yeux fixaient toujours Celie.) Vous pourriez peut-être me rendre service.

— Je n'ai pas l'habitude de rendre service aux gens, déclara franchement Rollo, j'ai d'autres occupations !

— Mais je suis prêt à acheter votre aide. (Rollo tendit les mains.)

— Ça, c'est autre chose !

Il se fit encore un long silence. M. Dupont mordillait le pommeau de sa canne, ne voulant pas s'engager, gêné par la présence de Celie dont le regard troublant l'impressionnait.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que nous fussions seuls.

— Ce n'est pas Celie qui peut vous gêner, remarqua Rollo, elle m'est précieuse. (Il sourit.) Elle ne sait pas l'anglais.

Certes, M. Dupont ne fut pas dupe, mais ne valait-il pas mieux ne pas être trop exigeant ?

— Très bien. (Et il posa sa canne à terre à côté de lui.) Ce que je veux vous dire, naturellement, doit rester entre nous.

— Bien sûr.

M. Dupont regarda ses ongles un moment, puis :

— Je m'intéresse au Vaudou, dit-il.

— Vous vous intéressez à quoi ? lui répondit Rollo en se penchant vers lui, les mains étalées sur son buvard vert.

M. Dupont ne le regarda pas.

— Le culte du Vaudou, répéta-t-il, d'une voix basse, contenue.

Le visage de Rollo devint gris et s'empourpra. Ses petits yeux étaient remplis de colère, mais il était encore prudent. Un instinct l'avertissait que ce billet de cent livres n'était que le premier d'une nombreuse série. Si ce drôle de petit homme voulait se payer sa tête, ma foi, il le pouvait, mais cela lui coûterait certainement très cher.

— Je ne comprends pas, dit-il doucement.

— Je désire connaître quelqu'un au courant du rite Vaudou, ajouta M. Dupont qui tortillait ses gants. Sans doute en connaissez-vous ? Je paierai naturellement ce qu'il faudra pour avoir des renseignements.

Rollo n'avait qu'une très vague idée de ce qu'était le Vaudou. Il ne savait pas non plus si, dans son extraordinaire entourage, quelqu'un avait des notions sur la question ; mais enfin n'y avait-il pas de l'argent à gagner ? Cela ne le disposait pas à négliger pareille affaire.

— Bien peu de choses me sont inconnues, dit-il en regardant M. Dupont avec un sourire encourageant. Mais avant de m'engager, peut-être aurez-vous la bonté de me donner plus de détails ?

— Je ne crois pas que la chose soit nécessaire répondit M. Dupont,

avec quelque sécheresse. Ou vous connaissez quelqu'un au courant des cérémonies rituelles du Vaudou, ou bien vous ne connaissez personne. Si vous connaissez quelqu'un, dites-le-moi et je paierai, sinon, vous et moi perdons notre temps.

— Ce n'est pas un culte reconnu et encouragé dans ce pays, rétorqua Rollo qui hésitait, peu sûr de lui. Il me faudrait savoir la raison de votre désir. (Il haussa les épaules en manière d'excuse.) Il faut agir avec prudence !

— Allons, mettons un millier de livres et plus de questions, lui signifia M. Dupont qui le regardait fixement.

Rollo eut bien du mal à dominer son étonnement, il y réussit toutefois.

— Ça c'est une grosse somme, dit-il, peut-être alors pourrai-je vous rendre service !

— Très bien, donnez-moi le nom et l'adresse de cette personne et je vous remettrai l'argent. Rien de plus simple.

Mentalement, Rollo était d'accord sur le point que ce serait bien simple si, lui, avait le nom et l'adresse de la personne en question. Malheureusement, ce n'était pas le cas. La situation exigeait quelques manœuvres dilatoires.

— Il y a un type, commença-t-il, en pesant chacun de ses mots avec soin, qui est au courant du Vaudou. Il a obtenu des résultats extraordinaires, répéta-t-il pour se donner de l'assurance. Je le connais bien. Au fait, je bavardais avec lui hier encore. N'est-ce pas, ma cocotte ?

Celie demeura muette.

— Quels résultats ? demanda immédiatement M. Dupont, vous voulez parler de matérialisation ?

Voilà qui dépassait les connaissances de Rollo et même ses facultés d'imagination. Il agita les mains d'une manière désinvolte et dit :

— Je ne crois pas que ce monsieur aimerait voir discuter de ses secrets, mais je pourrais le persuader de vous aider ; c'est bien là l'homme que vous cherchez, j'en suis convaincu.

— Comment s'appelle-t-il ?

M. Dupont se pencha et ses gants, glissant de ses petits genoux cagneux, tombèrent à terre. Il ne s'en aperçut pas.

— Il faut d'abord que je lui parle, peut-être ne voudra-t-il pas que je révèle son identité, vous comprenez ?

M. Dupont se rassit. Le désappointement se peignit sur son mince visage de gnome.

— Oui, reprit-il, après un moment de réflexion, c'est juste. (Il se leva.) Vous vous entendrez avec lui, et je reviendrai vous voir.

Rollo le fixa d'un regard interrogateur.

— Mais vous ne m'avez seulement pas dit ce qu'il doit faire pour vous ?

— Dites-lui que je voudrais assister aux cérémonies rituelles. Cela aurait lieu dans le plus grand secret. Mais il faut qu'il y ait du « zombisme », insistez sur ce point. Il comprendra. Je paierai très largement.

Rollo fouilla dans sa poche, en tira un crayon et écrivit « zombisme » sur son buvard. C'était un mot qu'il n'avait jamais entendu et il ne pouvait même pas en deviner le sens.

— Combien donneriez-vous ? A combien s'élèverait cette somme ? demanda-t-il. Excusez ma curiosité, mais c'est qu'une somme importante pour certains n'est qu'une petite somme pour d'autres.

De nouveau, M. Dupont fit un signe de tête affirmatif :

— Dix mille livres, dit-il dans une contraction de ses lèvres rouges et lippues. Mais, pour tant d'argent, il faudrait une pleine réussite !

Les yeux de Rollo prirent une expression respectueuse. Décidément, ce petit homme vaudrait la peine d'être cultivé.

— Jeudi, même heure ? dit-il en se levant, mille livres pour vous, pour nous présenter, dix mille livres pour lui, pour le travail ?

Rollo lui opposa un visage de marbre :

— C'est convenu.

M. Dupont lui tendit la main :

— Puis-je ravoir ma carte de visite ? dit-il doucement, je ne l'ai utilisée que pour obtenir l'autorisation de rentrer.

Il n'y eut pas la moindre hésitation chez Rollo. Il sortit de sa poche le billet plié et le tendit au petit homme. Cela lui coûtait autant que si l'on avait arraché une de ses grandes dents jaunes, mais, instinctivement, Rollo savait que le jeu en valait la chandelle. Si le petit bonhomme perdait confiance en lui, jamais il ne le reverrait, et Rollo désirait beaucoup le revoir.

M. Dupont se dirigea vers la porte, l'ouvrit et partit. Ils l'entendirent marcher dans le couloir qui conduisait au restaurant.

— Il est fou, dit Celie, T'as vu ses yeux ? Il est complètement maboul !

Rollo lui répondit en haussant les épaules :

— Moi aussi, j'ai pensé qu'il était loufoque, mais il est riche.

Il appuya de son large pouce sur la sonnerie placée sur son bureau et sonna deux fois.

Susan Hedder descendit l'avenue Shaftesbury et s'arrêta au coin de Denman Street, tandis qu'un taxi se faufilait dans la file des voitures allant vers Leicester Square.

Un homme murmura dans l'ombre :

— Hello, ma petite, est-ce que nous allons tous les deux au même endroit ?

Susan n'y prit pas garde, et lorsque les signaux passèrent du vert au rouge, elle traversa la rue dans la direction de Piccadilly. Elle avait entendu huit fois la même réflexion au cours de l'heure qui venait de s'écouler, c'était bien sa faute aussi. Il fallait qu'elle s'arrête de marcher ainsi au hasard. Il faudrait absolument rester à la maison.

La maison ? Elle évoqua la petite chambre-salon au dernier étage d'une vieille maison de la rue de Fulham. Ça ne pouvait pas s'appeler « la maison ». Jusqu'à ce soir, pour elle, ce n'était qu'un endroit où elle gardait ses affaires et où elle dormait, mais aujourd'hui, c'était bien tout ce qu'elle avait au monde.

Le foyer qu'elle avait imaginé et qui lui semblait, il y a quelques heures encore, si réel, s'était évanoui dès l'arrivée de la lettre. Mais elle ne voulait plus y penser, à cette lettre ! Elle aurait tout le temps d'y réfléchir plus tard. Elle pourrait même la lire et y penser tous les soirs jusqu'à la fin de sa vie, à cette lettre. Ce soir, non, elle n'y penserait pas.

Mais elle ne pouvait plus errer ainsi dans les rues. Il se faisait tard. De plus, il y avait bien deux heures qu'elle marchait et ses jambes lui faisaient bien mal. Elle savait que si elle retournait dans son « meublé », loin des scintillements des lumières, du bruit de la circulation, du grouillement de la foule, aussitôt, elle se remettrait à penser. Cette nuit, la solitude lui serait insupportable, et c'était bien cela qui l'attendait, si elle retournait dans sa chambre.

Elle savait qu'il lui faudrait bien s'y décider un moment ou l'autre, mais elle voulait aussi longtemps qu'il lui serait possible retarder l'échéance !

Elle était lasse. L'homme qui lui avait parlé la suivait à peu de distance. Il avait une démarche traînante, on aurait dit qu'une de ses jambes était plus courte que l'autre. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir qu'il la suivait. Elle n'en avait pas peur. Il y avait encore un grand nombre de passants autour d'eux, mais, cependant, elle trouvait assommant de sentir ce traînard continuellement derrière elle, et odieux de penser qu'il la prenait pour une fille de trottoir.

Elle suivit la pente douce qui mène du Monico à Glanhuse Street. Ça, bien entendu, c'était une gaffe, puisque la rue en question était noire, et servait de rendez-vous pour la retape.

L'homme restant tout près d'elle, elle pressa le pas, contrariée par le fait qu'elle avait abandonné délibérément la sécurité de Piccadilly.

Un bar, à quelques mètres d'elle, en haut de la rue, lui offrait une solution. Sans s'arrêter, elle entra et claqua la porte à la tête du type. Elle ne se retourna pas, mais elle pouvait sentir son coup d'œil frustré qui lui vrillait le dos.

Une atmosphère lourde et étouffante régnait dans le café. Il y avait bon nombre de consommateurs et chaque table était prise. Gênée, elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Elle sentait que la plupart des occupants la fixaient, soit par curiosité, soit par vague intérêt. Elle s'assit à la hâte ; la table était occupée, mais son vis-à-vis ne fit pas attention à elle. Cet homme lisait l'*Evening News* et tenait son journal déplié de telle façon qu'il lui était impossible de le voir : il n'y avait, en face d'elle, que le journal et les deux mains, aux gants mousquetaires noirs, qui le tenaient ouvert.

Une serveuse lui dit froidement :

— Nous allons fermer.

Susan la regarda, et prit soudain conscience de son épuisement. L'éclairage violent et la chaleur lourde de cette pièce semblaient vouloir absorber le peu de force qui lui restait. Ses mollets lui faisaient mal et son corps semblait prêt à se dissoudre dans un océan de lassitude.

— Oh ! je pensais... J'aurais aimé une tasse de café, dit-elle.

La serveuse à qui elle s'adressait semblait impitoyable.

— Nous fermons, répéta cette dernière inexorablement.

Susan pensa : « Je dois me reposer un moment ; non, je ne peux pas retourner dans la rue, tout au moins pendant quelques instants. Ce type sera là, prêt à me suivre. » Mais elle vit que les gens la regardaient et elle eut peur de la serveuse qui semblait fatiguée et mauvaise. Elle pensa, toute désespérée : « Elle va faire une scène si je ne pars pas. » Aussi reprit-elle son sac qu'elle avait posé sur le marbre de la table, en face d'elle, et recula sa chaise.

— Vous ne fermerez pas avant une vingtaine de minutes, dit une voix douce et sans timbre. Donnez-lui un café.

Susan et la serveuse regardèrent ensemble l'homme assis devant cette table. Il avait baissé son journal et regardait la serveuse de ses yeux gris et lugubres. La serveuse ouvrit la bouche ; elle allait répéter que le café fermait, puis changea d'avis.

Quelque chose, dans le visage pâle et la mine de cet homme, lui causa une sensation de malaise. Elle ne pouvait en définir la raison, si ce n'est peut-être que sa volonté était plus forte que la sienne. Elle avait l'impression que si elle ne servait pas le café, il continuerait à le

lui réclamer sans arrêt jusqu'à ce qu'elle l'apportât et qu'il était capable de rester toute la nuit.

Elle se dirigea vers le comptoir, tira le café du percolateur et revint. Elle flanqua tasse et soucoupe devant Susan et resta penchée au-dessus d'elle en griffonnant la note. Puis elle partit.

Pendant ce temps-là, son journal encore ouvert, mais baissé, l'homme la surveillait. Après son départ, il serra les lèvres, grommela et se replongea dans son journal.

Susan demeura assise devant le café clair et fumant ; elle avait l'impression que tout le monde la dévisageait et elle hésitait à remercier l'homme qui venait de lui rendre service. De toute évidence, il ne lui portait aucun intérêt puisqu'il ne l'avait pas regardée une seule fois.

Pendant qu'il surveillait la serveuse, Susan l'avait observé. Il portait un costume de chauffeur, bien coupé, coûteux et élégant. La casquette à bord dur était rabattue sur les yeux ; elle pouvait néanmoins distinguer assez nettement le visage. Il était jeune, elle lui donnait vingt et un ans. Les traits étaient fins et réguliers. Il avait un teint clair. Les sourcils noirs surprenaient, tant ils contrastaient avec la blancheur de la peau. Les yeux gris, sous de longs cils recourbés, attirèrent son attention. C'étaient des yeux durs, qui paraissaient sûrs de leur expérience. Ils lui firent peur.

Elle remuait son café, et aurait aimé qu'il abaissât son journal. Il aurait été si facile de le remercier tout de suite et puis de l'oublier. En quelque sorte, l'obstacle dressé par le journal rendait les choses non seulement difficiles, mais aussi, fait étrange, quelque peu mystérieuses.

Elle décida de ne rien dire du tout. Elle ouvrit son sac et en sortit une lettre. Cette écriture encore enfantine et contournée, elle la regardait en songeant à toutes les autres lettres qu'elle avait reçues. Elle n'en éprouva aucune joie. Alors que toutes les autres lettres étaient si amoureuses, elle se dit avec tristesse que celle-là serait la dernière qu'elle recevrait jamais de lui.

Il s'était efforcé d'être bon et de la laisser tomber gentiment, mais il avait seulement réussi à être faux et guindé. Naturellement, elle savait bien qu'il aimait sa mère, mais alors pourquoi n'y avait-il pas pensé plut tôt ?

J'ai compris que cela ne serait pas chic pour maman, lui avait-il écrit, la question, c'est d'attendre le moment où je gagnerai plus, et cela peut durer longtemps. Ce ne serait pas bien de vous demander d'attendre tout ce temps-là.

C'est alors qu'elle ne put continuer à lire ; soudain, l'écriture s'était brouillée ; soigneusement, elle plia la lettre et la mit dans son sac ; une larme roulant de sa joue venait de tomber dans son café. Elle se tamponna les yeux avec son mouchoir et jeta un coup d'œil autour d'elle pour voir si quelqu'un la surveillait. Sans doute, maintenant qu'elle était servie, avait-elle cessé d'attirer l'attention des autres clients. Elle se mordit la lèvre et glissa son petit mouchoir dans le poignet de sa manche. « Inutile de pleurnicher », se dit-elle. Avec le temps, elle reprendrait le dessus. Le fait d'être plaquée ainsi, alors qu'elle avait échafaudé tous ses plans pour l'avenir, l'humiliait profondément ; de plus, n'avait-elle pas donné congé à son patron ! Avec quelle joie elle avait quitté le bureau sombre de Ladenhall Street, et aménagé son intérieur.

Maintenant, elle était sans foyer et sans travail. La situation était tout à fait tragique. De nouveau, elle fut consciente de la présence du chauffeur. Il la regardait. Assis, adossé au mur, il tenait son journal afin qu'elle puisse le voir.

— Cela ne vous servira à rien de pleurer, dit-il dans un mouvement de lèvres imperceptible, cela n'a jamais servi à rien.

Elle sentit le rouge lui monter au visage et, pendant quelques instants affreux, elle eut l'impression qu'elle ne pourrait s'empêcher de fondre en larmes.

— Vous êtes sans volonté, continua le chauffeur dont les yeux gris et mornes ne la quittaient pas. Je suppose que vous chiez à propos d'un homme. Ne continuez pas, cela ne vous servira absolument à rien.

— Voulez-vous vous occuper de vos affaires ! dit-elle soudain furieuse.

Et elle détourna la tête afin de ne plus avoir à le regarder.

— Voilà qui va mieux, fut la réponse. Voilà qui prouve que vous êtes une femme pleine de cran. Mais, surtout, ne me dites pas ce qui va mal. Je ne veux pas le savoir.

— Ne me parlez pas, s'il vous plaît, dit-elle, oubliant ses larmes et ses propres malheurs.

— Je voudrais que vous m'aidiez, répondit-il, c'est pour une chose grave.

Elle se retourna afin de le voir :

— Je me demande si vous savez à qui vous parlez, commença-t-elle les yeux brillants de colère.

Il fit un mouvement de tête impatient.

— Laissez-moi parler, dit-il, vous avez raison. Je connais les femmes. Vous êtes une femme comme il faut. Vous avez eu un coup

dur, mais c'est sans importance, vous vous en remettrez.

Elle ramassa son sac.

— Je m'en vais, dit-elle, je n'ai pas l'habitude de laisser les étrangers m'adresser la parole.

— C'est bien moi qui vous ai obtenu ce café, n'est-ce pas ? répondit-il en la fixant. Est-ce que vous ne pouvez pas faire quelque chose pour moi en échange ?

Elle sentit le regard perçant de ses yeux, et, du même coup, la puissance de sa volonté. Elle se trouva faible tout à coup.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Bien, fermez-la et laissez-moi le temps de m'expliquer. Il y a un homme assis à la table de gauche au fond de la salle. Il porte une chemise noire et une cravate blanche. Y est-il toujours ?

Elle regarda par-dessus son épaule.

Il y avait un homme assis à la table de gauche au bout de la salle. Il portait, en effet, une chemise noire et une cravate blanche. Il avait rejeté son feutre noir en arrière ; vaguement, il lui rappelait Humphrey Bogart. Il regardait de son côté d'un air détaché et indifférent.

— En effet, répondit-elle, se demandant tout ce que cela voulait dire.

Le chauffeur se mordit les lèvres.

— Il me file, lui confia-t-il après un moment d'hésitation. Si jamais vous prenez quelqu'un en filature ne portez pas de vêtements qui tirent l'œil. Il y a une demi-heure que cette cravate a attiré mon attention. Depuis ce moment-là, elle ne m'a pas lâché.

— Je n'ai rien à voir là-dedans, fut la répartie ahurie de Susan.

Elle but son café et ouvrit son sac.

— Vous pourriez avoir quelque chose à y voir, lui répondit le chauffeur. Il vient de vous arriver un coup dur, c'est une façon de l'oublier. Je désire savoir qui est cet homme. Voulez-vous le prendre en filature pour moi ?

Elle était ahurie au point de ne pouvoir lui répondre ; elle ne put que le dévisager.

— Cela vous changera un peu les idées, continua le chauffeur. Il ne se méfiera pas de vous. D'ailleurs, cela en vaudra la peine. (Il prit une mince liasse de billets d'une livre et les jeta sur la table.) Dix livres, ajouta-t-il, c'est de l'argent facile à gagner.

Elle se recula.

— Je crois que vous êtes fou, lui répondit-elle, prise d'un intérêt soudain. Il ne me viendrait pas à l'idée de faire une chose pareille.

— Mais si ! fut sa réponse. (Et il regarda son journal. Une moue passa sur son visage mince et blanc.) Je ne me trompe pas, il y a un instant, vous pensiez vous jeter à l'eau. Maintenant, vous avez presque oublié pourquoi vous chialiez tout à l'heure. Voilà pour vous une excellente façon de passer la nuit.

Elle objecta à regret :

— Mais je n'ai jamais filé personne !

— C'est bien simple, continua-t-il, tout en faisant semblant de se plonger dans la lecture de son journal. Il a une voiture, c'est une grosse Packard verte numéro XLA-3578. Il l'a laissée en haut de la rue. Tout ce que vous avez à faire, c'est de vous faufiler dans le fond de la bagnole et de vous emmitoufler dans la couverture. Il y a une couverture sur le siège du fond, je l'ai vue. Il suivra ma voiture et reviendra ensuite à Shepherd Market, du moins je présume que c'est là qu'il ira, mais je tiens à m'en assurer. Cela vous donnera l'occasion de passer la nuit dehors !

— Non, répondit Susan, je ne vais pas faire cela, il pourrait me trouver, alors qu'est-ce qu'il m'arriverait ? Et puis, il a une tête qui ne me revient pas.

— A moi non plus, repartit le chauffeur, mais il ne vous trouvera pas. Il ne lui viendra même pas à l'idée de regarder. Est-ce que vous ne vous en rendez pas compte ! Vous feriez mieux de vous décider, vous ne pouvez pas rester ici toute la nuit.

— Non, dit-elle, c'est trop idiot.

Il la regarda.

— C'est passionnant, lui dit-il avec simplicité. Vous semblez n'avoir jamais rien fait de passionnant ; vous êtes le genre de fille qui en a besoin.

« Je n'ai jamais pensé à cela, se dit Susan, dont le cœur battait à grands coups, mais, ce soir, j'ai besoin que quelque chose advienne à tout prix. Cela vaudrait mieux que de retourner dans sa chambre. »

— Qui est-ce ? demanda-t-elle. Qui êtes-vous ? Pourquoi vous suit-il ?

Le chauffeur agita son journal avec impatience.

— Ne vous occupez pas de tout cela dit-il. Lorsque vous l'aurez suivi, nous nous reverrons et parlerons de cela. En ce moment, il n'y a pas de temps à perdre.

— Mais je ne vais pas le filer, dit Susan d'une voix faible.

— Dix livres ! (La voix du chauffeur se fit pressante.) Je vous engage, c'est un contrat que je passe avec vous. Mettez-vous dans l'idée que vous êtes un détective.

Elle eut le fou rire. Vraiment, c'était idiot !

— Si vous croyez que j'ai l'air d'un détective !

— C'est pour cela que vous êtes tout indiquée, lui dit-il. Personne ne se méfiera de vous. (Il poussa les billets de banque plus avant sur la table et dissimula aux yeux des autres consommateurs cette manœuvre à l'aide de son journal.) Ne faites pas l'idiot, vous pouvez prendre l'argent, il vous sera utile. Imaginez-vous que c'est un travail comme un autre !

Bien sûr qu'elle allait pouvoir utiliser cet argent. Les situations ne couraient pas les rues. Dix livres lui rendraient service.

Elle jeta un coup d'œil dans la direction de l'homme à la chemise noire. Il allumait une cigarette et ne regardait pas de leur côté. Il avait l'air d'une brute et ressemblait désagréablement à un gangster américain. Elle tressaillit et devint tout à coup trop excitée. Elle se demandait ce qu'aurait dit Georges s'il avait su ce qu'elle allait faire. Le pauvre Georges qui avait horreur de descendre Fulman Street dans le noir ! Elle aurait voulu que Georges et sa mère soient là dans ce café !. La pensée même de leur stupéfaction horrifiée emporta sa décision.

— C'est entendu, dit-elle.

Elle finissait à peine ces mots qu'elle se prit à les regretter.

Le chauffeur la regarda.

— Vous pourriez me dire cela, prendre l'argent et rentrer chez vous, n'est-ce pas ?

Elle le regarda en face.

— Oui, naturellement.

Il la considéra pendant un certain temps.

— Mais non, vous ne ferez pas cela. Il est des femmes qui ne se feraient pas de scrupules, mais pas vous. Je connais les femmes, vous êtes du type honnête.

Elle en fut toute flattée, bien qu'elle se rendît compte qu'elle aurait dû en être offensée.

— Entendu, reprit-il, vous me reverrez demain. Rendez-vous devant le « Green Man » à Putney Hill. Dix heures. Cela vous va-t-il ?

Elle allait lui dire qu'elle devait se chercher du travail le lendemain, mais elle s'arrêta à temps. Elle pourrait faire cela dans l'après-midi, décida-t-elle.

— C'est entendu !

— Une Packard verte, XLA-3578. En haut de la rue. Je vous donne trois minutes d'avance et je suivrai le mouvement. Lui me suivra.

Elle ramassa les billets qu'elle glissa dans son sac. « Je ne peux imaginer que cela soit vrai, pensait-elle. J'espère que je ne vais pas faire l'idiot. Pourvu que cela se passe bien ! » Elle se leva et vint au

comptoir. La serveuse prit ses trois pennies et jeta les trois pièces dans la caisse. Elle ferma le tiroir de la caisse comme pour dire : « Bon débarras ! »

Susan regarda par-dessus son épaule. Le chauffeur était de nouveau dissimulé par son *Evening News*. L'homme en chemise noire bâillait et regardait le plafond d'un air irrité. Rien ne faisait soupçonner qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire.

Elle ouvrit la porte et se trouva dans la rue. « Tu ferais mieux de rentrer chez toi, se dit-elle. Tu ne sais pas qui sont ces gens-là. Dans quelques instants, tu regretteras d'avoir eu affaire à eux. Il est encore temps de rembourser l'argent. Il est encore temps de prendre le 14, devant Simpson's. » Mais elle n'hésita qu'un instant, et, le cœur battant, elle remonta la rue à la recherche de la Packard verte.

*

Butch, dont le vrai nom était Mick Egan, conduisait sa voiture le long de la Tamise, ses larges mains musclées posées à plat sur le volant ; une cigarette pendait mollement à sa lèvre mince.

Il décréta que la soirée n'avait pas été mauvaise. Un coup d'œil à la pendulette du tableau de bord lui apprit qu'il n'était qu'un peu plus de minuit et demie. Encore le temps de s'occuper de ses affaires à lui, se dit-il. Il avait trouvé moyen de faire le grand signe à Celie. Elle savait ce que cela voulait dire. Elle trouverait le moyen de plaquer son vieux condor et d'être à son appartement des « Mews⁽¹⁾ » avant son arrivée à lui. Il rejeta son chapeau en arrière et se mit à marmonner. Celie était vraiment à la hauteur. Elle avait la tête sur les épaules, et une belle paire de fesses par-dessus le marché ! C'est bizarre, il ne l'avait jamais considéré comme une mulâtresse. Très bizarre, étant donné qu'il détestait les nègres, comme cette espèce de mec Gilroy, le batteur du jazz du Lys Doré. Les lèvres de Butch se crispèrent. Là-bas, aux Etats-Unis, il l'aurait emmené faire une balade à sens unique ! Ici, cela ne valait pas le coup d'inviter les types à se promener. Ces flics, avec leurs drôles de casques, c'était de la dynamite, lui avait-on affirmé. En tout cas, tel était l'avis de Rollo, et Rollo n'était pas homme à avoir facilement les foies. Mais si vous descendiez un mec dans ce pays-ci, on vous pendait. Il hocha la tête. Quel patelin !

Oui, Gilroy, quelque chose dans ce négro le troublait. Il ne pouvait préciser ce qui le gênait en lui ; ce qui est certain, c'est qu'il n'aurait jamais voulu se présenter à lui de dos. Comme autrefois il n'avait jamais voulu se présenter de dos au Baron de la Bière Mulligan. Il lança son mégot par la portière. Autrefois ! Les choses avaient bien changé. La vie était monotone, mais enfin elle était calme.

Il fit la grimace en se rappelant sa fuite éperdue jusqu'aux docks de New-York. Il avait bien failli être fait à la toute dernière minute. L'embêtant c'est qu'ils ne l'oublieraient jamais et s'il retournait là-bas aujourd'hui, ils seraient après lui comme s'il n'avait pas quitté le pays depuis deux ans bientôt. Non, il n'allait pas faire le ballot. Il se débrouillait au poil ici.

De temps en temps, bien sûr, il avait la démangeaison du « dé clic », mais à cela, il ne pouvait rien. Là-bas, de l'autre côté de la mare aux harengs, il avait tué un bon nombre de types du gang « Mulligan ». Il ne savait pas combien il en avait descendu. Mais, avec regret, il avait conclu, au bout de quelques jours passés à Londres, que s'il voulait rester en bonne santé, il ferait bien d'oublier ce genre de sport. Ce n'était pas chose facile, certes ! Parfois, le besoin d'avoir un type au bout de son revolver le démangeait. C'était une sensation unique, elle dominait toutes les autres, même celles que lui donnait une femme. Voir le mec flancher, sentir le rigolo vous sauter dans la main, voir le regard de terreur et de surprise sur le visage du type qui s'effondrait, ça, voilà qui valait le jus ! Ça vous secouait drôlement, il était un fin connaisseur et il avait essayé de tout, au moins une fois, quelquefois plus d'une fois.

Tant qu'il resterait ici, il lui faudrait bien se contenter de Celie, lorsqu'il voudrait éprouver des sensations. Sa liaison avec elle lui donnait deux sortes de frissons. Le premier, c'était Celie elle-même qui le lui procurait : la posséder, c'était avoir affaire à une tigresse. Elle était très capable de vous enfoncer ses ongles dans le cou si le cœur lui en disait. Et puis, il y avait Rollo ! Rollo qui se vantait d'être un dieu pour Celie ; il croyait être son univers, et qui mieux est, le seul homme de sa vie. Ça, c'était vraiment drôle ! Butch, lui, ne se vantait pas d'être le seul homme de la vie de Celie. Il est était bien trop malin pour cela. Il savait comment se passaient les choses, mais ne parlait jamais et ne posait pas de questions. Certains soirs qu'il lui faisait le grand signe, elle se contentait de le regarder sans comprendre, ses yeux noirs sans expression, pareils à des bijoux humides. « Elle s'envoie un autre type », pensait-il en grimaçant. Ce qu'elle en accumulait sur la tête de ce Rollo ! Oui, il jouissait à la seule idée de cocufier Rollo. C'était un type dangereux. Butch l'admirait parce qu'il était différent de Legs Diammes, d'Al Capone et de Bugs Morgan. Lui, au moins, ne se foutait pas en rage, il ne commandait pas de massacre, et il n'était pas pris de folie furieuse. Non, il était seulement dangereux à la façon d'un serpent, d'un mamba noir. Il vous restait là, tranquillement assis, un air paisible sur son visage épais et vous laissait penser qu'il aurait eu bien trop le trac d'entreprendre quoi que ce fût. Puis, tout à coup, quelques jours plus tard, peut-être même quelques semaines plus tard, il frappait. Vous en entendiez parler

indirectement. Un type avec qui vous preniez un verre dans un bar vous disait tout à fait par hasard : « N'avez-vous pas entendu parler de Johnny Gee ? » ou de Bill Adams, ou de Bushy Miller, ou de n'importe quel autre. Et vous cherchiez à vous souvenir si, par hasard, Johnny Gee, ou tel autre, n'avait pas eu maille à partir avec Rollo deux semaines auparavant, et alors vous faisiez la grimace. « Le pauvre type a eu une hémorragie subite, le médico a affirmé qu'on aurait dit qu'il avait mangé du verre. Il s'est éteint comme une chandelle ! »

Oui, Rollo était un as pour vous mettre de la poudre de verre dans votre boustifaille. Vous ne saviez jamais où vous en étiez exactement avec Rollo. Jouer avec Celie, dans ces conditions, c'était vraiment plus que s'essayer à un petit roman d'amour. Quelque chose comme jouer avec un mamba noir. Mais cela plaisait à Butch. Il adorait l'excitation, les rendez-vous secrets, le danger. Rollo n'allait-il pas leur tomber dessus, juste au moment où ils allaient remettre cela ? Il en éprouvait un frisson extraordinaire.

Il ralentit près de la gare de Victoria et accéléra de nouveau, dès qu'il eut dépassé les autobus qui quittaient la gare pour leur dernier voyage de la nuit. Il continua à accélérer à Grosvenor Place, passa par Constitution Hill et arriva à Piccadilly.

Il alluma une autre cigarette en frottant son allumette contre l'ongle de son pouce, et, tout en aspirant une gorgée de fumée, il pensa à Gilroy. Il était bien d'accord pour reconnaître que le nègre était un joueur de jazz épatant. Il agrippa tout à coup son volant, à tel point que ses jointures devinrent d'un blanc éclatant. Si jamais il voyait ce « moki » tourner autour de Celie, alors, oui, il ferait un beau raffut. Cela vaudrait la peine de risquer sa chance avec les flics pour avoir le plaisir de sentir Gilroy à la pointe de son Luger.

Il ne voulait même pas s'avouer à lui-même que c'était bien la seule chose qui l'ait jamais préoccupé. Il n'avait cure des Blancs qui s'amusaient avec Celie, du moment qu'elle ne lui en parlait pas, mais à la seule pensée du nègre, il voyait rouge !

En traversant Clarges Street, il jeta un coup d'œil au tableau de bord : il était minuit quarante-huit ! « Cela va bien comme cela », se dit-il soudain en hochant la tête, au tournant de Berkeley Street. Il accéléra et la grosse Packard fonça dans la rue. Puis il freina et pénétra doucement dans Bruton Place. Il parcourut encore quelques mètres le long des « Mews » sombres et stoppa.

Il se pencha à la portière pour voir l'appartement au-dessus du garage. Une lueur était visible, le rideau n'étant pas bien tiré ; il grogna de plaisir. Elle était là. Mais il ne descendit pas tout de suite. Il y avait lieu d'observer les règles de leur jeu, qui étaient pour lui une source d'excitation et d'amusement. Il appuya légèrement sur le

klaxon, s'arrêta, puis appuya de nouveau. La note sourde du klaxon se traduisit seulement par un son faible et haletant, mais qui avait suffi à Celie. Il lui était maintenant si familier.

De nouveau, il se pencha à la portière et attendit. Les rideaux furent ouverts et refermés. Il savait par là qu'elle était seule. Il fit une grimace et descendit. Tandis qu'il ouvrait les deux portes du garage, il se souvint du jour où les rideaux n'avaient pas été tirés. Cela n'était arrivé qu'une seule fois, mais prouvait à quel point ils devaient être prudents. Le soir en question, Rollo avait voulu revenir avec Celie. Bien entendu, s'ils n'avaient pas depuis des semaines convenu de ce signal des rideaux, Butch les aurait dérangés. Et que de mal pour expliquer cette charmante méprise ! Il revint à la Packard et la mit dans l'énorme garage, éteignit les feux et coupa le contact. Puis il sortit de la voiture, referma les portes du garage de l'intérieur et tourna le commutateur placé auprès de la porte qui conduisait à l'appartement.

Tout en sifflotant, il grimpa l'escalier, presque vertical conduisant à la petite entrée lambrissée de chêne et dont la moquette ivoire lui était aussi douce à fouler qu'une prairie moelleuse au printemps.

Sur un socle d'ébène richement sculpté, se dressait une statue de bronze représentant une femme dans une posture obscène. Elle choquait toujours le regard de Butch, et, à maintes reprises, il avait demandé à Celie de s'en séparer. Mais elle s'y refusait, sous le prétexte qu'elle la trouvait drôle. Il accrocha son chapeau à la statue et passa dans la pièce du devant dont Celie avait fait sa chambre à coucher. Celie était couchée en travers du lit. Elle portait un pyjama de satin feu et, au poignet, un lourd bracelet d'or ; aux pieds, des sandales dorées. La tête était recouverte d'une espèce de petit bonnet de bain de soie blanche. Sur n'importe quelle autre femme, cette coiffure eût semblé ridicule, mais sur Celie, elle était ravissante.

Butch lui jeta son coup d'œil inquisiteur. La nuit qu'il allait passer dépendait entièrement de son humeur. Il constata que ce soir elle était d'humeur absente, une humeur qui lui paraissait la pire de toutes ! Que de mal il lui faudrait se donner pour l'exciter, et Butch était si paresseux !

— Salut ! lui dit-il en s'asseyant sur le lit. T'as pu filer sans difficultés ?

Celie fit la moue.

— Oh ! Il a fait des histoires, comme d'habitude, il a horreur que je le quitte une minute !

— Comme je le comprends ! dit Butch en s'accoudant. T'es épatante ce soir.

Celie eut un geste d'énervement.

- Qu'est-ce qui s'est passé ce soir ?
- J'ai suivi le type. Qu'est-ce qu'il voulait ?
- Qui est-ce ?

Butch sortit un paquet de « Camels », en tira deux qu'il tassa sur le dessus-de-lit en velours crème, remit le paquet dans sa poche et en offrit une à Celie. Après avoir allumé les cigarettes, il déclara :

— C'est Kester Weidmann, le milliardaire.

Les yeux de Celie s'entr'ouvrirent.

— T'es sûr ?

Butch fit un signe d'assentiment.

— Rollo sera enchanté.

— Mais pourquoi ? Que demandait-il ? Mais de quelle combine s'agit-il ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

Elle se retourna sur le dos et fixa le plafond. Il était décoré d'étoiles argentées sur un fond bleu nuit. Celie était atteinte de claustrophobie et elle aimait à s'imaginer qu'elle regardait le ciel lorsqu'elle était couchée.

— C'est un fou, lui dit-il. Complètement cinglé. Je m'en suis rendu compte en regardant ses yeux.

Butch se pencha pour lui toucher l'épaule, mais elle repoussa sa main. Il fit une grimace et haussa les épaules.

— A quoi penses-tu, Celie ?

— A Kester Weidmann, répondit-elle doucement.

— Dégoise-moi cela, veux-tu ? lui dit-il un peu vivement. Qu'est-ce qui se mijote ? Que voulait Weidmann de Rollo ?

Elle sourit avec discrétion.

— Pourquoi ne le demandes-tu pas à Rollo ?

Il se rapprocha et, lui saisissant le bras, l'attira vers lui avec brutalité.

— Je te le demande à toi.

Une petite griffe noire comme l'ébène allait s'abattre sur son visage, comme un éclair, mais il avait prévu le coup. Il lui saisit le poignet et le retint, en lui faisant une grimace.

— Pas de ça, mon petit ange en sucre, lui dit-il, tu sais bien qu'il ne fait pas bon s'attaquer à moi.

— Laisse-moi tranquille.

Il la regarda de haut et lut dans ses yeux une expression sauvage et méprisante, puis, comme elle étirait ses lèvres, pareille à un chat hérissé de colère, il remarqua ses dents blanches et bien plantées.

— C'que tu es piquée, dit-il en se dégageant. (Il se leva.) Pourquoi

diable toujours se chamailler ? Est-ce qu'on n'est pas assez emmiellés sans faire les sauvages, nous deux ? (Il alla s'accouder sur le marbre de la cheminée, fixant son visage marqué et dur dans la glace.) Pourquoi te fâches-tu d'abord ?

Elle se retourna de nouveau sur le dos, se frottant le bras qu'il avait saisi.

— J'suis pas fâchée.

Il se fit la grimace dans le miroir.

— Ça colle, t'es pas fâchée, dit-il en se retournant. Allons, lâche-moi ça. Ne fais pas de simagrées. Qu'est-ce qu'il voulait, Weidmann ?

— Il est maboul, je te dis. Quelque chose à propos du Vaudou. Je n'y ai pas fait bien attention.

D'un bond, il fut sur elle. Il lui saisit les deux poignets et immobilisa ses bras sur le dessus-de-lit en velours côtelé.

— Tu parles que tu n'y as pas fait attention. (Et son visage devint froid et menaçant.) Tu ne rates jamais rien, toi. Qu'est-ce que vous mijotez ? Vous essayez de faire le coup tous les deux ?

Elle lui rendit son regard fixe et n'essaya même pas de se dégager.

— Allons, ne sois pas aussi soupçonneux, dit-elle en souriant. Je te dis qu'il est maboul. Cela ne m'intéresse pas, moi, les gens toqués.

— Eh bien ! moi, si, cela m'intéresse. (Et il la maintenait toujours sur son lit.) Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Comment as-tu appelé cela ?

Elle fit une petite grimace :

— Le Vaudou.

— Ce n'est pas un mot, c'est un bruit, qu'est-ce que cela veut bien vouloir dire ?

— Il s'agit d'occultisme.

C'était elle maintenant qui se moquait de lui.

— Occultisme ? (Son front se plissa.) Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne sais donc rien ?

— T'en fais pas pour cela. Explique-moi.

— C'est ce qui est surnaturel.

Butch la laissa libre et s'éloigna. Son visage exprimait le dégoût.

— Si vous me faites marcher ! commença-t-il.

Elle se dressa sur son lit et bâilla.

— Il voulait que Rollo lui dénicher quelqu'un au courant des rites du Vaudou.

— Alors Rollo l'a envoyé se faire foutre ?

Elle hocha la tête.

— Rollo est malin. Il va organiser quelque chose. Il y a onze mille livres à gagner dans la combine.

Butch avala sa salive.

— Ça c'est beaucoup de fric, dit-il. Il faut que cela l'intéresse drôlement, cette histoire de Vaudou.

Celie se leva et se dirigea vers la coiffeuse.

— Et comment ! remarqua-t-elle doucement. Moi aussi.

— Quelque chose pour nous deux dans tout cela ?

— Onze mille livres !

— Je veux dire, pour nous, toi et moi.

Elle pinça les lèvres.

— Je ne sais pas.

— Alors, vous feriez mieux de commencer à réfléchir. C'est à une occasion de ce genre que nous pensons depuis quelque temps, n'est-ce pas ?

Elle se poudra le visage et se retourna.

— Ça, ce n'est pas ce qu'il nous faut.

— Non, vrai ?

Elle fit un signe de tête.

— Rollo pourra s'en tirer, mais pas toi !

Butch réfléchit un moment.

— Oui j'imagine que c'est vrai. Peut-être que nous pourrions nous faufiler dans la combine une fois que Rollo aura démarré l'affaire. Onze mille livres, c'est bon à ramasser.

Elle se sourit furtivement à elle-même.

— Il nous faudra attendre quelque temps, dit-elle.

Et elle se reprit à bâiller. Il la regardait avec insistance.

— Tu veux me faire croire que t'es fatiguée ?

Elle fit un signe d'assentiment.

— Je suis très fatiguée.

Il se rapprocha d'elle, mais elle fit un geste pour l'arrêter.

— Non, pas ce soir, lui dit-elle.

— T'as l'air préoccupée, reprit-il en la fixant avec intensité. Tu ne serais pas en train de me faire marcher, dis donc ?

Ses yeux perdirent toute expression.

— Ne sois pas si méfiant.

Un sourire impitoyable releva le coin de ses lèvres.

— J'en ai vu de toutes les couleurs avec cette Celie, répondit-il à voix basse. Mais je ne me plains pas. Je veux que tu saches que je sais

que tu as des amants et que je m'en fiche. Mais, lorsque ce sera le moment de plaquer Rollo, tu viendras avec moi. Nous sommes tous deux dans cette histoire, et vraiment ce ne serait pas de chance si tu essayais de faire quelque chose en dessous.

Il se passa l'index sur l'aile du nez.

— Ce ne serait vraiment pas de chance pour toi, dit-il un peu à la légère.

— Bonne nuit, Mickey, répondit Celie, immobile mais en le suivant du regard. Et ne sois pas méfiant !

Butch fit une grimace.

— Je m'en irai bientôt.

Susan Hedder, accroupie au bas de l'escalier, entendit le bruit que fait une main large ouverte en s'abattant sur de la chair. Puis ce fut le choc sourd d'un corps qui tombe lourdement à terre. Enfin, des cris à demi sauvages ; elle se boucha les oreilles pour ne pas entendre.

CHAPITRE II

Le docteur Martin pressa le bouton de sonnette fixé au milieu d'une plaque de cuivre reluisante et attendit. Il s'écoula une fraction de temps infime entre la sonnerie lointaine du timbre et l'ouverture de la porte.

Le domestique de Rollo, le grand Tom, était un homme d'âge, maigre, servile et cauteleux. Il regarda le docteur avec un sursaut d'étonnement.

— Vous êtes en avance, dit-il, en barrant le passage. On ne peut pas déranger Monsieur à cette heure-ci, ma parole ! Il nous en ferait une vie !

Le docteur Martin grogna :

— Otez-vous de là, mon bonhomme, lâcha-t-il avec colère. C'est votre maître qui m'a fait appeler. (Il poussa Long Tom et s'en alla pendre son vieux chapeau mou au portemanteau.) Qu'est-ce qui lui arrive ? Est-il fatigué ?

Long Tom regardait Doc Martin d'un air interrogateur.

— Non, il va bien, lui répondit-il.

Avec une note de malice dans la voix, il ajouta :

— Il va toujours bien. Ça va. S'il vous a fait appeler, vous feriez mieux de monter.

Le docteur grogna :

— C'est bien son genre de me faire venir à cette heure-ci ! Il ne dort donc jamais ? Il n'est pas encore neuf heures et demie, n'est-ce pas ? (Il jeta un regard furieux à l'horloge du hall.) C'est très bien, c'est très bien. Je vais monter. Je présume qu'il est encore couché ?

— Exactement, répondit Long Tom, et il s'occupe à s'en mettre plein la lampe.

Le docteur monta rapidement le grand escalier et suivit le couloir jusqu'à la chambre de Rollo où il frappa. Il trouva Rollo assis dans un lit immense. Son grand corps épais était soutenu par un tas d'oreillers et un grand plateau était installé sur ses genoux. Il jeta un coup d'œil dans la direction du médecin, inclina sa tête chauve en signe de bonjour et montrant une chaise près du lit avec sa fourchette à poisson :

— Asseyez-vous, Doc, lui dit-il. Voulez-vous du café ?

Le docteur s'assit. Il regarda le plateau d'un œil d'envie. Rollo était en train de savourer une grosse tranche de saumon, grillée à point. Du café, des toasts, de la confiture d'orange et des fruits complétaient le menu.

— Non merci, répondit le docteur, qui ajouta avec malice : Je voudrais bien pouvoir manger comme cela. Hélas ! Je ne peux rien toucher avant le déjeuner et encore je n'ai même pas faim.

Rollo versa le café dans sa tasse.

— Vous avez sans doute un ulcère, répondit-il avec indifférence. Mais ne vous en faites pas pour cela. J'ai à vous parler.

Le docteur se pencha. Il était de petite carrure, râblé, avec une grosse tête en poire. Les yeux, enfoncés dans leurs orbites, avaient une vivacité incessante, mais aussi une expression vieillie et amère. Son nez long et étroit évoquait une ascendance aristocratique, alors que ses lèvres minces et son menton carré révélaient une force de caractère peu commune.

Il y avait une quinzaine d'années, le docteur Martin avait une clientèle dans Harley Street ; pris étourdiment d'un élan de compassion, il avait secouru une jeune femme et les choses avaient mal tourné. Et c'est ainsi qu'il se trouvait, à soixante-cinq ans, à la solde de Rollo. Non seulement, il était le médecin du Lys Doré – il était si utile d'avoir sur place un médecin qui ne posait pas de questions – mais il faisait également bénéficier Rollo de ses remarquables connaissances et d'une éducation de tout premier ordre, ce que Rollo n'avait pas eu le temps d'acquérir. Le médecin avait de nombreuses heures de liberté. Il les passait à entretenir ses connaissances et d'autres passe-temps ; il venait de fournir à Rollo une étude extrêmement précieuse sur les divers membres du club. Le docteur Martin avait établi des dossiers complets sur la plupart d'entre eux et Rollo pouvait les consulter chaque fois qu'il avait besoin d'informations particulières les concernant.

Il s'occupait justement du personnel entourant Rollo lui-même et ses dernières découvertes étaient d'un intérêt si vif qu'il avait décidé de ne rien faire connaître à Rollo de son initiative. Il pensait que de tels atouts pourraient favoriser son jeu, au cas où il aurait maille à partir avec Butch ou avec la belle et enivrante Celie. Le docteur Martin avait découvert que Celie et Butch trompaient Rollo et le vieillard ne se sentait pas le courage de mettre le comble à la rage de Rollo en lui dévoilant cette liaison.

Assis au bord de sa chaise et son genou entre ses petites mains osseuses, le docteur Martin se demandait avec inquiétude si Rollo soupçonnait quelque chose, mais il fut vite rassuré par les premiers

mots de Rollo :

— Qu'est-ce que vous savez sur le Vaudou, Doc ? lui demanda Rollo, avec un regard gourmand, un gros morceau de saumon au bout de sa fourchette.

Le docteur ne put retenir un geste de surprise, puis il répondit :

— C'est un culte religieux pratiqué par les indigènes des Antilles. Il y a de la sorcellerie là-dedans et d'autres choses du même genre.

Rollo lui jeta un regard d'admiration jalouse.

— Je pensais bien que vous sauriez ; il n'y a pas grand-chose que vous ne sachiez, n'est-ce pas ?

Le docteur haussa impatiemment les épaules. Il avait l'habitude de surprendre Rollo par l'étendue de ses connaissances. Au début, il avait trouvé la chose amusante, mais, maintenant, elle lui était plutôt fastidieuse.

— Et le « zombisme », vous êtes aussi au courant de cela ?

— Résurrection des morts ! repartit vivement le docteur, se demandant avec un peu de gêne où tout cela allait aboutir.

Rollo cligna de l'œil. Il engouffra un nouveau morceau de saumon et se mit à mâcher en fixant le mur en face de lui.

— Résurrection des morts ! répéta-t-il après un temps d'arrêt. Que diable voulez-vous dire ?

— C'est un des rites Vaudou, lui expliqua le docteur, tout en se rejetant au fond de sa chaise et en fermant les yeux. (Il se sentait las et les yeux lui faisaient mal.) Les indigènes croient à ces résurrections, mais, je vous assure, c'est une idiotie ridicule.

— Ne vous souciez pas du ridicule, lui affirma Rollo, tout en pensant aux onze mille livres promises. Que se passe-t-il ? Expliquez-moi cela.

— J'avais autrefois un ami, reprit le docteur, qui avait passé de longues années à Haïti. Il me parlait des zombies. Il m'assura même en avoir vu. Une zombie, ce serait le cadavre d'un homme sans âme que l'on aurait déterré, puis rendu à une vie d'automate au moyen de procédés magiques. C'est un mort qui est ranimé au point d'agir et de se mouvoir comme s'il était en vie.

Le docteur jeta un coup d'œil rapide vers Rollo, dont l'expression ahurie le fit sourire.

— Je vous ai dit que tout cela n'avait pas de sens et était vraiment ridicule.

— Oui, reprit Rollo mal à l'aise. Cela me dépasse. (Il rumina la chose pendant un moment.) Qu'arrive-t-il à ces zombies ? Je veux dire que si nous admettons leur retour à la vie, que font-elles ?

— Les indigènes qui ont le pouvoir de ranimer les cadavres, lui

répondit le docteur qui commençait à trouver la conversation amusante, ou pour mieux dire, les indigènes à qui l'on attribue un tel pouvoir, vont à une tombe, déterrent le cadavre avant qu'il ne soit pourri, le galvanisent en un être animé dont ils font ensuite leur esclave. En général, la zombie fait tout le travail sale ou pénible des champs, son gardien se contentant de toucher son salaire. On raconte même, d'après ce que m'en disait mon ami, que l'on a parfois obligé les zombies à commettre des meurtres.

— De quelle façon les rend-on à la vie ? demanda Rollo qui, écartant son assiette, se mit à attaquer les toasts.

Le docteur pinça les lèvres :

— Personne ne peut vous répondre, car c'est un des secrets du Vaudou.

— C'est pourtant une chose qu'il vous faudra me découvrir, lui jeta Rollo qui entassait avec conviction beurre et confiture d'oranges sur son toast.

Il mordit à ce mélange pâteux et le mâcha avec satisfaction. Le docteur eut un petit rire amer :

— Cela est impossible !

Rollo, d'un coup d'œil, comprit qu'il était sincère et se mit à soupirer :

— C'est dommage, mais enfin, puisque vous l'affirmez, je présume que c'est vrai.

— Vous avez une bonne raison pour me poser cette question ? lui demanda le docteur qui ne pouvait plus maîtriser sa curiosité.

— Oui.

Rollo finit son toast et essuya ses doigts épais sur sa serviette.

Il y eut un long silence. Le docteur se laissa aller dans son fauteuil. Il n'était pas pressé. Son instinct l'avertissait que Rollo avait besoin de lui et qu'une bonne somme d'argent en résulterait. Le docteur Martin avait de perpétuels soucis d'argent. Il n'en gagnait jamais assez. Il ignorait complètement ce qu'il en faisait. Il était généreux. Il aimait donner. Il aimait arrêter un vieux trimardeur ou un mendiant et lui faire cadeau d'un gros billet. Il avait plaisir, des jours durant, à évoquer l'expression joyeuse inscrite sur le visage du mendiant.

« Voilà qui ne m'arriverait jamais, se disait-il, si j'en étais réduit à la mendicité. Personne ne se soucierait de me donner jamais un billet de cinq livres ! »

Il se demandait quel était le jeu de Rollo. Quelque chose avait dû se passer la veille. Si Rollo ne voulait pas le lui dire, il faudrait demander à Celie. Elle était sûrement au courant. Elle savait toujours tout. Pendant qu'il réfléchissait, Rollo en faisait autant. Avec regret, il

lui fallut bien constater qu'il ne pourrait pas manœuvrer Kester Weidmann tout seul. Il faudrait donc consulter le docteur Martin. A moins que Rollo ne soit disposé à lui raconter toute l'histoire, le docteur ne servirait à rien. Mais, dès qu'il s'apercevra qu'il pourra en tirer quelque profit, le docteur mordra sûrement à l'hameçon !

Les deux hommes se regardèrent.

— Si vous n'avez rien d'autre à me demander, reprit doucement le docteur, je crois que je ferais bien de m'en aller. J'ai pas mal de choses à lire.

Mais il ne fit pas un geste pour se lever.

Rollo soupira. A regret, il décida qu'il fallait mettre le docteur au courant.

— Ne soyez pas si pressé, lui dit-il. On m'a confié une mission. Vous pourrez m'aider à la remplir.

Le docteur Martin sourit.

— Je suis à votre disposition, dit-il en agitant ses petites mains.

— Je sais. (Rollo eut de la peine à dissimuler son mépris.) Cela me coûtera cher, mais vous ferez de votre mieux.

Le docteur Martin ne se sentit pas insulté. De-nouveau, il sourit.

— Il faut bien vivre, ajouta-t-il, ce qui vraiment était assez inutile. Les experts coûtent toujours cher. De quoi s'agit-il ?

Rollo lui raconta la visite de Kester Weidmann, sans toutefois faire allusion aux onze mille livres.

— Butch a-t-il trouvé à qui nous avons affaire ? demanda le docteur.

Rollo hésita.

— Oui, il m'a téléphoné ce matin. C'est Kester Weidmann.

Le docteur Martin eut un halètement.

— Le banquier international ? s'exclama-t-il en se penchant. Il vaut des millions.

— Je sais bien, reprit tristement Rollo. C'est pourquoi il faut que vous m'aidiez. (Pendant une seconde, il regarda fixement le docteur.) Il est fou. Est-ce que vous saviez cela aussi ?

Le docteur fronça les sourcils.

— En êtes-vous bien certain ?

Rollo fit un signe de tête.

— Aucun doute à ce sujet. Il est fou à lier.

Le docteur se leva et se mit à arpenter la grande pièce. Il avait du mal à réprimer son énervement.

— Que voulez-vous que je fasse ? lui jeta-t-il à brûle-pourpoint ?

Rollo se mit à tirer sur sa lèvre inférieure.

— Il faut que nous dénichions quelqu'un au courant des rites Vaudou, c'est la première chose à faire.

Le docteur Martin s'arrêta au pied du lit et s'y appuya.

— Combien y a-t-il pour moi dans cette affaire ? questionna-t-il avec un regard brillant de convoitise. (Rollo réfléchit rapidement. Le docteur était trop malin pour qu'on puisse l'amuser avec une centaine de livres, ou même un peu plus. Il se décida à faire un sacrifice.) Il y a mille livres pour vous.

Le docteur Martin se mit à sourire et répondit :

— Cela ne suffirait pas à m'intéresser. Il y a des chances pour que ce travail soit très difficile. Je suis trop vieux maintenant pour me soucier de bagatelles. Non, je ne m'y intéresserai pas pour si peu.

Soudain, Rollo, pris d'un accès d'impatience rageuse, repoussa le plateau :

— Vous vous intéresserez à ce qu'on vous donnera, pas plus ! jeta-t-il.

Le docteur Martin secoua négativement la tête.

— Vous savez bien que vous ne pouvez pas mener cette affaire-là à bien tout seul. Donc, soyez juste.

Rollo lui jeta un regard furieux, mais le docteur ne broncha pas.

— Le tiers, demanda le docteur. C'est juste. Vous allez en ramasser gros. Plus j'en aurai pour moi, plus je vous en ferai avoir !

Rollo se détendit sur ses oreillers.

— Vous feriez bien d'être prudent, lui répondit-il lentement. Je peux me passer de vous, docteur. Je peux vous renvoyer là où je vous ai trouvé.

— Je ne crois pas, fut la réponse du docteur qui retourna en hésitant, et avec raideur, à son siège. (Il se rassit.) Je vous suis utile, vous pouvez me faire confiance. (Il regarda ses ongles et lui jeta un coup d'œil rapide.) Je suis peut-être le seul à qui vous pouvez faire confiance.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? lui demanda Rollo pris tout à coup de soupçon.

— Je suis vieux, lui répondit le docteur. Cela ne paie pas, la déloyauté, pour des vieux comme moi ! Les jeunes sont différents. Ils ont leur vie à faire.

Rollo se pencha, sa grosse figure congestionnée.

— Que savez-vous ? A quoi faites-vous allusion ?

Le docteur secoua la tête.

— A rien. (Il regarda ailleurs, se demandant s'il n'en avait pas trop

dit.) Je vous rappelais seulement que vous pouviez me faire confiance.

— Vous ne pensez pas que je peux aussi me fier à Butch ?

Le docteur sourit faussement.

— Je ne sais rien de Butch. De plus, je n'ai pas envie d'être renseigné sur son compte.

Rollo le fixa pendant un long moment ; le docteur ne baissa pas les yeux. Rollo se rejeta sur ses oreillers et grogna :

— Faites attention.

On eût dit qu'il pensait tout haut : « Un de ces jours, je crains que vous n'ouvriez votre gueule une fois de trop. »

— Je serai prudent, lui répliqua le docteur, enchanté de sentir Rollo mal à l'aise. Alors, vous êtes d'accord, je touche le tiers ?

— Le quart ! grommela sans grand espoir Rollo.

— Le tiers !

— Que ferez-vous ? lui demanda Rollo, et il haussa ses larges épaules, pour faire voir qu'il était battu.

Le docteur ferma les yeux. Tout cet énervement l'avait fatigué.

— Il va falloir que je lise quelques bouquins, ajouta-t-il. Je ne suis pas très documenté sur le Vaudou. Donnez-moi jusqu'à ce soir. J'en saurai plus long.

— Weidmann vient nous voir demain, lui rappela Rollo. Il nous faudra être prêts.

Le docteur se leva.

— Nous le serons, affirma-t-il. Milliardaire et maboul. Quelle charmante mixture ! Cela peut mener à tout. Vous vous en rendez compte, j'espère ?

Rollo grogna.

— Je me demande jusqu'à quel point, lui jeta le docteur en le fixant. Je me demande si votre esprit est assez puissant pour cela. Nous pourrions aller jusqu'au million, vous savez.

Les yeux de Rollo devinrent sombres. De quoi parlait ce vieux fou ? Il était piqué. Tout ce qu'il espérait, lui, c'était un gain de onze mille livres.

— Un million ! répéta-t-il. D'où avez-vous été sortir cela ?

Le docteur respira profondément.

— Je comprends les fous, lui dit-il avec calme. Si vous les manœuvrez comme il faut, vous en tirez ce que vous voulez. Weidmann vaut trois millions minimum, plus peut-être. Si vous savez vous y prendre, nous pouvons le presser comme un citron.

Rollo fixa le docteur, mais laissa cette remarque sans réponse.

— Naturellement, nous devons être prudents, continua le docteur.

Weidmann sera bien protégé. Les hommes de loi, des comptables, la police, tous vont chercher à le protéger. Et puis, il y aura Butch, il pourrait être tenté de prendre l'affaire à son compte. C'est qu'il y a gros à gagner.

Rollo serra violemment ses gros poings.

— Mais, pourquoi parlez-vous toujours de Butch ? Cela n'a rien à voir avec lui. Il m'obéit et fait ce que je lui dis de faire.

Le docteur hocha la tête.

— Oui, en ce moment ; surveillez-le en tout cas.

Il se dirigea vers la porte.

— Ne lui en parlez pas. Un million, c'est beaucoup, beaucoup d'argent !

*

Susan Hedder descendit d'autobus devant « L'homme vert », café situé à « Putney Heath⁽²⁾ ». Elle jeta un regard sur son bracelet-montre et s'aperçut qu'elle aurait à attendre encore quelques instants avant qu'il ne soit dix heures. Elle se demandait si le chauffeur serait au rendez-vous.

Elle avait été aussi ravie qu'effrayée par son aventure de la nuit précédente. Maintenant que tout s'était bien terminé et qu'elle pouvait raconter ce qui lui était arrivé, elle était satisfaite d'avoir vécu de tels moments.

Ce qui lui paraissait vraiment extraordinaire, dans cette affaire-là, c'était qu'elle n'était même plus malheureuse en pensant à Georges. Mieux encore, lorsqu'elle avait réintégré son studio de Fulham Road, elle n'avait même pas pensé à Georges. Il est vrai que lorsqu'elle s'était couchée, il était plus de deux heures du matin et elle était très fatiguée. Pourtant, elle n'avait pas dormi. Elle avait imaginé qu'une fois seule, la pensée même de Georges la rendrait atrocement malheureuse, mais, en fait, elle n'avait pas du tout pensé à Georges.

L'homme à l'habit noir, la course dans Londres, accroupie sous la couverture dans cette grosse Packard, avec l'inquiétude d'être découverte à tout instant, l'étrange conversation surprise dans l'appartement de Celie, tout ce qui avait suivi enfin, lui apportait une impression de fantastique si intense que Georges en était devenu complètement banal et dépourvu d'intérêt.

Après avoir revécu en pensée toute cette étrange affaire, Susan avait compris combien peu de jeunes filles auraient eu le courage de faire ce qu'elle avait fait. Et mieux encore, elle avait gagné dix livres en quelques heures ! Voilà ce que Georges, malgré toute sa précieuse

habileté, n'aurait jamais su accomplir.

En tout cas, elle avait fait ce qu'on lui avait demandé et cela fortifiait sa confiance en elle. Elle avait montré la plus grande probité. Qui sait ! Elle avait peut-être été trop consciencieuse. Après tout, le chauffeur lui avait offert les dix livres pour filer l'homme à la chemise noire. Qu'y avait-il de mal dans tout cela ?

Cependant, elle était encore un peu gênée en pensant à cet argent, et elle avait repris les dix livres de son sac, décidée à les redonner au chauffeur s'il n'était pas entièrement satisfait de son enquête.

— Vous avez bien trouvé votre chemin ?

La voix douce et monocorde interrompit ses réflexions.

Elle se retourna vivement. Son cœur fit un léger bond et se mit à battre plus vite. Elle eut de la peine à le reconnaître. Sans son uniforme, il paraissait plus jeune encore. Sans son regard froid et sombre, elle n'aurait pu voir en lui qu'un homme assez ordinaire, peut-être un étudiant sans intérêt, mais certainement pas un homme dont elle eût pu prendre peur.

Mais ce regard l'impressionnait. Il était glacial, hostile, cynique et amer.

— Hello ! répondit-elle d'une petite voix, soudain effrayée. Je me demandais si vous alliez venir.

Il jeta un coup d'œil rapide sur la route, puis vers la « zone ». Son visage blanc et maigre était terriblement soupçonneux.

— Venez avec moi. Nous allons marcher.

Et, à travers les terrains vagues, il partit à grandes enjambées rythmées. Elle avait bien de la peine à le suivre, ses hauts talons – car elle avait mis ses chaussures et sa robe habillées – n'étant guère propice à la marche dans un terrain couvert d'herbes drues.

Pendant quelques instants, elle fit l'effort nécessaire pour le suivre, mais bientôt, rouge de fatigue et de colère, elle s'arrêta. Il regarda par-dessus son épaule avec impatience.

— Allons, venez, nous pouvons être vus de la route.

— Je ne peux pas marcher aussi vite, reprit-elle. Il faut absolument que vous ralentissiez.

Ayant jeté un coup d'œil sur ses petits pieds finement chaussés, il fit une grimace :

— Bon, venez.

Et, impatient de poursuivre son chemin :

— Vous êtes bien sotte de porter de tels souliers.

Susan sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle détourna la tête.

— Je ne tiens pas à votre compagnie, lui jeta-t-elle par-dessus

l'épaule. Et si vous devez être aussi peu agréable, eh bien ! je rentrerai chez moi.

Le chauffeur serra les poings. Il lutta quelques instants contre les paroles acerbes qui lui montaient aux lèvres.

— C'est bon, vous n'avez pas besoin de monter sur vos grands chevaux !

Elle eut un moment d'hésitation, puis se mit à marcher à son pas. Ils continuèrent en silence en direction de la partie boisée de la zone.

Une fois hors du terrain vague et hors de vue de la route, cachés qu'ils étaient par des buissons de genêts et des arbres, il lui montra du doigt un siège de bois rustique dans une petite clairière.

— Nous pouvons parler ici.

Et il s'assit.

Susan prit place à côté de lui sans toutefois trop s'approcher.

— Qu'est-il arrivé ? lui demanda-t-il soudain. L'avez-vous suivi ?

— Oui. (Après une hésitation, Susan reprit courage et continua.) Mais je veux que vous me disiez d'abord qui vous êtes. J'ai été sotté hier au soir. Je n'aurais pas dû agir ainsi. Il aurait pu m'arriver... des... des ennuis.

Elle ouvrit son sac et en tira la liasse de billets.

— Voici, dit-elle avec fermeté. Reprenez-les. Je n'en veux pas. Je n'aurais jamais dû accepter cet argent.

Il la fixa. Ses yeux, surpris, étaient devenus vagues.

— Allons, reprenez cela, insista-t-elle, comme il restait silencieux.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'exclama-t-il avec brusquerie. Vous n'avez donc pas envie de gagner de l'argent ?

— Là n'est pas la question, reprit-elle. Bien sûr que j'en ai envie, mais pas de cette façon-là.

— De quelle manière alors ? Que voulez-vous dire ?

Elle se sentit rougir, et lui mit les billets dans la main. Il ne fit pas un mouvement pour les prendre et ils tombèrent sur le sable.

— C'est là, lui montra-t-elle. Vous les avez laissés tomber.

— Alors, vous n'avez pas filé cet homme ? (Les yeux étaient devenus de glace). Vous aviez peur, mais, alors, pourquoi êtes-vous venue ici ? Pour rendre l'argent ?

Elle était presque en colère.

— Mais oui, je l'ai suivi, mais je veux d'abord savoir qui vous êtes, vous. Je ne vous dirai rien avant de savoir. Je n'aime pas du tout cette histoire. Et le type non plus, je ne l'aime pas.

Il la regardait pensivement et elle fut prise de peur pendant quelques instants. Les alentours étaient déserts. L'entendrait-on si elle

appelait au secours ? Il y avait quelque chose dans cet homme qui l'avertissait qu'il était mauvais, n'était-ce que sa façon de se tenir, son regard sombre, le rictus de sa bouche amère.

Comme elle se demandait si elle ne ferait pas mieux de s'enfuir en courant, il redevint soudain normal.

— Tout cela est évident, dit-il. Il faudra bien que je vous mette au courant un jour ou l'autre. (Il se baissa pour ramasser les dix livres.) Voici, reprenez-les ; d'ailleurs, cet argent n'est pas à moi.

Elle fit non de la tête.

— Pas avant d'avoir prouvé que je l'ai gagné, répéta-t-elle avec obstination.

Il lui jeta un coup d'œil, haussa les épaules et fourra les billets dans sa poche. « Je ne les reverrai jamais, se dit Susan avec regret, mais, de toute façon, je n'aurais pas été satisfaite de les avoir. »

— Je m'appelle Joe Crawford, déclara le chauffeur, en la fixant avec une expression d'amertume et de lourdeur répandue sur le visage. Je travaille pour Kester Weidmann. Il est riche. Vous n'avez pas idée de sa fortune. Mais je lui préférerais son frère. Autrefois le frère m'a rendu un grand service.

Il se retourna vers Susan et lui dit d'une voix presque agressive :

— Si l'on me rend un service, je ne l'oublie pas.

Susan s'écarta de lui.

— Quel genre de service ? demanda-t-elle pour dire quelque chose.

Il réfléchit ; il la fixait, mais ne la voyait pas.

— Alors que je tirais le diable par la queue, je fis la connaissance de Cornélius, son frère. Il m'emmena chez lui et persuada son frère de me garder. Ils m'apprirent à conduire une auto et depuis ce moment-là, je suis son chauffeur. On ne peut imaginer que des types aussi importants puissent prendre le temps d'être bons, mais cependant ils l'ont été. Cornélius a toujours été gentil pour moi.

— Est-ce qu'il n'est plus là ? demanda Susan.

— Il est mort. (L'amertume disparut de son regard pour faire place à de la tristesse.) Il est mort depuis six semaines. Il a pris froid. C'est idiot de mourir d'un coup de froid, mais il n'était pas fort.

Susan jouait nerveusement avec ses doigts posés sur ses genoux. Elle avait l'impression qu'elle était aussi loin de la solution du mystère que lorsqu'il avait commencé à parler.

— Kester ne semble pas capable de vivre sans Cornélius. Ils s'aimaient beaucoup tous les deux.

Susan demeura silencieuse.

— Cela lui a troublé l'esprit, continua Joe dans un murmure

étouffé. (Il lui jeta un coup d'œil rapide, puis détourna son regard.) Vous n'auriez pas pensé qu'une chose pareille soit possible, n'est-ce pas ? Mais c'est bien ce qui est arrivé.

— Est-il vraiment mal ? demanda Susan dont l'attention était éveillée par la douleur concentrée qui se lisait dans les yeux de son interlocuteur.

Joe reprit :

— Je ne comprends rien à ces choses-là. Tout ce que je sais, moi, c'est qu'il a l'esprit troublé. Il agit toujours de même. C'est-à-dire qu'il est affable, tranquille, qu'il mange bien, mais il ne sort plus du tout. C'était la première fois qu'il prenait la voiture hier, depuis la mort de son frère. Mais pourquoi est-il allé au Shepherd Market ?

Susan fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas, expliquez-vous. Je vous en prie.

Il lui raconta alors la visite de Kester au Shepherd Market et au Lys Doré.

— Mais pourquoi veut-il aller dans ce club ? Qui est ce Rollo dont il parlait ? Vous voyez ce que je veux dire, cela m'inquiète.

— Mais pourquoi seriez-vous inquiet ? lui demanda Susan. Je veux dire ce ne sont pas vos affaires après tout, n'est-ce pas ?

Joe la regarda.

— Mais si. Ils m'ont rendu service et maintenant c'est à moi de payer ma dette. M. Weidmann n'est pas normal. Il ne sait pas ce qu'il fait. Il est riche. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point il est riche. Il faut que je le protège.

Susan éprouva une assez vive admiration pour la grandeur qui caractérisait cette gratitude.

— Mais vous ne savez pas s'il se passe quelque chose de mal, lui fit-elle remarquer. Il se peut que tout soit normal.

— Pas possible, s'ils savent à quel point il est riche.

— Ils, mais quels « Ils » ?

— Rollo, quel qu'il soit, et l'homme à la chemise noire.

Susan se mordit les lèvres.

— C'est vrai, je l'avais oublié.

— Vous savez quelque chose, n'est-ce pas ?

Joe fit une contorsion pour lui faire vis-à-vis.

— Vous avez trouvé quelque chose.

— Je suis allée me mettre à l'arrière de la voiture, comme vous me l'aviez dit. J'étais à peine cachée sous la couverture que l'homme à la chemise noire se mit au volant et démarra. Nous avons roulé un long moment. J'avais trop peur pour voir où nous allions.

— Il me suivait. M. Weidmann était allé écrire une lettre à son club. Je l'y ai retrouvé et l'ai ramené à la maison. La Packard était derrière nous et a suivi de près tout le temps, lui dit Joe.

— C'est cela, lui reprit Susan. Vous pouvez imaginer ce que j'éprouvais, je ne savais pas où nous allions.

— Qu'est-il arrivé ?

— Au bout d'un moment, la voiture a ralenti et stoppé. Je l'ai entendu abaisser la vitre de la portière et parler à quelqu'un. Je pense que ce devait être une femme qui promenait un chien. La chemise noire lui a demandé : « Est-ce que M. Grantham habite ici ? » et la femme a répondu : « Non, c'est la maison de Kester Weidmann, le banquier international ».

— Espèce de garce qui met son nez partout ! s'exclama Joe avec colère. Elle a dit cela alors ? Pourquoi les gens s'occupent-ils de ce qui ne les regarde pas !

— Toujours est-il que c'est ce qu'elle a dit, ajouta vivement Susan. Et la chemise noire a repris : « Kester Weidmann ? Bien sûr je me suis fichu dedans » ou quelque chose de ce genre qui a fait rire la femme : « Si j'avais tant d'argent, je me paierais un collier de diamants. Il vaut des millions, ce type-là », a-t-elle ajouté. La chemise noire s'est mise à rire, lui a souhaité bonne nuit et nous sommes repartis.

« Nous avons roulé un bon moment, puis nous avons stoppé. J'avais encore trop peur pour voir où nous allions. Il a klaxonné deux fois, c'était comme un signal, puis il est rentré dans un garage. Je l'ai entendu sortir de la voiture et je suis restée seule dans le noir.

Joe était vibrant et l'écoutait avec intérêt.

— Vous vous êtes assez bien débrouillée, lui dit-il. Je ne pensais pas que vous vous en sortiriez aussi facilement.

Susan rougit.

Ce n'était pas grand-chose. (Mais elle avait conscience de mentir.) Je me suis contentée de rester cachée dans le fond de la voiture. Pour en revenir à cet appartement, c'était un appartement des « Mews ». Il est situé à Bruton Place, derrière Bruton Street, au numéro 146.

Elle continua à expliquer à Joe tout ce qu'elle avait entendu dire dans l'appartement.

— Ensuite, ils ont semblé vouloir se quereller, termina-t-elle en rougissant. Il l'a battue et ils se sont bagarrés. Tout cela était assez vilain, et je n'ai plus écouté. Un moment après, il est descendu. C'est à peine si j'ai eu le temps de me cacher au fond de la voiture. Il est allé ensuite aux « Market Mews », à Shepherd Market. Il est descendu de voiture, a ouvert un autre garage et il est rentré. C'est un garage avec appartement au-dessus. Au numéro 79. Pendant qu'il allumait, je suis

sortie doucement de la voiture et me suis cachée dans le noir. Il a garé sa voiture, puis a fermé le garage, un moment après j'ai vu une fenêtre s'éclairer à l'étage. Je ne suis pas restée et je suis rentrée chez moi.

Elle s'arrêta, un peu hors d'haleine, désireuse de savoir si elle avait bien agi. Joe la fixa, les yeux remplis de franche admiration.

— Je savais que vous feriez l'affaire dès que je vous ai aperçue, lui dit-il. Je savais que vous seriez épatante, et vous êtes épatante.

Susan se sentit joyeuse, tout à coup.

— C'est bon, dit-elle, je n'aimerais pas recommencer, mais maintenant que c'est fini...

Joe ne l'écoutait plus. Il regardait fixement devant lui, sans expression tant sa pensée se concentrait.

— Vous n'avez pas vu la femme ?

Elle secoua négativement la tête.

— Il l'a appelée « Celie », mais je ne l'ai pas vue.

— Il y aura beaucoup à faire, ajouta-t-il. Il me faut absolument de l'aide. Si vous voulez bien, je puis vous payer.

Il ressortit les dix billets de sa poche et les pressa dans la main de Susan.

— Vous les avez bien gagnés. Mettez-les dans votre sac et bouclez-la.

Elle savait qu'elle les avait gagnés, mais elle avait voulu le lui faire dire. Elle mit l'argent dans son sac et le referma d'un coup sec.

— Ils m'ont fait des cadeaux, expliqua-t-il. M. Weidmann n'hésite pas à me donner un billet de cinq livres de temps en temps. J'ai fait des économies. Je ne veux pas de cet argent. Vous pouvez l'avoir, si vous voulez bien m'aider.

Elle se sentit de nouveau troublée et gênée.

— Seulement si je le gagne, dit-elle avec empressement. Je suis sans travail, autrement je n'accepterais pas d'argent de vous, non, pas du tout. Je n'en ai pas besoin de beaucoup. Je peux vivre avec trois livres par semaine. Cette somme va me suffire pendant trois semaines.

Elle prit son sac avec nervosité.

— Si je prenais un détective privé, lui dit Joe avec sérieux, il me coûterait bien une centaine de livres. Je vous en donnerai cinq par semaine. Je puis me permettre cela.

Il s'arrêta, puis ajouta :

— J'espère que vous les gagnerez bien.

Susan pensa en elle-même : « Il faut que tu sois tout à fait folle pour faire une chose pareille. Tu ne feras que t'attirer des ennuis. Tu vas faire une gaffe affreuse et stupide qui gâchera tout. Oublie tout

cela et laisse-le donc se débrouiller tout seul pour veiller sur son maître. » Mais elle savait bien qu'au fond d'elle-même sa décision était prise.

— Mais que puis-je faire de plus ? demanda-t-elle les yeux agrandis par l'intérêt. Si vous pouvez me dire ce que je dois faire, j'essaierai.

Joe se frotta le nez de la paume de sa main.

— Je voudrais avoir quelqu'un dans le club, dit-il (Et il la regarda timidement.) Est-ce que vous aimeriez cela ?

Elle fut tout de suite effrayée.

— Dans le club, reprit-elle, mais je ne crois pas...

— Vous pourriez très bien, répondit-il d'une voix sans réplique. Vous avez bien dit que vous ne pourriez pas filer la chemise noire et vous l'avez fait. Vous pouvez encore faire cela.

— Mais comment y entrer, dans ce club ? Je veux dire qu'ils ne m'accepteront pas. Non, vous m'en demandez trop.

— Pas du tout, dit-il, ils ont peut-être besoin de personnel. Même si vous étiez engagée à la cuisine, ce serait déjà quelque chose. Débrouillez-vous. Demandez à quelqu'un. Si vous essayez vraiment et si vous voulez y parvenir, pour sûr que vous y arriverez.

Susan hocha la tête.

— Ce n'est pas la peine de me parler comme cela, lui répondit-elle impatiemment. Si vous voulez me faire entrer dans ce club, vous devez m'y aider, vous. Je ne peux pas obtenir cela toute seule.

Il la regarda encore avec admiration. Elle se l'imaginait redisant : « Vous avez le type qu'il faut. Je me suis rendu compte de cela tout de suite, dès que je vous ai vue. » Elle était rouge et énervée, mais toutefois elle le regarda avec calme.

— Soyez donc raisonnable, ajouta-t-elle. Je ferai tout mon possible, mais il faut que vous m'aidiez.

Il prit son calepin.

— Où puis-je vous trouver ? demanda-t-il brusquement. Avez-vous le téléphone ?

Elle lui donna son adresse et son numéro de téléphone.

— C'est bon, dit-il, je verrai ce que je peux faire. Laissez-moi me débrouiller. Si vous êtes sortie, je laisserai un message.

Il se leva.

— Il faut que je rentre. Ils vont se demander ce que je suis devenu.

Elle se leva aussi. Les prés resplendissaient au soleil et la journée semblait pleine de promesses.

— Quand pensez-vous avoir du nouveau ? demanda-t-elle, car elle

ne voulait pas qu'il parte sans elle.

Il hocha la tête.

— Bientôt, lui dit-il. Je n'oublierai pas.

Il la regarda et comprit son inquiétude de le voir partir. Il eut un mouvement d'impatience.

« Toutes les femmes sont les mêmes, pensa-t-il. Elles s'accrochent. » Mais elle valait mieux que bien d'autres. Elle avait du cran. Elle ne disait pas une chose alors qu'elle en faisait une autre. Il sentait qu'il pouvait compter sur elle.

Il lui fit un signe sans grand enthousiasme, moitié geste, moitié signe des doigts, puis il traversa hâtivement le pré.

Bien qu'elle le regardât s'éloigner jusqu'au moment où il disparut à l'horizon, il ne se retourna pas une seule fois.

*

Quelques minutes après onze heures du matin, Celie descendait New Bond Street, de son pas souple et rapide, trop plongée dans ses pensées pour faire attention aux regards admirateurs qu'on lui décochait, tandis qu'elle se faufilait sur la chaussée étroite et encombrée.

Peut-être Celie était-elle un peu trop savamment habillée et fardée pour cette heure de la matinée. Elle avait une robe rouge vif, qui s'arrêtait au genou, mais dont le col était montant et la jupe en forme. Des bas couleur acier bruni et des escarpins vernis à talons hauts faisaient valoir jambes et pieds à merveille. Un turban blanc bordé de rouge cachait ses oreilles, et elle avait sous le bras un grand sac de cuir rouge et blanc.

Elle arrêta un taxi à Burlington Street et donna au chauffeur qui la regardait avec admiration une adresse dans le Soho.

— Athens Court ? répéta-t-il d'un air vague, c'est du nouveau pour moi, madame.

— A mi-chemin de Greek Street, sur la gauche, lui indiqua Celie avec impatience tandis qu'elle entra dans le taxi en claquant la portière.

Le chauffeur rencontra le regard d'un flic qui passait. Il secoua la tête dans la direction de l'intérieur de la voiture, leva le pouce et fit un clin d'œil. Le flic eut un hochement de tête et un coup d'œil approbateur. Il pensait lui aussi que Celie était une belle fille.

Athens Court était situé au bout d'une ruelle étroite qui menait à Greek Street. Le chauffeur s'arrêta à l'entrée de la ruelle et regarda

par-dessus son épaule.

— Pas moyen d'aller plus loin, madame, lui dit-il en contemplant les genoux de Celie.

Elle sortit de la voiture, lui jeta une pièce dans la main et se dirigea rapidement vers le bas de la ruelle. Le chauffeur se pencha hors du taxi pour lui lancer un dernier coup d'œil. Il soupira. « Allons ! pensa-t-il, ce n'est pas étonnant qu'on écrive des pièces comme *Cargaison blanche*. »

Au bout de la ruelle, une cour fermée était entourée sur trois côtés de grands bâtiments lépreux. Celie traversa la cour et pénétra dans le bâtiment central. A l'intérieur, l'entrée était sombre et sentait les relents de cuisine, la fumée et la sueur. Un ascenseur vieux modèle, de ceux que l'on fait fonctionner en tirant une corde, descendit.

Serrant les narines de dégoût, Celie monta dans l'ascenseur, ferma la porte grillagée et tira la corde. Lentement, avec hésitation entre les paliers, l'ascenseur s'éleva comme s'il craignait à chaque instant d'être séparé de son câble et d'aller s'écraser dans le bas de sa cage ; il s'arrêta avec un craquement final au dernier étage. La porte qui lui faisait vis-à-vis resplendissait sous une couche de peinture rouge sombre. Le heurtoir de cuivre et la boîte aux lettres brillaient au soleil qui traversait le vasistas placé juste au-dessus. Une petite plaque de cuivre était fixée au centre de la porte. On y lisait peint avec soin en lettres noires, un seul nom : *Gilroy*.

Celie ôta ses gants, ouvrit son sac et regarda dans la grande glace fixée en travers du fermoir. Elle se regarda intensément pendant plusieurs secondes avant d'être persuadée qu'elle était vraiment à son avantage.

Elle tendit alors la main vers le bouton de sonnette. Elle eut encore un moment d'hésitation. Elle haussa finalement avec impatience ses épaules étroites et agita le cordon de sonnette d'un mouvement sec. Elle attendit plusieurs minutes. Elle tapait nerveusement du pied ; ses sourcils finement dessinés au crayon étaient froncés et ses belles dents blanches mordillaient nerveusement sa lèvre inférieure.

Gilroy finalement ouvrit la porte. C'était un grand nègre à la carrure épaisse et au large visage sensible.

Les yeux injectés de sang étaient rêveurs et tristes. Il portait un pyjama blanc et une robe de chambre bon marché en tissu noir relevé par un biais et une cordelière blanche.

Le nègre courba ses larges épaules à la vue de Celie, mais il ne dit mot.

— Etonné de me voir ? dit-elle.

Il éclaircit sa voix avant de lui répondre :

— Cela vous surprendrait-il si je venais vous voir ?

Celie sourit :

— Ce genre de miracle n'arrive que dans mes rêves.

Une toute petite grimace, un froncement des lèvres épaisses, dénotèrent combien il était sensible au manque de tact. Il tira la porte à lui pour empêcher Celie d'entrer.

— Il ne faut pas venir ici, lui dit-il, cela ne donnera rien de bon, quelqu'un pourrait vous rencontrer.

Elle hocha la tête.

— Cela ne fait rien. (Puis, comme il lui barrait toujours le chemin.) Alors, vous ne me laissez pas entrer ?

Ses yeux roulaient nerveusement dans leurs orbites, allant de Celie à l'escalier et à l'ascenseur.

— Nous n'avons rien à nous dire.

Elle avança d'un pas et posa sa petite main brune sur sa poitrine. Il regarda ses ongles écarlates, et lui céda avec regret. Il recula dans la petite entrée et elle le suivit, fermant la porte du pied et ne le quittant pas des yeux.

— Il vaudrait mieux que vous partiez, reprit-il de sa voix douce et triste. A quoi bon venir !

Elle passa devant lui pour aller dans le studio. C'était une vaste pièce surplombant la gaisaille du West-End.

Une partie de la salle était occupée par un grand piano à queue. Devant une vaste cheminée vide était placé un divan recouvert de coussins aux couleurs chatoyantes. Les murs étaient garnis de livres et, dans un angle de la pièce, était disposée une série de tomtoms indigènes anciens.

Gilroy alla vers le piano et s'y accouda. Il jouait avec la cordelière de sa robe de chambre et fixait le tapis en fronçant les sourcils.

— Vous êtes le seul à me traiter de cette façon, lui dit Celie, qui regardait par la fenêtre, son dos mince raidi par la colère nerveuse.

— Tous les hommes de couleur vous traiteraient de même, répliqua Gilroy. C'est inutile, vous n'êtes plus des nôtres.

Celie se retourna.

— Vous répétez toujours cela, lui dit-elle. Pourquoi ? Ne suis-je pas de la même couleur que vous ? Ne le suis-je pas ? Ne le suis-je pas ?

Il s'assit au piano.

— Vous ne pensez pas à ma race autrement que... (Il haussa les épaules.) Mais nous avons déjà discuté cela. Que voulez-vous ?

Celie hésita. Puis elle maîtrisa son irritation grandissante.

— Je me sentais seule. Je voulais vous voir.

Il commença à jouer en sourdine. Les longs doigts effilés semblaient caresser la mélodie et la faire surgir des touches d'ivoire.

— Ne me dites pas de mensonges. Pourquoi êtes-vous toujours effrayée par la vérité ?

Elle se retourna vers la fenêtre.

— Mais j'avais vraiment envie de vous voir.

— Vous auriez pu me voir cette nuit. (Son visage se détendait alors qu'il écoutait ce qu'il était en train de jouer.) Dites-moi ce que vous voulez que je fasse. Est-ce que rien ne vous échappe jamais ?

Elle traversa la pièce et s'assit sur la grande banquette à son côté. Il continua à jouer comme s'il espérait que le son de la musique agirait en tiers et empêcherait la conversation de devenir trop intime.

— Oui, il est des choses que je sais, dit-il en regardant obstinément les murs en face de lui. Vous désirez que je fasse quelque chose, mais avant de parler, songez bien à ce que cela pourrait vouloir dire.

Elle appuya contre lui son corps mince. Son corps était avide de cet homme. Pour elle, il personnifiait Haïti. Dans quelques années, Rollo, Butch et tous les autres seraient fatigués d'elle, elle le savait bien. Que lui arriverait-il alors ? A moins que Gilroy ou un autre de sa race ne veuille d'elle, jamais elle ne pourrait retourner à Haïti, et bien des fois Celie rêvait de revenir dans son pays natal.

— Qu'est-ce que cela voudra dire ? demanda-telle après un long silence.

— Rien de bon, fut la réponse. (Et soudain il fit glisser ses mains du clavier.) Laissez cela tranquille.

Elle se leva et alla vers une table basse où se trouvaient une boîte à cigarettes, un grand briquet, une bouteille de whisky, des verres et de l'eau glacée. Elle alluma une cigarette et se versa à boire. Elle s'assit par terre et croisa ses longues jambes fuselées. La jupe remonta de quelques centimètres au-dessus des genoux.

— Vous ne tenez donc pas du tout à moi ? demanda-t-elle.

— Pourquoi y tiendrais-je ? répliqua-t-il en lui jetant un coup d'œil.

Mais son regard était vide et ses yeux pareils à des billes de verre. Elle regarda fixement son whisky, tenant son verre en transparence, tandis qu'elle mâchonnait sa lèvre inférieure, son esprit aux abois, pareil à une souris effrayée cherchant à sortir du piège.

— Vous m'aimiez, autrefois, dit-elle pensant que le passé lui permettrait de le ramener à elle. L'avez-vous oublié ? Ces jours et ces nuits ont perdu tout intérêt pour vous ?

Il recommença à jouer.

— C'est pour vous qu'ils n'avaient pas de sens, lui rappela-t-il.

Vous pensiez avoir trouvé mieux.

— Tout le monde se trompe, dit-elle, tâchant de se maîtriser, mais ses nerfs s'agitaient dans tout son être comme de petits vers glacés. Je me suis trompée. Est-ce que nous ne pouvons pas recommencer ?

— Il n'y a pas moyen de changer nos destinées, répondit-il brusquement. A une époque vous auriez pu faire ce que vous désirez maintenant, mais vous vous êtes éloignée du genre de vie qui vous aurait permis cela.

Il se leva tout à coup.

— Vous devez vous en aller maintenant. Vous n'auriez jamais dû venir ici.

Elle le regarda avec désespoir.

— Je ne peux même pas demander votre aide.

Il hocha la tête.

— Parce que vous savez que vous allez me demander quelque chose de mal. Mais cela arrivera sans que vous me le demandiez. (Il serra ses larges poings.) Et je le ferai.

Celie posa le verre de whisky sur le guéridon.

— Que voulez-vous dire ? remarqua-t-elle gênée.

— Si Rollo me demande de le faire, je le ferai, dit Gilroy en se dirigeant vers la fenêtre et restant là, debout, les jambes écartées et les mains dans les poches de sa robe de chambre. Mais ce sera notre fin à tous. (Il rentra ses épaules.) Et ça, ce sera une bonne chose.

La terreur superstitieuse longtemps endormie, affaiblie par une existence dure et cynique, se réveilla chez Celie.

— S'il vous demande quoi ? dit-elle en serrant les poings.

— Est-ce que vous hésitez jamais, vous tous, à faire quelque chose, lorsqu'il y a de l'argent à gagner ? lui demanda-t-il sans se retourner. Eloignez-vous de tous ces gens, Celie. Je vous ai prévenue, et je ne vous le dirai pas une autre fois.

Elle se leva.

— Vous parlez de façon mystérieuse, lui dit-elle, essayant de lutter contre la crainte qui l'envahissait. Vous êtes d'humeur singulière aujourd'hui. Peut-être que demain...

— Je vais vous faire voir quelque chose, dit-il soudain.

Et il alla vers un placard, l'ouvrit et en tira deux minuscules poupées d'une dizaine de centimètres de hauteur. L'une, sans aucun doute, représentait Celie ; elle portait une robe de soie rouge et un turban blanc ; l'autre, vêtue d'une robe de soie bleue avait, collés sur sa tête de bois grossièrement sculptée, des bouts de soie jaune. Celie, les yeux écarquillés et interrogateurs, regarda successivement les

poupées, puis Gilroy.

— Regardez, lui dit-il.

Et saisissant les poupées, il les jeta d'une main sur le divan. De nouveau, elles tombèrent ensemble, la poupée blanche sur la poupée noire. A quatre reprises, il ramassa les deux petites poupées et les jeta sur le divan. A quatre reprises la poupée blanche tomba sur la noire.

— Voyez-vous ? lui dit-il avec un regard mélancolique. C'est toujours ainsi.

— Vous voulez m'effrayer, dit-elle en pressant ses mains contre ses lèvres, d'un rouge éclatant.

— Essayez vous-même ! dit-il en lui jetant les poupées.

Elle se refusa, pendant quelques minutes, à tenter une nouvelle expérience, puis, les yeux soudain pleins de rage, elle s'empara violemment des poupées et les jeta à travers la pièce. Elles allèrent heurter le mur, rebondirent sur le tapis et s'immobilisèrent, la poupée blanche sur la noire. Celie haleta. Son visage avait une teinte de vieil ivoire.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle.

— Rien de bon, répondit-il en allant ramasser les poupées à l'autre bout de la pièce. C'est votre destinée.

Et il dirigea vers elle la poupée blanche à la ridicule petite robe bleue et aux fils de soie collés sur la tête.

— Qui est-ce ? questionna Celie, en reculant toute frissonnante.

Il hocha la tête. Elle avança d'un pas ; la colère et la peur la défiguraient.

— Vous essayez de me faire peur... commença-t-elle.

Un bref coup de sonnette l'interrompit.

— Qui est là ? demanda-t-elle en jetant un regard anxieux et intense au travers de la pièce.

Il secoua la tête.

— Je n'en sais rien.

Ils demeurèrent immobiles, aux aguets. De nouveau la sonnette retentit.

— Vous feriez mieux de rentrer là, conseilla-t-il en montrant sa chambre.

— Ne répondez pas, lui dit Celie en pensant à Butch, si quelqu'un me trouvait ici.

Gilroy sourit.

— Vous auriez dû penser à cela plus tôt, jeta-t-il avec indifférence.

Elle vit qu'il était absolument décidé à ouvrir ; elle se précipita dans la chambre. Gilroy attendit qu'elle eût refermé la porte. Il

traversa l'entrée, et trouva Doc Martin dans le couloir.

— J'ai à vous parler, dit le docteur en avançant dans le hall.

— Je vous attendais, lui répondit Gilroy en le rejoignant dans le studio, après avoir refermé la porte.

Le docteur renifla. L'émanation très légère du parfum subtil de Celie ne laissait aucun doute sur son origine. Le docteur lança son regard perçant sur Gilroy, qui, face à lui, avait conservé tout son calme.

« N'y a-t-il donc aucune limite aux ardeurs amoureuses de Celie ? » se demanda le docteur, tout en installant sa petite personne osseuse au plus profond d'un fauteuil.

— Ne trouvez-vous pas qu'il y a suffisamment longtemps que vous faites du jazz ? commença-t-il. (Et il joignit les extrémités de ses doigts. Puis il fronça les sourcils.) Mais que me disiez-vous ? Pourquoi donc m'attendiez-vous ?

Gilroy, de nouveau, s'assit devant le piano.

— Ne vous inquiétez pas de cela, dit-il. Continuez. Vous pensez vraiment que j'ai ainsi fait suffisamment de jazz ?

Le docteur le fixa.

— Vous êtes un drôle de type, lui déclara-t-il, franchement surpris. Mais n'est-ce pas que vous êtes de mon avis ?

Gilroy haussa les épaules :

— C'est possible !

— Je puis vous fournir l'occasion de vous procurer l'argent, continua le docteur, après un temps d'arrêt. Il y a un bonhomme qui veut savoir ce que c'est que le Vaudou. Il paiera la forte somme. Vous pouvez être utile.

Gilroy s'amusait avec le porte-musique, le mettant en place et le pliant ensuite.

— Vaudou ? Qu'est-ce qui vous fait penser que je connais cela ?

Le docteur haussa les épaules.

— Je ne sais pas. J'ai lu quelque chose à ce sujet. C'est tout simplement une superstition primitive. Vous êtes intelligent. Vous pouvez prétendre que vous êtes un expert en Vaudou. C'est tout ce qu'il nous faut jusqu'à ce que nous ramassions le fric. Pour vous, cela fera un millier de livres.

Gilroy ferma les yeux.

— Mais que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-il.

— C'est bien simple, répondit le docteur. Je puis vous l'indiquer. Nous fabriquerons quelques tours de passe-passe tout en lui faisant croire que vous êtes un expert en la matière. Et, lorsqu'il aura payé,

nous nous défilions. Nous discuterons des détails ce soir, avec Rollo. Je voulais seulement m'assurer que votre bonne volonté nous était acquise.

Gilroy hocha la tête.

— Si la chose est aussi simple que cela... Bien sûr ! Mais en êtes-vous vraiment certain ?

— Naturellement, il faut que nous sachions exactement ce qu'il veut que nous fassions. Mais je crois que la chose sera facile. Cet homme-là n'a pas son bon sens.

— Vous ne croyez pas aux rites Vaudou ? demanda Gilroy d'un ton très banal.

Le docteur s'esclaffa.

— Ne faites pas l'idiot, dit-il. Et vous-même ?

— On y croit dans mon pays, répliqua-t-il. Mais, bien sûr, nous ne sommes que des nègres ignorants.

Gilroy se leva.

— Alors, nous reparlerons de cela avec Rollo ? Ce soir ?

Le docteur le regarda.

— Je pensais qu'il aurait pu y avoir des difficultés... dit-il comme s'il pensait tout haut. Vous nous aiderez, n'est-ce pas ?

Gilroy fit un signe d'assentiment.

— Je ferai ce que vous me demanderez, répondit-il, si c'est la raison de votre question.

Le docteur se leva.

— Mille livres, ce n'est pas à dédaigner, dit-il en suivant Gilroy jusqu'à la porte. J'aurai tout combiné pour ce soir.

Gilroy ouvrit la porte.

— J'en suis bien sûr, dit-il. A ce soir donc.

Le docteur s'arrêta au milieu du couloir.

— A votre place, je n'emploierais plus ce parfum, dit-il, les gens pourraient se méprendre.

Gilroy haussa les épaules.

— Je n'ai pas à me soucier des gens, affirma-t-il, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Et il claqua la porte à la figure du docteur.

*

Le 155 de Fulham Road était une grande maison accolée à une autre et séparée de la rue par un mur bas et un grand escalier aux

marches blanches qui conduisait à la porte d'entrée. Cette maison appartenait à Cedric Smythe qui, depuis bien des années, avait abandonné l'une des plus célèbres troupes théâtrales du pays pour adopter une autre brillante carrière dans la location des meublés.

Cedric Smythe dirigeait son affaire lui-même, et sans l'aide de qui que ce soit. Il y avait bien une femme de ménage qui trois fois par semaine faisait le gros du travail, mais Cedric s'occupait de tout le reste. Il avait six pensionnaires au mois. Susan Hedder était l'une d'elles et il estimait qu'il manquait de chance quand il n'avait pas au moins deux ou trois clients de passage, des « gens d'une nuit » comme il les appelait.

En dehors de Susan et des pensionnaires de passage qui, pour la plupart étaient des « girls » travaillant une semaine ou deux au Fulham Empire, la clientèle était d'un certain âge et d'habitudes rangées. Il y avait là un directeur de banque, deux instituteurs des écoles municipales du comté de Londres, une employée au rayon de modes chez Peter Jones, et enfin un quelconque professeur qui passait le plus clair de son temps à la bibliothèque du British Muséum.

Bien qu'il portât un égal intérêt à tous ses pensionnaires, Cedric avait particulièrement distingué Susan. Il la trouvait agréable et sensée ; comme elle était, en outre, jeune et polie, et toute seule, il considérait qu'il devait lui consacrer un intérêt plus particulier. Il la grondait si, dès son arrivée, elle ne changeait pas ses chaussures mouillées, il lui préparait une boisson chaude avant qu'elle ne se couchât, et lui recommandait de ne pas veiller trop tard. Son idylle avec Georges le passionnait et Susan était loin de se douter que Cedric connaissait l'existence de son Georges. Elle le trouvait certes un peu bizarre, mais peu dangereux ; au fond, ses gentilleses et son empressement la touchaient.

Cedric, qui allait sur ses quarante-cinq ans et commençait à prendre de l'embonpoint, menait une existence solitaire. Ses amis du théâtre lui manquaient beaucoup et aussi les soirées bruyantes et ces beuveries qui se prolongeaient chaque semaine fort avant dans la nuit, pour fêter le succès des premières des pièces montées par la troupe. A part une expédition hâtive dans les boutiques chaque matin, il demeurait cloué chez lui. La tenue de la maison ne l'occupait pas moins de neuf heures par jour sans discontinuer.

Il n'est donc pas surprenant que les allées et venues de ses pensionnaires aient fini par constituer son unique distraction. Aucune des affaires privées des cinq habitués d'un certain âge n'ayant présenté d'intérêt, Cedric s'était rejeté sur la vie privée de Susan. Il eut bientôt fait de découvrir qu'elle était amoureuse. Ah ! cette jeunesse amoureuse, elle avait toujours été pour Cedric un phénomène d'une

rare beauté et une grande source d'inspiration. Et naturellement il déplorait la discrétion de Susan sur ses affaires de cœur. Rien n'aurait été plus doux que de recevoir ses confidences tout en partageant avec elle un bon thé bien fort. Pour Cedric, cela aurait représenté le summum de la volupté. Un bon thé bien fort et un bavardage confortable lui donnaient plus de plaisir que toute autre chose. Mais Susan était vraiment bien décourageante ; en dépit de ses ouvertures dépourvues de tout artifice et de ses efforts pour la faire bavarder, elle se refusait obstinément à tomber dans le piège.

Cependant, la curiosité de Cedric devait finalement prendre le dessus. Connaissant depuis longtemps l'écriture tarabiscotée de Georges, et bien qu'il fût très conscient de sa culpabilité, mais bientôt tout à fait sûr de lui-même, il avait intercepté les lettres de Susan. Il les ouvrait à la vapeur dans le domaine privé qu'était sa cuisine, et il demeurait ainsi au courant du roman de Susan.

Intercepter cette correspondance, c'était vraiment chose toute simple et très sûre. Susan quittait la maison un quart d'heure environ avant l'arrivée du facteur. Cedric avait donc tout le temps d'ouvrir les lettres, de les lire, de les recacheter, et de les déposer sur le meuble du vestibule où Susan les trouvait à son retour du bureau.

La dernière lettre de Georges porta un coup terrible à Cedric. Il la relut trois fois avant de comprendre qu'il n'aurait plus de lettres à ouvrir à la vapeur et plus de roman pour le réjouir et égayer sa morne vie routinière. Il resta assis devant le feu toute la matinée, la lettre à la main, se demandant ce qu'il devait faire. Il aurait aimé bien sûr, prévenir doucement Susan, mais il savait que la chose était hors de question. Il espérait que cette fois peut-être elle se confierait à lui et il répéta un petit discours bien gentil et réconfortant qui l'émut au point de lui faire venir les larmes aux yeux et une boule dans la gorge.

Lorsque, finalement, il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et reconnut le pas nerveux de Susan, il ouvrit silencieusement la porte de la cuisine et la regarda ramasser la lettre. Il secoua tristement la tête et la suivit des yeux, tandis qu'elle montait l'escalier. Quelle émotion pour ce pauvre agneau ! pensait-il et il se dit qu'il devait faire quelque chose pour elle ; il fit chauffer du lait et mit la bouilloire sur le feu afin d'avoir une bouillotte toute prête.

La perspective de pouvoir lui venir en aide ravissait Cedric, et quelle ne fut pas sa désolation lorsqu'au moment précis où il versait le lait chaud dans un verre, il entendit Susan descendre l'escalier quatre à quatre et, un instant plus tard, claquer la porte d'entrée !

Cela, c'était le comble. Cedric était si malheureux qu'il se coucha tout de suite, but le lait et prit pour lui la bouillotte, mais en dépit de ce réconfort, il ne parvint pas à s'endormir. Lorsqu'il entendit rentrer

Susan, il alluma et demeura figé d'horreur en regardant sa montre : deux heures vingt du matin !

Mais la situation ne fit qu'empirer. Au lieu de quitter la maison à l'heure habituelle, Susan ne se leva qu'à neuf heures du matin et ne quitta sa chambre qu'à dix heures vingt.

Cedric se fit un devoir de se trouver dans le vestibule au moment où elle descendait. Il la scruta du regard, s'attendant à la trouver avec un visage blafard, des yeux rougis de larmes, mais il n'en fut rien, Susan paraissait radieuse. Ses yeux brillaient, ses joues étaient colorées, elle alla même jusqu'à lui sourire avec bonheur en passant légèrement devant lui alors qu'elle se dirigeait vers la porte d'entrée. Il fut ahuri au point de ne rien trouver à lui dire avant qu'elle ne parte.

Le facteur ajouta quelque chose au mystère en lui apportant une lettre de la Cité, destinée à Susan ; elle contenait ses cartes d'assurances sociales et d'employée, ainsi qu'une note sèche faisant remarquer son oubli de les réclamer au caissier lorsqu'elle avait donné congé !

Cedric n'éprouva aucun remords à ouvrir cette lettre-là à la vapeur, et il en resta sidéré. Que faisait donc la pauvre fille ? se répétait-il sans arrêt. Pourquoi avait-elle quitté son travail ? Où avait-elle été la nuit dernière ? Et, c'est assurément ce qui l'intriguait le plus, pourquoi semblait-elle si énervée et si heureuse ce matin même ?

Il essaya de résoudre ces problèmes toute la matinée et il en était toujours préoccupé après le déjeuner lorsqu'un bref coup de sonnette le fit sursauter au point de lui faire perdre la tête.

Il posa la poêle qu'il était en train de nettoyer, s'essuya les mains, jeta son tablier et, gravissant l'escalier du sous-sol à la hâte, gagna le vestibule.

Un jeune homme, vêtu d'un complet de sport rapé, avec un pantalon mal repassé attendait sur le seuil. « Il essaie de vendre quelque chose » se dit avec mauvaise humeur Cedric, et il se préparait à lui jeter : « Rien aujourd'hui, merci bien » et à claquer la porte, lorsqu'il rencontra soudain le regard du jeune homme.

Et c'est alors que Cedric resta bouche bée, au lieu de fermer la porte au nez de son interlocuteur.

— C'est bien ici qu'habite miss Hedder ? demanda le jeune homme d'une voix rèche, mais étrangement correcte.

— Oui, répondit Cedric, mais elle n'est pas là en ce moment.

Cette déclaration ne parut pas surprendre le jeune homme. Il prit une enveloppe froissée dans sa poche et la jeta à Cedric.

— Donnez-lui ceci dès qu'elle sera rentrée, ordonna-t-il.

Cedric prit l'enveloppe comme s'il redoutait d'en être mordu et

commença à fermer la porte. Le jeune homme le regardait d'un air méprisant.

— Et ne l'ouvrez pas à la vapeur, reprit-il d'un air menaçant. Je sais bien ce que vous faites, espèce de gros bonhomme qui fourrez votre nez partout !

Il descendit les marches et continua son chemin dans la rue, laissant Cedric bouche bée, se sentant pris de remords et de fureur.

« En voilà une idée ! haleta Cedric en claquant la porte cochère. Eh bien, vraiment ! Je veux dire que si les jeunes d'aujourd'hui se permettent de vous parler comme cela... ! Jamais je n'ai entendu chose pareille ! »

Il retourna dans sa cuisine, et, tenant toujours l'enveloppe à la main, il se laissa tomber sur une chaise.

Quand il fut suffisamment remis pour mettre la bouilloire sur le feu et se préparer une tasse de thé, il examina l'enveloppe d'un regard curieux. Il hésita un moment avant de se décider. C'était son devoir de se mettre au courant de ce qui se passait, décréta-t-il. Qui était ce jeune homme à l'air désespéré ? Qu'avait-il à faire avec Susan ? Que voulait dire toute cette histoire ?

Il prit son temps pour ouvrir l'enveloppe, en ayant le plus grand soin de ne pas la déchirer. Ses doigts tremblèrent lorsqu'il sortit le bout de papier et lut le message :

Allez à l'Agence Fresby, 24 C Rupert Court, W. C. 2. Il vous fera entrer. J. C.

Cedric remit la note et recolla l'enveloppe avec le plus grand soin. Il en savait aussi peu qu'auparavant et cela l'excédait. Il mit l'enveloppe sur la table du vestibule, revint à la cuisine et fit le thé. Tandis qu'il s'en versait une tasse, il entendit la porte s'ouvrir et reconnut le pas vif et léger de Susan.

« Juste à temps, pensa-t-il en lui-même. Vraiment, il faut que je sois plus prudent. Qu'aurait-elle pensé, si elle était arrivée cinq minutes plus tôt ? »

Il alla dans le vestibule où il trouva Susan en train de lire le message.

— Vous voilà, dit-il. Vous êtes là de bonne heure aujourd'hui.

Susan jeta un coup d'œil rapide, s'inclina et ramassa le reste de son courrier.

— Hum, fit-elle.

Puis se souvenant de ses bonnes manières habituelles, elle continua :

— Oui. Quelle belle journée aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur

Smythe !

Cedric remarqua la façon dégagée avec laquelle elle se dirigeait vers l'escalier.

— Je viens de faire une bonne tasse de thé, mademoiselle, dit-il. Venez donc la boire. Allons, venez, je ne me laisserai pas refuser cela !

— Comme c'est aimable, à vous, monsieur Smythe, cependant, je suis pressée, lui répondit Susan avec un sourire. Merci tout de même. (Et elle bondit dans l'escalier avant que Cedric puisse l'arrêter.)

Une fois dans sa chambre, Susan, assise sur le bord de son lit, lut et relut la note de Joe. Cela devait signifier qu'il lui fallait se rendre à l'Agence Fresby.

— Ils me trouveront un emploi au club du Lys Doré, pensa-t-elle, tout émue.

Elle rangea la lettre dans son sac. Ce faisant, elle repensait à l'homme à la chemise noire et à la voix étrange et passionnante à la fois de la femme de l'appartement de Mews. Devait-elle y aller ? se disait-elle ou bien devait-elle oublier tout ce qui concernait Kester Weidmann, son frère mort et Joe ? Non, elle ne pouvait pas faire cela maintenant qu'elle savait tant de choses sur leur compte. De plus, il y avait bien peu de jeunes filles à même de faire un travail aussi passionnant que celui-là. Après tout, elle ne dépendait plus que d'elle-même désormais et c'était quelque chose, cela.

Elle se leva et se regarda dans la grande glace.

Susan était belle fille, elle était blonde avec des yeux bleus et un teint parfait. Elle avait des fossettes lorsqu'elle souriait et ses dents étaient petites, régulières et bien blanches.

Elle décida qu'elle était trop bien habillée pour une visite à l'agence Fresby ; aussi décida-t-elle de mettre une simple robe bleu foncé, un petit chapeau noir et des souliers de daim bleu marine très usagés. Puis elle fut d'un bond dans l'escalier et dehors avant que Cedric se soit rendu compte de son départ.

L'Agence Fresby était dissimulée dans une petite cour sale qui conduisait à Rupert Street, à Piccadilly. C'était au troisième étage, mais sans ascenseur. Susan monta l'escalier, le cœur battant.

Au premier, il y avait un bureau de pari mutuel, et en passant devant la porte elle entendit sonner les téléphones et un groupe d'hommes discuter avec des voix rudes et vulgaires. Les bureaux du deuxième étage étaient vides et comme elle montait les marches menant au troisième étage, elle remarqua leur saleté, et la poussière accumulée sur la rampe. Elle poussa une porte sur laquelle était indiqué : « Renseignements », mais la pièce était vide. Elle était petite, meublée d'un bureau et d'une chaise. Sur le bureau un annuaire du

téléphone voisinait avec un vase contenant des fleurs fanées et une soucoupe remplie de mégots. Une odeur de saleté et de renfermé était répandue dans la pièce. Elle attendit quelques instants, puis continua son exploration en essayant d'ouvrir une autre porte.

Un homme maigre d'un certain âge qui portait un complet brun mal ajusté la regarda d'un air soupçonneux. Il était assis devant un bureau avec devant lui une tasse de thé et un petit pain aux raisins sur une feuille de papier. Il mâchait lentement et des miettes ornaient sa moustache tombante tachée de nicotine.

— Excusez-moi, lui dit Susan d'une voix menue. Je croyais qu'il n'y avait personne.

L'individu maigre grommela :

— Pas la peine de compter sur du thé, dit-il en émiettant son petit pain aux raisins de ses doigts sales et pleins d'encre. Je n'ai pas d'autre tasse. Je me demande pourquoi les gens arrivent ici à l'heure du thé.

Susan retint un fou rire ; il y avait dans la dignité et l'air compassé de cet homme quelque chose de tragi-comique. Son col était un peu élimé et sa chemise manquait de fraîcheur. Les miettes de sa moustache le rendaient ridicule et cependant il arrivait à conserver une sorte de dignité triste qui choquait dans cette petite salle délabrée et malpropre.

— Je ne désire pas prendre le thé. Merci.

Et Susan avança au milieu de la pièce.

— Je... Je désire trouver du travail.

Se mouillant les doigts avec soin, il fit une boule des miettes de pain et porta soigneusement le tout à sa bouche. Il mâchonna pendant un moment et ensuite la regarda d'un œil perçant.

— Du travail ? aboya-t-il. Quel travail ?

— Je voudrais trouver un emploi au club du Lys Doré, lui répondit Susan en se demandant si elle s'adressait bien à l'endroit indiqué.

Cet homme, qui devait être M. Fresby, ne paraissait pas avoir des emplois à distribuer. Il avait bien l'air d'avoir besoin d'en trouver pour lui-même.

— Oh ! remarqua Fresby dans un grognement. (Il remuait la cuiller dans sa tasse et regardait par la fenêtre les toits des maisons voisines.) Ça, c'est tout à fait une autre histoire, ajouta-t-il après un silence.

— Vraiment ? lui demanda Susan, qui appuyait son poids d'une jambe sur l'autre. (Elle était un peu lasse de se tenir debout et regardait la chaise avec insistance.) Puis-je m'asseoir ?

M. Fresby fit une grimace des lèvres.

— Oui, je pense, répondit-il à regret. Mais pas la peine de compter sur une tasse de thé.

Il sembla se souvenir d'avoir déjà fait cette remarque car il ajouta avec humour :

— Il ne vaut pas le coup d'être bu, de toute façon.

Susan prit un siège.

— Peut-être ne comprenez-vous pas ? reprit-elle patiemment. Euh ! M. Crawford m'a dit de venir vous voir.

— Je sais.

Et M. Fresby la regarda.

Elle se rendit compte de la façon très bizarre dont il la regardait et en ressentit un léger coup au cœur. Ses yeux pâles et embrumés semblaient la déshabiller et soudain, elle se mit à rougir, embarrassée et furieuse.

— Si vous n'avez rien pour moi, lui dit-elle, avec acidité, alors, je ne vous ferai pas perdre votre temps !

M. Fresby sirotait son thé.

— Qui vous a dit que je n'avais rien pour vous ? répondit-il. Pas besoin d'être désagréable.

Susan ne dit rien. Elle lui jeta un regard hostile et attendit. Le thé semblait reconforter un peu M. Fresby. Il commença à se dégeler et ce faisant, il se départit de sa raideur, si bien qu'au lieu d'être assis bien droit sur sa chaise, il s'y enfonça et son visage maigre sembla se fondre soudain.

— En voilà une belle référence, jeta-t-il tout à coup. Imaginez cela, m'envoyer une jolie jeune femme comme vous ?

— Qui est-ce ? demanda Susan, qui n'aimait pas du tout l'air de laisser-aller de M. Fresby.

— Le jeune Joe, lui répondit-il en prenant sa moustache dans sa lèvre inférieure, et en suçant avec délice les miettes et gouttes de thé qui s'y trouvaient. C'est un démon. Comment avez-vous fait sa connaissance ?

— Je préfère ne pas discuter de cela, fut la réponse glaciale de Susan.

Le téléphone sonna. Fresby lui jeta un regard soupçonneux, puis saisit l'écouteur et dit :

— Allô ?

Son interlocuteur avait une voix masculine, assourdie, et Susan eut l'impression que c'était la voix de Joe. Elle jeta un coup d'œil à Fresby et s'aperçut qu'il avait tout à coup l'air vieux et très las.

— Oui, dit-il. C'est très bien. Oh ! Oui, je comprends. Non, ne vous en faites pas ; allons, vous me connaissez bien. Oui, vous savez bien ce que je veux dire. Non... Non... Mais non, bien sûr.

Il écouta un instant encore et raccrocha le récepteur.

— C'était Joe, dit-il à voix basse, (et Susan vit des gouttes de sueur perler à son front.) C'est un démon. Méfiez-vous de lui. Il pensait que je ne serais pas poli avec vous. Il a tort, n'est-ce pas, mademoiselle ? Je n'ai rien dit qui vous choque ?

Son désir subit de plaire était aussi pathétique que son formalisme du début.

— Non, tout est très bien ainsi.

— Vous lui direz ? ajouta-t-il en se penchant. Il ne me croira pas, moi. Il est soupçonneux, vous savez, et il pourrait me faire avoir des ennuis.

— Oui, je le lui dirai, promit Susan qui n'y comprenait rien. Mais ne pensez-vous pas que nous pourrions revenir à notre affaire ? Je suis assez pressée.

— Bien sûr, répondit Fresby. (Il la regarda intensément.) Vous êtes bien certaine que vous ne voulez pas prendre une tasse de thé ? Je pourrais vous laver cette tasse. Vous comprenez, ce n'est pas comme si j'avais de nombreux visiteurs, dans ce cas, j'aurais une autre tasse... Je pensais que vous étiez une des filles... Je vois que je me suis trompé. Je suis désolé. Je vous ai semblé incorrect ?

— Une des filles ? répéta Susan d'un air absent.

— Oui, oui, je leur trouve des chambres quelquefois. Autrefois, on faisait de l'argent à ce jeu-là, mais aujourd'hui elles ont besoin d'appartements. Je ne peux pas procurer des appartements, il y a tellement de grosses agences pour leur en fournir. Ils gagnent du fric. Chaque fois qu'ils trouvent un appartement pour une fille, ils gagnent jusqu'à quarante livres. Vous imaginez cela ? Quarante livres !... Et par-dessus le marché, la gonzesse leur donne un pourboire.

Il hocha la tête tristement et eut un sourire larmoyant et malheureux.

Susan n'avait pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire, mais avait hâte de sortir de ce petit bureau sordide.

— Y a-t-il un emploi, au club du Lys Doré ? lui demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— Non, pas en ce moment. Mais on en trouvera un. Je vais arranger la chose. Allez voir là-bas demain matin. Demandez M. Marsh. Je le connais. C'est un maquereau. Je lui parlerai ce soir. (Pensivement, il caressait sa moustache.) On attrape six mois de taule à faire le maquereau dans ce pays. Il vous trouvera du travail. Que pouvez-vous faire ? Une réceptionniste ?

Susan fit un signe d'acquiescement.

— Je présume que cela ira, fut sa réponse un peu découragée.

Elle n'avait pas envie le moins du monde d'avoir affaire à M. Fresby ou au club du Lys Doré.

Le nez de M. Fresby eut un frémissement :

— Oui, je présume, mais vous aurez besoin de faire attention. (Un éclair de lucre passa dans ses yeux une fois encore et elle en fut gênée.) Une jolie fille comme vous, Ils vous courront après si vous ne faites pas bien attention.

Susan se leva.

— C'est bien Mlle Hedder, n'est-ce pas ? (Et il fixait ses jambes.) Je lui dirai. Allez-y demain matin vers dix heures. Demandez M. Marsh. Il vous trouvera ce qu'il vous faut.

— Merci.

Et elle se dirigea rapidement vers la porte. Elle ne regarda pas en arrière, mais cependant, elle sentait qu'il était là, derrière elle, comme une bête sauvage, prête à bondir, et, prise d'une panique soudaine, elle descendit à toutes jambes l'escalier de pierre sans même regarder où elle allait.

CHAPITRE III

— Ça fait pas cinq minutes qu'il était par là derrière, fit la vieille femme en montrant par la fenêtre la partie boisée des terrains vagues. Un fainéant, c'est bien ça qu'il était, une brute maigre et laide avec un mégot qui lui pendait de la bouche et un galurin su'l' devant de sa figure comme si qu'il avait honte d'ê't' si moche.

Joe Crawford mit les mains dans ses poches de pantalon et rentra ses épaules.

— Que voulait-il ?

Il savait bien qui était cet homme et rien que d'y penser lui donnait une crampe d'estomac.

La vieille femme renifla.

— Comment que je saurais-t-y ? I'm'dit que c'était pour des assurances, mais j'y ai pas cru. I'voulait savoir qui habitait c'te maison, mais j'y ai dit d'filer et je lui ai claqué la porte au nez. Si vous aviez entendu c'raffut qui faisait, grognant et s'causant tout seul. L'est pas allé loin. Sitôt arrivé dans le bois y s'est caché derrière un arbre, mais j'te vous surveillais, mon prince. Si je n'me trompe, l'est encore là pour sûr.

— Ça va, dit Joe, qui serrait les poings. Je verrai ce qu'il veut. Continuez votre boulot. Pas besoin de faire des histoires.

— Histouères ? répéta la vieille femme dont le regard éteint brilla tout à coup d'indignation. Qui donc q'c'est qu'en fait des histouères ?

— Continuez votre boulot, aboya Joe, qui sortit de la cuisine, traversa le grand office, la cour pavée et pénétra dans le jardin.

L'après-midi était clair, brûlant et sans un brin d'air. Ce n'était pas un après-midi qui peut inspirer la crainte, cependant, Joe avait peur au plus profond de l'être, il se sentait le cœur froid et serré. Malgré cela, rien ne l'empêcherait de s'enfoncer dans le bois à la recherche de l'homme à la chemise noire. Il avait décidé qu'il prouverait à cet homme qu'il aurait du mal à arriver à ses fins. Peut-être qu'en agissant ainsi maintenant « *ils* » laisseraient Kester Weidmann tranquille. Peut-être penseraient-*ils* que ce qu'*ils* avaient pu combiner ne vaudrait pas la peine de risquer le coup. Joe ne pensait vraiment pas qu'il pourrait les faire abandonner leur projet, mais il était à bout et voulait au moins s'efforcer de faire quelque chose.

Il descendit le chemin en lacet qui conduisait au bois, les mains dans les poches, la tête basse, conscient du regard ironique que lui jetait la vieille femme debout derrière la fenêtre.

Il se demandait si l'homme à la chemise noire le guettait aussi. Il aurait voulu avoir un fusil, ou un couteau, une canne même. Il se rendait bien compte de son peu de force. Comme il avançait, la fragilité de ses bras, sa poitrine creuse et son manque de muscles l'impressionnaient, alors que jamais il n'y avait prêté attention.

La carrure, l'épaisseur de l'homme à la chemise noire lui apparaissaient. Il se souvenait du cou épais et des mains brunes, énormes et musclées, et il frémissait tout en continuant à marcher sans hâte, sans hésitation, parce qu'il savait qu'il devait continuer et qu'il ne fallait pas laisser croire à cet homme qu'il avait peur.

Il faisait froid dans le bois, tout y était sombre et silencieux.

Joe ne regarda pas en arrière, il savait que personne ne pourrait le voir maintenant de la maison. Il se demandait si la vieille le suivrait. Naturellement elle ne serait d'aucune utilité, mais cela aurait mieux valu que rien. Ce qui l'effrayait, c'était l'obscurité froide et silencieuse, la solitude avec l'homme à la chemise noire. Ses entrailles semblaient ramassées en une boule serrée, comme si on les lui avait arrachées pour les exposer à un vent glacial. Mais il poursuivait sa route, sachant qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Il ne pouvait s'arrêter. Il ne pouvait revenir sur ses pas. S'il le faisait, il se mettrait à courir et alors cet homme à la chemise noire saurait que Kester Weidmann n'avait plus personne pour le protéger et le dirait aux *autres*.

Donc Joe continuait de marcher sans hâte, les mains enfoncées dans ses poches et les épaules un peu rentrées, comme s'il redoutait une attaque soudaine venant de derrière.

Joe s'attendait bien à rencontrer l'homme, mais pas de cette façon-là. Il s'attendait à le voir lui sauter dessus ou attaquer par derrière, tandis qu'il serait caché par un arbre ou un buisson, alors, ce serait la bagarre. Mais non, les choses se passèrent tout autrement.

Il arrivait à une clairière où le soleil se jouait à travers les arbres. C'était un petit vallon isolé, entouré d'arbres et tapissé d'herbes et de primevères. Au bout du vallon nu, il y avait un grand orme déraciné abattu depuis des années et que l'on n'avait pas pris la peine de retirer. Le vallon était charmant. C'était un endroit que vous auriez choisi pour un pique-nique, une véritable oasis dans le bois silencieux, froid et hostile.

Joe avait parcouru la moitié de la clairière, heureux de ce rayon de soleil inattendu, lorsqu'il s'arrêta.

Butch était assis sur le tronc d'orme, son chapeau sur le nez et une cigarette pendue à ses lèvres minces. Joe le regarda.

— Hello ! lui cria Butch, dont les grosses mains musclées étaient posées sur ses genoux.

Joe ne dit rien.

— Vous me connaissez, n'est-ce pas ? remarqua Butch après un moment de silence.

Joe fit signe que oui ; il enviait la maîtrise imperturbable et glaciale de Butch, ainsi que sa force physique.

Butch prit sa cigarette et en secoua les cendres sur l'herbe.

— Vous n'êtes que deux, n'est-ce pas ? demanda-t-il en regardant Joe par-dessus le rebord de son feutre. Vous et la vieille.

— Cela suffit, répliqua tranquillement Joe.

Butch le regarda d'un œil vague.

— La vieille n'est bonne à rien, lui fit-il remarquer. Que pensez-vous pouvoir faire ?

Joe dansa d'un pied sur l'autre, nerveusement. Il sentait, à travers ses semelles, l'herbe moelleuse foulée sous son pas. Il ne répondit rien.

— A votre place, je les mettrais, continua Butch. Je ficherais le camp pendant qu'il en est encore temps.

— Non, pas moi, répliqua Joe en rentrant les épaules. Si les gens me font des ennuis, je leur rends la monnaie de leur pièce.

Butch écrasa son mégot. Il ne semblait pas avoir prévu une obstination pareille.

— *Yeah*, finit-il par ajouter, en rejetant son chapeau en arrière. Eh bien ! ce sera votre enterrement.

Joe se cabra.

— Pourquoi ne le laissez-vous pas tranquille ? lâcha-t-il tout de go. Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

— N'y pensez plus, lui conseilla Butch en se levant. Tout ce que vous pourrez dire ne changera rien aux choses, alors pourquoi ne pas être prudent ? Tirez-vous de là pendant que vous êtes encore entier.

Environ huit mètres de gazon les séparaient. Ils étaient là, immobiles dans ce clair soleil, ils se regardaient, leurs ombres étaient sombres et se découpaient avec netteté sur l'herbe.

— Je me débrouillerai bien, laissa échapper Joe de ses lèvres serrées.

Butch louvoya jusqu'à lui, puis s'arrêta lorsqu'il fut tout près. Joe serra ses poings cachés dans les poches de son vêtement et de nouveau il rentra les épaules. Sa bouche était sèche et son cœur battait à grands coups, mais il ne recula pas, et ne quitta pas des yeux le visage froid et troublant de Butch.

— Si j'avais la certitude que vous allez nous enquiquiner, je vous

tuerais, lui expliqua Butch placidement.

Joe ne dit rien. Il fixait les yeux sans expression qui le menaçaient et parvint toutefois à cacher sa peur.

— Je suis un tueur, continua Butch à voix basse sur le ton de la conversation. Je n'ai pas descendu de type depuis longtemps. Ça vous démange si vous arrêtez trop. Je pense que j'ai ça dans le sang. Y a pas, cela me soulagerait, mais faut que je sois régulier. J'veux pas vous descendre si je n'ai pas une bonne raison de le faire. Ça c'est votre rayon. Si vous partez, il faudra que j'oublie, pas vrai ?

— Je n'ai pas peur. (Joe mentait.) Je sais que ce ne sera pas facile. Je ferai ce que je pourrai pour vous en empêcher, vous et les autres.

Le doute emplît les yeux sans expression.

— Que pouvez-vous faire ? demanda Butch. Vous essayez d'arrêter un rouleau compresseur parti à fond de train sur une pente.

— On en a déjà empêché, et on en empêchera encore.

Joe répondit avec simplicité, il sentait l'hésitation de Butch et un éclair de triomphe brillait dans son esprit.

— Ce ne sera pas facile. Je voulais vous le dire, moi aussi, je suis régulier.

Butch se contracta.

— Vous, êtes loufoque, dit-il en fronçant ses sourcils noirs. Un gamin comme vous ne peut rien faire.

— Je vous préviens, c'est tout, lui dit Joe.

Il sentait que d'une façon mystérieuse il était parvenu à maîtriser l'homme à la chemise noire. Il savait bien qu'il ne faudrait que peu de temps à Butch pour recouvrer ses esprits. Il serait dangereux et futile d'en dire plus long, aussi fit-il brusquement volte-face, pour s'en aller, il traversa la clairière et s'enfonça dans la forêt obscure.

Il ne se retourna pas, mais il savait que Butch le suivait des yeux fixement, encore plein d'hésitation ; pendant un moment il avait perdu pied.

Joe parcourut le bois posément et revint au grand jardin. Son corps n'était qu'une courbature tant sa peur était grande. Ses mains qui étaient encore serrées avec force étaient brûlantes et humides. Mais cela n'avait pas d'importance. Il avait tenu tête à l'homme à la chemise noire et il lui avait montré que la partie ne serait pas facile à gagner. C'était tout ce qu'il pouvait espérer faire pour le moment.

Il alla au grand garage, monta l'escalier et entra dans son petit studio. Une fois de plus il avait la conviction qu'il continuerait. Il les arrêterait s'il pouvait. Mais s'ils allaient s'attaquer à lui avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit ? Cela pourrait bien arriver. Butch, remis de son étonnement, serait bien capable de lui tomber dessus sans crier

gare. Il ne pouvait se permettre de courir des risques. S'il était assassiné, qui donc protégerait Kester Weidmann ? La vieille femme était inutile. La police ? Il hocha la tête. Ils ne croiraient pas avant qu'il soit trop tard. Et pour comble ils mettraient Kester Weidmann dans un asile de fous. Il en était bien sûr. Il ne voulait pas que cela arrive. Le petit homme n'était pas bien dangereux et il se sentait heureux, dans sa tristesse même, auprès du corps de son frère. Il ne vivrait pas longtemps s'ils l'enfermaient.

Il s'assit et se passa les mains dans ses longs cheveux en désordre. Est-ce que cette jeune fille servirait à quelque chose ? Susan lui plaisait. C'était une fille bien. Elle avait de l'estomac. Mais ferait-elle quelque chose s'il n'était pas là pour la diriger ? Il se souvint de la manière dont elle avait suivi l'homme à la chemise noire dans Londres. Elle n'était pas sottre. Il donna un coup de poing sur le bras du fauteuil ; elle était la seule en qui il pût avoir confiance. Fresby, lui, ne servirait à rien. Il ne pouvait s'y fier. Mais il pourrait se fier à Susan.

Il se leva brusquement, traversa la pièce, ouvrit un petit placard. Il en retira un coffret d'acier de quinze centimètres carrés. Il le posa sur la table avec de l'encre, une plume et du papier. Une longue clé effilée lui permit d'ouvrir le coffret. Ce dernier était bourré de billets d'une livre. Il savait exactement combien il y en avait. Cornélius les lui avait donnés pour une cause ou pour une autre et il les avait mis de côté en vue d'une période difficile. Il pensait que trois cents livres seraient bien utiles. Il était bien certain que Susan ferait ce qu'il lui demanderait s'il lui donnait tout cet argent.

Il s'assit devant la table et écrivit pendant quelques instants. Puis il reposa sa plume, réunit les feuilles de papier et les relut. Satisfait, il plia le tout et le fourra dans une enveloppe. Il y écrivit le nom de Susan et scella. Il déposa l'enveloppe sous les billets, puis referma le coffret.

Il réfléchit encore pendant quelques minutes. Il n'y avait rien d'autre à faire maintenant. Si quelque chose lui arrivait, il espérait que Susan prendrait sa place. C'était beaucoup lui demander, mais peut-être que les trois cents livres la paieraient de sa peine. Il espérait qu'il pourrait lui dire ce qu'il y aurait à faire, mais il était trop tôt encore pour savoir ce qu'ils prépareraient.

Il saisit une autre feuille de papier et adressa un petit mot à Susan. Il écrivit :

Conservez cette clé jusqu'à réception d'une petite boîte en acier. Peut-être ne la recevrez-vous pas, mais si on vous la remet, cette clé vous permettra de l'ouvrir.

Il mit note et clé dans une autre enveloppe, cacheta et timbra, puis ramassant le coffret, il quitta la pièce.

Il était six heures passées lorsqu'il arriva à la gare d'Earl's Court. Il savait que Fresby serait au bar du « Duke's Head » ; on l'y trouvait toujours à cette heure-là. C'était son premier arrêt après avoir quitté le bureau à Rupert Court, avant de rentrer dans son intérieur sordide aux abords d'Earl's Court Road.

Fresby lui jeta un regard apeuré. Il était assis dans un coin sur une banquette recouverte de peluche. Un demi de brune était placé devant lui sur une table couverte de verres sales et vidés.

Joe s'assit près de lui.

— Hello, Jack, lui dit-il en regardant Fresby avec un mépris évident. Je pensais bien que vous seriez ici.

Fresby, dont l'esprit était tenu en éveil par la peur, tripotait l'anse de sa chope.

— Hello Joe, lui dit-il faiblement. C'est gentil, cette visite. Vous avez bonne mine.

Joe savait que Fresby avait peur de lui. C'était assez amusant en somme. Joe, lui, avait peur de l'homme à la chemise noire et Fresby avait peur de Joe. Il se demandait si Fresby, lui, aurait peur de l'homme à la chemise noire. Il lui semblait que non. Fresby n'avait peur de Joe que parce qu'il savait ce que Joe avait fait. Fresby n'était pas un lâche, mais il n'avait pas envie d'aller en prison ou de faire savoir à quiconque le genre d'homme qu'il était réellement. Joe comprenait bien cela et ne lui en voulait pas. Mais à lui-même il se reprochait d'avoir peur de Butch.

— Voilà un petit travail pour vous, lui dit-il en posant le coffret d'acier entre les mains de Fresby. Je veux que vous gardiez ceci chez vous. (Il fixa Fresby une grande minute.) Si vous le perdez, vous serez aussitôt entouré de flics comme le miel est entouré de guêpes.

Fresby frémit.

— Je ne le perdrai pas, lui dit-il. Je le mettrai dans mon coffre, au bureau. Personne ne pourra y toucher.

Joe hocha la tête.

— C'est justement l'endroit où ils le chercheront, dit-il. Vous ferez bien de trouver une meilleure place que celle-là.

— Ils ? qui « ils » ?

— Ne vous en faites pas pour les « ils ». Mettez-moi cela dans un endroit sûr ou bien j'avertis les flics en ce qui vous concerne.

Fresby saisit la boîte.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Ce n'est rien de dangereux, dites ? J'ai pas envie d'avoir des histoires.

Joe renifla avec mépris.

— Vous ne pourriez pas avoir plus d'histoires que vous en avez déjà, fut sa réponse cruelle. Ne vous faites pas de bile. Il n'y a rien de dangereux là-dedans, mais il y a bien des gens qui aimeraient avoir le coffret.

Fresby hocha la tête. Il ne savait pas de quoi il s'agissait, mais il pensait que s'il questionnait encore Joe, ce dernier se mettrait en colère et il craignait de voir Joe dans cet état.

— Je m'en occuperai, promit-il. Vous me connaissez, Joe. Je ferais bien des choses pour vous.

— Vous voulez dire que vous êtes obligé de faire tout ce qu'on vous demande ? (Et Joe rentra les épaules.) Ça va, Jack, vous gardez cela en lieu sûr. Puis écoutez-moi bien.

Il approcha tellement son visage blanc et mince qu'il touchait presque celui de Fresby.

— Tous les matins à dix heures et demie je vous téléphonerai. Si je ne vous téléphone pas, vous devrez tout de suite aller au 155 A de Fulham Road et remettre cette boîte à Miss Hedder. Vous me comprenez ?

Fresby prit son demi. Il but un peu et essuya sa moustache d'un revers de main, puis remit le verre sur la table.

— Vous vous attendez à ce qu'il vous arrive quelque chose ? demanda-t-il calmement.

Son regard chargé d'espoir glaça le sang de Joe dans ses veines.

— Peut-être, fut la calme réponse de Joe. Mais ne croyez pas que vous pourrez m'en faire voir. Ce coffret va chez Mlle Hedder si je n'ai pas téléphoné, compris ?

Fresby esquissa un sourire glacial.

— Je ferai ce que vous demandez, dit-il. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Qui vous cherche ?

Joe, les narines pincées, lui rétorqua :

— Ne vous souciez pas de savoir qui est après moi. Il faut tirer cela au clair. Si je ne téléphone pas à dix heures et demie demain, que ferez-vous ?

— J'irai au 155 A de Fulham Road et porterai cette boîte à Mlle Hedder, fut la réponse rapide de Fresby, et sur son visage passa de nouveau un petit sourire.

— Pourquoi devrez-vous agir comme cela ?

Fresby tripota son verre de bière.

— Peut-être quelqu'un vous aura-t-il supprimé, dans ce cas vous désirez que la jeune fille ait ce coffret ?

Joe s'inclina.

— Ne vous y fiez pas, dit-il. Je puis vous mettre à l'épreuve. Je puis bien vous téléphoner tous les jours pendant un mois et après, décider de ne plus le faire. Si vous ne donnez pas ce coffret, que ferai-je ?

Fresby fut tout décontenancé. Il n'avait pas pensé qu'il pourrait y avoir là un piège.

— Je présume que vous irez prévenir les flics, fut sa réponse rageuse.

— C'est précisément ce que je ferai. (Et Joe se leva.) Vous comprenez maintenant pourquoi il serait dangereux de me rouler !

Fresby le regarda, hébété.

— Oui, oui. (Et il contenait sa rage à grand'peine.) Mais qui vous a dit que j'allais vous rouler ? Je ne ferai pas une chose pareille !

— Non, vous ne la referiez pas, en tout cas, répondit tranquillement Joe.

Et il quitta le bar.

Fresby le suivit du regard, l'œil fixe, le visage convulsé de haine et de crainte. Puis il reprit sa chope de bière et but longuement. Il fit une grimace : il lui semblait que la bière avait tourné et perdu tout son goût.

*

Derrière le bureau de la réception, dans le hall d'entrée du Lys Doré se tenait Clem Marsh, dont les mains épaisses et molles s'activaient à compter les tickets des invités de la veille. Il y en avait peu. Rollo ne donnait qu'aux membres de confiance le droit d'amener des invités au club et de plus il faisait payer vingt et un shillings de droit d'entrée par personne.

Marsh était un jeune homme gras, dodu même, aux cheveux frisés, bien luisants, au teint presque olivâtre et à la bouche humide et sensuelle. Il était vêtu avec recherche de vêtements coûteux, son plastron était d'une blancheur immaculée et sa cravate grise et blanche, le dernier mot de la mode. Une montre-bracelet en platine, offerte par Margaret, ornait son poignet gras, et de la poche de son gilet dépassait un étui à cigarettes en or massif, offert par May. Ces deux jeunes femmes l'entretenaient. Il n'avait jamais compris au juste les raisons qui les poussaient à lui donner le plus clair de leurs gains, acquis à faire le trottoir, mais comme elles en avaient l'air très heureuses et ne semblaient voir aucun inconvénient à partager ses faveurs, il ne se faisait pas scrupule d'accepter tous ces dons. Les deux

filles étaient effrayées à la pensée qu'elles pourraient le perdre au profit de quelque femme du monde cliente du club. Si jamais il avait besoin d'argent, il lui suffisait d'insinuer à Margaret ou à May qu'on lui avait fait des avances pour que l'une ou l'autre et parfois même les deux soient généreuses à souhait.

Tandis que ses doigts comptaient les billets d'invitation, il avait l'esprit ailleurs. Il pensait à Fresby. Qui était cette Susan Hedder ? Pourquoi voulait-elle travailler au club ?

Il se mit à grommeler en agitant ses billets.

« Alors il faudra que je la paie de ma poche. Rollo ne voudra jamais que je prenne du personnel supplémentaire. Quel poison que cette vipère de Fresby ! »

Il fallait en passer par là car Fresby était bien capable de le faire chanter. Il n'aurait qu'à parler de Joan à Margaret et à May pour que le scandale éclate ! C'est précisément le tour de salaud que lui jouerait Fresby. Comment avait-il pu découvrir l'existence de Joan ? Marsh n'en avait pas la moindre idée ; il avait rencontré la petite deux mois auparavant. Elle faisait la retape dans Old Burlington Street. Elle semblait gentille et pas encore bien au courant du métier. Il l'avait installée dans un appartement de Conduit Street. Avant, elle habitait dans un taudis de Pollen Street, maintenant elle était dans un endroit rupin. Elle y ferait ses affaires. Bien sûr, il s'attendait à ce que cela lui rapporte à lui aussi. Elle trouvait tout naturel d'ailleurs de lui donner quinze livres par semaine. Il n'avait pas besoin de la voir plus d'une fois par semaine et si Fresby la bouclait, Margaret et May n'entendraient jamais parler d'elle. Et voilà que maintenant si la Susan Hedder n'avait pas de travail, Fresby allait découvrir le pot aux roses. Et alors Margaret le refilerait aux flics. Si elle était furieuse celle-là, quelle sale petite garce ! May n'était pas aussi rosse, mais elle pourrait bien le devenir.

Marsh soupira. « Allons, se dit-il, après tout, cela ne me coûtera pas plus de trois livres par semaine et j'aurai plus de temps à moi. »

Il mit un caoutchouc autour des tickets et les rangea dans le tiroir. Un coup d'œil à la pendule placée au-dessus de l'entrée du restaurant lui apprit qu'il lui faudrait encore attendre vingt minutes l'ouverture du bar qui faisait face au club. Il avait besoin d'un bon demi de « Guinness ». Cet ultimatum de Fresby l'avait troublé et il avait passé une mauvaise nuit.

Le portier, en bras de chemise et un balai à la main, entrouvrit la porte et passant la tête lui annonça « une jeune dame qui demande après vous, m'sieur Marsh. » Il y ajouta un clin d'œil significatif.

Marsh renifla.

— C'est bon, faites-la entrer, répondit-il sèchement. Et n'ayez pas

cet air idiot.

Le portier s'effaça.

— Vous y voilà ma belle, dit-il à Susan Hedder. C'est Sa Majesté que vous voyez là-bas. J'ai ma livrée de fantaisie, aujourd'hui.

Susan traversa le hall sur la moquette lie-de-vin, elle regarda Marsh pour qui elle éprouva une répulsion immédiate.

— Bonjour, lui dit-elle d'une voix timide. Je... Je suis Miss Hedder. Marsh se mordit les lèvres.

— Oh ! vraiment. Hum, oui, je vous attendais. M. Fresby vous avait recommandée à moi, n'est-ce pas ?

— Oui, M. Fresby pensait que vous auriez peut-être une place à me donner.

— Enfin, oui, la chose est possible, reprit Marsh avec hésitation tandis qu'il pensait que Susan était gentille à voir.

Il la déshabillait du coin de l'œil et, la comparant à Margaret et à May, se disait qu'elle les semait loin derrière elle. Tout à coup, il lui vint à l'idée que Susan pourrait être une excellente source de revenus. Il se demanda si elle était du métier. Elle n'en avait pas l'air, mais aujourd'hui on ne savait jamais ! Et puis si elle n'en était pas, pourquoi diable demanderait-elle à travailler au club du Lys Doré ? La pensée de toutes les chances qui s'offraient à lui le rasséra. Bien en main, voilà une gamine qui pourrait faire de l'or et cela voulait dire que lui ferait de meilleures affaires encore.

— Mais vous savez, reprit-il avec un sourire engageant sur son visage bouffi, le salaire ne sera pas fameux, toutefois les heures sont commodes. Vous n'avez pas besoin d'arriver avant sept heures du soir et vous pouvez partir à minuit. Trois livres, cela vous ira ?

— Oh ! oui, répondit vivement Susan (et Marsh étonné comprit qu'il aurait pu l'avoir à moins). Oui, cela fera très bien mon affaire, mais quel sera mon travail ?

— Otez votre chapeau et votre manteau miss, miss comment... Hedder, je crois ? Faites comme chez vous. Tenez, passez-les moi.

Il quitta le bureau de réception et prit les affaires de Susan.

— Nous allons pendre cela dans ce placard. C'est là que je mets mes affaires. Maintenant, si vous voulez bien venir près de moi, il y a tout juste place pour deux. Je vous montrerai ce que vous aurez à faire.

Susan n'avait guère envie de se rapprocher de ce gros individu dont la mine ne lui inspirait guère confiance, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Elle passa derrière le comptoir où Marsh la suivit.

— Voyons, qu'avez-vous fait déjà ? lui demanda Marsh en

allumant une cigarette.

— J'étais sténo-dactylo, répondit Susan en se collant au mur, pour donner toute la place possible à son interlocuteur.

— Vraiment ? Je présume que vous recherchez quelque chose de plus passionnant, eh ! eh ! La vie d'une boîte de nuit, c'est idéal pour rigoler un peu. Marsh lui jeta un coup d'œil vicieux.) Je parie que vous aimez ça, vous, rigoler en douce, pas vrai ?

— Oui, mais d'une façon raisonnable. (Susan sentait la cuisse grasse de Marsh la frôler.) Je suis venue ici parce que j'avais besoin de trouver une situation. Vous comprenez, mon bureau a fait faillite et à l'époque où nous vivons, le travail ne court pas les rues.

— Non, sans doute. Mais une jolie fille comme vous n'a pas besoin de s'en faire, lui répondit Marsh en souriant. C'est comme ça que Jack Fresby a pensé à moi pour trouver du boulot, alors ?

— M. Fresby est un vieil ami à moi.

Et Susan ponctua tous ces mots.

Marsh, qui allait caresser la jambe de Susan, retira vivement sa main.

— Oh ! un vieil ami ? Eh bien ! un vieil ami ? Hum, voilà qui est charmant. Une belle nature, ce Jack ! Lui et moi, nous sommes aussi de vieux copains.

Susan se rendit compte de la terreur évidente que Fresby inspirait à Marsh.

— J'en suis tellement heureuse. C'est agréable d'avoir des amis communs. M. Fresby et moi nous nous voyons très souvent d'ailleurs, ajouta-t-elle ravie de sentir la gêne de Marsh.

Marsh lui fit immédiatement de la place.

— Bon, vous lui direz qu'ici vous serez très heureuse, ma chère. Je ferai l'impossible pour vous faciliter les choses. Et surtout vous le lui direz, n'est-ce pas ? (Il s'éclaircit la voix.) Voyons un peu maintenant ce que vous désirez faire. Voici le téléphone. Oui, cela, je pense que vous vous en tirerez très bien. Il faut quelqu'un pour répondre et ce sera pour moi un réel soulagement. Il faut répondre comme ceci : « Bonjour, ici le « Lys Doré », voilà qui vaut mieux que de crier « Allô ». Cela donne de l'allure au club, n'est-ce pas ?

Susan fut de cet avis.

— Rollo aime que cette maison ait de l'allure. Cela compte pour beaucoup dans sa réussite.

— Qui est-ce, Rollo ? demanda Susan, qui avait hâte de commencer son enquête.

Marsh renifla.

— C'est le propriétaire du club. Je ne crois pas que vous aurez

jamais l'occasion de le voir. Il ne rentre jamais par ici.

Doc Martin fit son entrée au moment où il prononçait ces paroles.

— Bonjour, lui dit Marsh en grommelant.

— Comment va ? reprit le docteur jetant un regard surpris vers Susan. Ah ! ça, c'est trop fort, mais qui donc avons-nous là ?

— Miss Hedder, la nouvelle réceptionniste.

— Bon Dieu ! Nous prenons de l'importance.

Il sourit à Susan.

— Comment allez-vous ? Méfiez-vous de ce jeune homme. On ne peut se fier à lui que lorsqu'il a les mains dans ses poches.

Susan rougit et murmura de façon inintelligible tandis que Marsh lançait au docteur un regard furieux.

— Pas besoin de faire des remarques grossières, lui jeta-t-il d'un ton de reproche. Aviez-vous besoin de quelque chose ?

Le pouce levé vers le plafond, le docteur répondit dans une grimace :

— Rollo a une réunion. C'est vraiment pas de chance, mais vous n'êtes pas des nôtres, la séance est réservée à l'élite !

Il fit un clin d'œil à Susan et, sifflotant doucement, grimpa l'escalier conduisant au bureau de Rollo.

Marsh le suivit des yeux ; il se mordait les lèvres de rage.

— Allez, voilà un personnage dont vous n'avez pas à vous préoccuper, lui dit-il, méprisant. J'aimerais savoir quel est son boulot chez nous. Il s'appelle Doc. Je ne vois pas en quoi un docteur est utile ici d'ailleurs ? La nourriture n'est pas mauvaise à ce point-là !

Susan eut un rire de politesse tandis que son esprit était occupé à rechercher les raisons pour lesquelles Rollo avait convoqué à une réunion ses acolytes, se demandant si la cause en était Kester Weidmann et si elle pourrait inventer une raison lui permettant d'aller au premier.

— Bien... a... alors, voilà, miss Hedder. Que pourrais-je encore vous donner à faire ? (Marsh jetait un vague coup d'œil dans son petit bureau.) A vrai dire, le travail n'est pas foulant. Vous n'avez ce poste que parce que je veux faire une gentillesse à Jack Fresby et... enfin que vous êtes une jolie fille et que j'ai un faible pour les blondes. (Il lui jeta un regard vicieux.) Vous pourriez aussi veiller à ce que les membres du club paient la note de leurs invités. Il faudra être maligne pour savoir qui ils sont. J'espère que votre mémoire est bonne.

— Oh ! oui, répondit avec certitude Susan. Je me rappelle très bien les physionomies.

Elle s'arrêta court, se sentant pétrifiée.

Butch venait d'entrer et la fixait de son regard vide. Marsh leva les yeux, sourit vaguement et ouvrit vite un registre qu'il plaça devant Susan.

— Dans ce registre, (Et il s'activa.) nous inscrivons...

Il s'arrêta net car Butch venait de s'accouder sur le bureau. Il regardait toujours Susan fixement, et cette dernière complètement affolée trouva moyen de ne pas broncher devant ce regard de pierre.

— Voici miss Hedder, notre nouvelle réceptionniste.

Marsh avait la voix soudain bien rauque.

Butch rabattait son chapeau sur son nez.

— Vous ? Je vous ai déjà vue quelque part !

— Oh ? fit Susan froidement.

Et elle détourna les yeux, consciente de ses battements de cœur.

— Qui vous a dit que nous avions besoin d'une nouvelle réceptionniste ? demanda Butch en fixant Marsh.

— C'est un arrangement personnel.

Et Marsh s'efforçait en vain d'avoir l'air dégagé.

— Miss Hedder cherchait du boulot et j'avais besoin de liberté. Si cela me plaît à moi de la payer, après tout cela ne regarde que moi !

Butch se tourna encore vers Susan.

— J'y suis, maintenant, dit-il avec un regard soupçonneux.

— Et moi aussi, ajouta vivement Susan. Je me souviens de cette chemise. Je vous ai vu dans un petit café de Glasshouse Street la semaine dernière. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Ses mains étaient agrippées l'une à l'autre, dans son dos, mais en tout cas elle trouva moyen de parler avec toute l'aisance voulue.

Butch continua à l'examiner attentivement, toutefois le soupçon avait disparu de son regard.

— Yah... c'est ça, oui...

Il grommela et se retourna.

Susan et Marsh surveillaient sa montée vers l'étage. Tant qu'il n'eut pas disparu, ils ne bronchèrent ni l'un ni l'autre. Puis Marsh :

— Bah ! Je me demande pourquoi Rollo emploie une frappe comme cette brute-là. Un de ces jours, il va donner une mauvaise réputation au club, ça, vous, pouvez en être sûre !

Susan, qui se complimentait dans son for intérieur d'avoir détourné les soupçons de Butch, demanda qui il était.

— On l'appelle Butch, nous, ici. (Et Marsh regardait encore l'escalier avec gêne.) Son véritable nom est Mick Egan. Il paraît que c'était un gangster de Chicago.

Susan respira longuement. Elle se sentait glacée de terreur et énervée tout à la fois. Pas étonnant, pensait-elle, que Butch lui ait rappelé Humphrey Bogart. Il avait tout ce qu'il fallait pour incarner le type du gangster américain.

Ne vous trouvez pas sur son chemin, lui conseilla Marsh. Il ne fait confiance à personne et pourrait faire du vilain. Vous comprenez (et il éclata, pris soudain d'un accès d'inquiétude.) je ne sais pas ce que Rollo dira quand il saura que vous travaillez pour moi ; il pourrait vous renvoyer.

Susan se raidit.

— Dans ce cas, répondit-elle avec froideur, je ferais mieux de voir M. Fresby. J'avais compris qu'il s'agissait d'un emploi stable.

Marsh lui tapota le bras.

— Allons, ne vous énervez pas, lui dit-il promptement. Ce que je vous en disais, bien sûr, c'est que Rollo pourrait y trouver à redire. Mais non, il n'en fera rien. Je finirai par le persuader. J'ai toujours le dernier mot.

— Je l'espère bien. (Et Susan eut l'impression qu'elle pourrait faire à peu près tout ce qu'elle voudrait de Marsh tant qu'elle se servirait de Fresby pour le menacer.) Et puis voulez-vous me laisser un peu plus de place ? Je n'aime pas être étouffée.

L'expression de Marsh, pendant quelques instants, fut horrible à voir, mais il la modifia presque aussitôt. Il fit un pas vers le comptoir et lui laissa le petit bureau.

— C'est bon, miss Hedder, dit-il avec un sourire engageant. Je ne pense pas que vous ayez besoin de rester ici plus longtemps. Voilà quelles seront vos heures de service : sept heures du soir à minuit. Je vous verrai ce soir ?

La porte cochère s'ouvrit et Celie entra. Elle traversa le hall comme un bolide et monta l'escalier sans jeter un coup d'œil d'un côté ou de l'autre. Elle portait un turban de soie ivoire, un manteau de satin noir brillant et un lourd collier d'or autour du cou.

Marsh la suivit des yeux avec admiration.

— Qui est-ce ? demanda Susan, qui, malgré elle, se sentait impressionnée.

— C'est Mlle Celie, répondit Marsh. Elle en a une allure, hein ! (Il soupira.) La même à Rollo.

Et dans un clin d'œil :

— Noire, mais avec un de ces piquants !

Avant que Susan ait pu trouver une réponse cinglante, Gilroy fit son entrée. Il était au milieu du hall lorsqu'il aperçut Susan, alors il s'arrêta net. Il la regarda intensément, curieusement, puis continua

son chemin vers le premier étage et fut bientôt hors de vue.

— Eh bien ! Il a trouvé que vous étiez un beau brin de fille. (Et Marsh eut un sourire mielleux.) Décidément, vous aurez vu tout le monde ce matin. (Il contempla pensivement l'escalier.) Je me demande vraiment ce qui peut bien se passer là-haut.

— Qui était-ce donc ?

Et Susan se demandait, elle aussi, le pourquoi de cette réunion.

— C'est Gilroy, le drummer de l'orchestre. Moi, je n'aime pas beaucoup les nègres, mais celui-là est un bon bougre, répondit Marsh sans prêter attention.

Il était évident que la réunion de Rollo l'intéressait plus que Susan. (« Il faut de toute façon, pensait-elle, que je monte au premier étage. »

— Avant de partir, monsieur Marsh, dit-elle, d'un air qui voulait être prude, pourrais-je... enfin... où pourrais-je me refaire une beauté ?

Marsh lui fit en louchant :

— Mais bien sûr, la toilette est au premier étage, à droite. Vous ne pouvez pas vous tromper, c'est écrit sur la porte.

Susan sourit.

— Merci, j'y vais avant de remettre mon chapeau et mon manteau.

A ce moment, le téléphone sonna et Marsh se précipita vers l'appareil. Susan, profitant de l'occasion, se glissa au premier étage. L'escalier menait en demi-cercle au palier. A mi-chemin se trouvaient les toilettes, mais Susan ne s'y arrêta pas. Elle continua jusqu'au moment où elle se trouva dans un long corridor. Le tapis très épais étouffait ses pas. Elle courut le long du couloir, s'arrêtant à toutes les portes rencontrées, écoutant, puis allant plus loin. A l'extrémité du couloir, une porte était ornée d'un écriteau où se lisait en lettres dorées : *Défense d'entrer*. Elle se pencha pour écouter, la tête presque appuyée aux panneaux. Des voix se faisaient entendre distinctement.

*

Dans la grande maison solitaire de Wimbledon Common, dans l'une des nombreuses pièces vides, le téléphone se mit à sonner.

Sarah, la vieille femme de charge, qui épluchait des pommes de terre dans la cuisine sombre, regarda dans la direction de Joe.

— M' d'mande qui qu'c'est ? dit-elle en faisant un mouvement de tête vers le plafond. Vous frez ben d'aller voir. J'aime pas c't'affaire. Des tas d'vilains bruits dans vot' oreille que ça fait !

Joe était déjà près de la porte. Il courut dans l'escalier étroit et

tournant qui menait au vestibule et entra dans le grand boudoir qui donnait sur le jardin devant la maison. Le mobilier était recouvert de housses blanches. Les lourds rideaux brochés étaient tirés. L'atmosphère de cette pièce était pleine de solitude angoissante.

Il prit l'écouteur.

— Allô ? demanda-t-il d'assez mauvaise grâce, car il s'attendait à un faux numéro.

Susan parlait d'une voix haletante et anxieuse.

— M. Crawford est-il là, s'il vous plaît ?

Joe s'assit sur le bras d'un fauteuil.

— Oui, dit-il reconnaissant son interlocutrice. Ici Joe.

— J'ai obtenu l'emploi au Lys Doré, lui lança Susan après un arrêt de quelques secondes.

Elle s'attendait à en être un peu complimentée.

— Je sais bien, aboya Joe. J'ai dit à Fresby de vous y faire rentrer. Il fait ce que je lui commande. Bon ! Qu'est-il arrivé ?

— Ils attendent M. Weidmann ce soir, ajouta Susan déconfite. Il y avait réunion dans le bureau de Rollo. Ils y étaient tous et j'ai pu me débrouiller pour monter à l'étage et écouter.

— Qui, tous ? Pourquoi ne commencez-vous pas par le commencement ?

— J'essaie de vous le dire... (Susan était furieuse de le voir prendre les choses avec un tel calme.) Il y avait un petit homme appelé docteur Martin, il a parlé presque tout le temps. Puis une jeune femme qu'on appelle Mlle Celie. C'est une négresse ou une créole. Je ne sais pas au juste, mais elle est très brune et d'un chic formidable.

Joe à l'appareil avait des grognements d'impatience.

— Je m'en fiche. Qui était là encore ?

— Il y avait un nègre, Gilroy. C'est le chef d'orchestre. Puis l'homme à la chemise noire. Il m'a reconnue. D'abord j'ai eu peur qu'il ne me démasque ou qu'il ait des soupçons, mais je l'ai fait marcher.

Le visage de Joe se crispa. Elle l'avait fait marcher ! Est-ce qu'elle mentait ? Il se rappelait la terreur que lui inspirait à lui l'homme à la chemise noire.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Il ne voulait pas la croire.

Elle lui raconta, non sans fierté, ce qui s'était passé.

Joe ne pouvait pas se résigner à la complimenter.

— Peut-être a-t-il fait semblant ? Peut-être ne l'avez-vous pas fait marcher du tout.

Et il ajouta avec dédain :

— Sans doute il attend le moment de vous prendre au piège.

Le silence qui suivit fut si long qu'il se demanda s'il ne l'avait pas dégoûtée.

— Allô, êtes-vous toujours là ?

— Oui. (Et il comprit au son de sa voix qu'il l'avait blessée.) Je pensais que vous seriez satisfait. Mais pas du tout. Vous êtes odieux.

— C'est bon, ajouta-t-il rapidement. Je suis désolé. Seulement je m'inquiétais. Vous vous êtes bien débrouillée, vous vous en êtes même très bien tirée.

— A vrai dire, cela m'a été assez désagréable. J'avais affreusement peur. Je me répète tout le temps que je ne devrais pas faire cela. Ils sont effrayants, tous, et surtout Butch Egan. C'est lui l'homme à la chemise noire.

— Oui, vous ferez bien d'être prudente. (Puis il répéta :) vous vous en sortez très bien. Vous avez le type de l'emploi. Je le sais, allez ! Vous avez du cran.

— Après tout, c'est pour cela que vous me payez, n'est-ce pas ? dit-elle, comme si elle voulait se convaincre elle-même. Toutefois, je ne peux pas perdre de temps. Ils attendaient M. Weidmann cette nuit. Je n'ai pas pu comprendre de quoi il s'agissait. Cela avait rapport au Vaudou.

— A quoi ?

Et Joe prit un air ahuri.

— Au Vaudou. Est-ce que ce n'est pas une sorte de sorcellerie ? Le docteur Martin donnait des ordres à Gilroy. Je n'ai pas pu tout entendre. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour écouter, mais le mot zombie a été répété plusieurs fois. Je ne sais pas ce que cela veut dire, et vous ?

— Non, mais je vais me renseigner.

Et Joe était assez surpris car cela le dépassait tout à fait.

— Le docteur a dit que cela coûterait très cher. Il parlait de quelque chose comme un million de livres. Ils discutaient de la façon de le partager entre eux tous. Ils ne semblaient pas d'accord à ce sujet, mais je n'ai pas pu rester à l'écoute plus longtemps. Il y avait cinq bonnes minutes que j'étais à l'étage et le type de la réception m'attendait. Mais enfin j'ai bien trouvé quelque chose, n'est-ce pas ? Je n'ai pas perdu de temps ?

— Mais non, nous avons une piste à suivre maintenant. Vous avez dit zombie ? Il faut que je trouve ce que c'est. Est-ce que vous irez ce soir ?

— Oui, je travaille de sept heures à minuit. Je vais essayer d'en savoir plus long. Ils ont dit que M. Weidmann serait là vers les onze

heures.

— En tout cas, il n'y sera pas. (Et Joe avait l'air décidé.) Je mettrai la voiture en panne. Je m'arrangerai pour l'empêcher d'y aller. Il faut que je l'éloigne de cette bande. Laissez-moi faire.

— Bien. (Et Susan sembla soulagée.) C'est une sale bande, j'en suis certaine, mais il faudra que nous fassions bien attention. Un million, comme galette cela représente quelque chose, hein ? Ils semblaient tous pressés de l'avoir à eux.

— Ecoutez. (Et Joe s'interrompit.) Je vous ai envoyé une clé. Gardez-la bien. Si jamais il m'arrivait quelque chose, on vous donnera un coffret en acier. C'est la clé du coffret en question.

— Qu'est-ce qui pourrait vous arriver ? (Et Susan avait l'air affolée.) Que voulez-vous dire ?

— J'aime bien être prêt à tout. Je pourrais me faire écraser. Tout peut arriver.

Il essaya de ne pas dramatiser ses craintes, mais ne put s'empêcher de dire :

— L'homme à la chemise noire pourrait agir. Je ne dis pas qu'il le fera mais enfin, cela n'est pas impossible, on ne sait jamais.

Susan était folle de terreur.

— Vous ne croyez pas que nous devrions prévenir la police, supplia-t-elle. C'est pour cela qu'ils sont là... pour nous protéger.

— Non, jeta-t-il avec insistance. Quoi qu'il advienne, vous ne devez pas avoir recours à la police. Je vous ai dit pourquoi. Ils l'enfermeraient. Il vaudrait encore mieux que ces bandits prennent tout son argent et qu'il ne soit pas enfermé. (Il crispait sa main sur l'écouteur.) Il faut que vous me le promettiez. Quoi qu'il arrive, vous ne vous adresserez pas à la police !

— Je ne peux pas vous faire une promesse pareille, répondit-elle avec sincérité. Je veux dire...

— Il faut me le promettre à tout prix. (Et sa voix se fit pressante.) Ils ne voudront pas vous croire et ils l'enfermeront. Jurez-le-moi.

— C'est bon, je vous le promets, toutefois, je ne suis pas sûre de pouvoir continuer... reprit Susan d'une voix faible.

— Mais si. Je vous connais. Vous avez du cran, surveillez-les. Je l'empêcherai, lui, d'aller au club. Tenez-moi au courant, fit Joe tout d'une traite.

— Je vous téléphonerai demain. Je ne crois pas qu'il soit prudent de nous rencontrer. Il serait possible qu'ils me surveillent. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

— Oui, c'est vrai, vous voilà adroite maintenant. Et écoutez-moi bien : si quelque chose m'arrivait, Fresby vous aiderait. Il a fait

quelque chose d'abominable et je suis le seul à le savoir. Je vous ai expliqué tout cela dans une lettre. Vous la trouverez dans le coffret. Vous n'aurez qu'à lui faire peur et il fera ce que vous voudrez. Fresby est régulier. Vous pourriez en avoir besoin.

— Mais qu'est-ce que vous voulez dire ? D'abord, qu'a-t-il à se reprocher ?

— Ne vous en faites pas. (Joe devint prudent tout à coup.) S'il m'arrive quelque chose, vous le saurez. Maintenant, j'ai à faire, surveillez-les. Vous vous débrouillez épatamment. Continuez et vous verrez que tout ira bien. Il faut que je m'en aille. Au revoir.

Et avant qu'elle ait posé d'autres questions, il avait raccroché.

Il alla aussitôt à la bibliothèque, prit un exemplaire du dictionnaire Webster et y chercha le mot zombie Il lut : *La puissance ou la qualité surnaturelle qui peut, dit-on, pénétrer dans un cadavre et le ranimer.*

Pendant quelques minutes, il resta là, assis. Il fixait des yeux la définition, comprenant enfin ce que la bande se proposait de faire.

Il se leva ensuite lentement, rangea le dictionnaire et alla dans l'entrée. Il prit le grand escalier qui conduisait à l'étage supérieur et enfila un long couloir sombre menant à la chambre de Kester Weidmann.

A la porte il eut un moment d'hésitation. C'était la première fois qu'il venait chez Kester Weidmann sans y avoir été appelé et il se demandait comment il allait être reçu. Il frappa à la porte et l'ouvrit.

— Qui est là ? demanda Weidmann intrigué.

La pièce était sombre. La seule lumière était celle que projetait sur le buvard blanc une lampe de bureau avec un abat-jour en forme de cône. Bien qu'on fût au début de l'après-midi, les rideaux étaient tirés. Une âcre odeur de renfermé était répandue dans la pièce.

Joe essaya de pénétrer l'obscurité. Il pouvait distinguer Kester Weidmann à son bureau. Un tas de papiers étaient dispersés devant lui, et il avait à portée de sa main de gros registres.

— Que désirez-vous ? questionna assez aigrement Kester. Je ne vous ai pas fait appeler, n'est-ce pas ?

— C'est à cause de la voiture, monsieur, il y a quelque chose qui ne va pas dans la magnéto. J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir au cas où vous en auriez besoin.

Kester pinça les lèvres et croisa les mains sur le buvard.

— Oh ! Quand sera-t-elle réparée ?

— Cela prendra une semaine, répliqua Joe qui s'habituaient peu à peu à l'obscurité. Cela signifie qu'il faudra régler la magnéto et ce n'est pas chose facile.

Soudain, il eut conscience d'une autre présence dans la pièce. Il y

avait quelqu'un en même temps que Kester lui-même.

Quelqu'un, en effet, était assis dans le grand fauteuil, tournant le dos à Joe et faisant face à Kester. Joe pouvait distinguer le crâne et voir les contours d'un bras et d'une main sur le rebord du fauteuil. Une horreur subite le saisit, il lui sembla qu'il avait étendu la main dans l'ombre et touché un reptile.

— Une semaine, répétait Kester, en le fixant, c'est très gênant. Avez-vous entendu, Cornélius ? Joe a dit que la voiture serait inutilisable pendant une semaine.

Joe fit un pas en arrière. Cornélius ? Il contemplait la forme assise dans le fauteuil. Mais Cornélius était mort.

— Nous avons besoin de la voiture ce soir, dit brutalement Kester dont le regard allait de la forme assise dans le fauteuil à Joe. Nous sortons tous les deux.

Joe grinça des dents.

— Vous ne pouvez pas avoir la voiture, jeta-t-il.

Et, incapable de se contenir, plus longtemps, il ajouta :

— Qui est-ce ? Qui est assis là, dans cette chaise ?

Kester sourit. Les petits yeux d'aliéné clignotaient.

— Comment, Joe ? Vous avez oublié Cornélius ? Joe ne vous reconnaît pas, continua-t-il en s'adressant au personnage immobile dans le fauteuil. Venez par ici, Joe, et voyez vous-même.

Joe hocha la tête.

— Non, M. Cornélius est mort, je ne vois pas de qui vous voulez parler.

Kester se leva lentement.

— Nous allons bientôt y mettre bon ordre, dit-il en se dirigeant vers Joe, avec un petit sourire malicieux. Avant peu, Cornélius sera de nouveau sur pied. (Avant que Joe ait pu s'échapper, son bras était pris dans un étau qui lui fit perdre le souffle.) Allons, Joe, c'est mon petit secret à moi, cela. Nous devons le partager tous les deux. Vous êtes de la famille maintenant, Joe ; Cornélius et moi n'avons pas de secrets que vous ne puissiez partager. Seulement il ne faut rien dire à personne.

Lentement, comme hypnotisé, Joe se dirigea vers le devant du fauteuil. Laisant aller son bras une minute, Kester fit osciller la lampe.

— Est-ce qu'il n'a pas l'air en bonne santé ? murmura-t-il.

Joe, saisi d'une terreur abjecte, contemplait le cadavre de Cornélius.

Cornélius le fixait de ses yeux vitreux et sans regard. Sa bouche,

ouverte à demi, montrait sa petite langue étrangement rose et ses dents décolorées. Il portait un costume de ville gris ; sa fine chaîne de montre en platine barrait sa petite poitrine rétrécie. Son étui à cigarettes, que Joe avait toujours admiré, pointait hors de la poche de son gilet. Un mouchoir blanc pendait hors de la manche de son veston. N'eût été l'horrible immobilité de son attitude, les yeux sans regard, la mâchoire retombée, vous n'auriez pu deviner que Cornélius était mort depuis six semaines.

Joe, tout à coup, eut un haut-le-cœur. Il avait envie de vomir et une sueur froide couvrit son visage. Il recula, un mouchoir devant sa bouche et son nez, essayant de ne plus sentir l'odeur faible, mais écœurante des parfums de l'embaumeur !

— Bientôt, reprit Kester en souriant au cadavre de son frère, je te verrai sur pied. C'est le mieux que je puisse faire, Cornélius.

Le dessin de sa bouche prit une forme plus minable encore.

— Ils t'appelleront une « zombie », Cornélius, mais cela vaut mieux, tu sais, que d'être dans cette terre froide et humide si loin de moi.

L'atmosphère macabre de la pièce, la conversation décousue et insensée de Kester, l'odeur âcre, le visage livide de Cornélius, composaient un horrible cauchemar menaçant vraiment la raison de Joe.

Il se retourna et s'enfuit pour ne s'arrêter que dans sa propre chambre, bien en ordre, dont il claqua la porte qu'il ferma à clé par la suite.

Il fallut un moment avant que ses nerfs à bout lui permettent de penser clairement, de nouveau. Il était allongé sur son lit, la sensation d'horreur glaciale ne l'abandonnait pas encore, et il fixait le plafond. En fin de compte, se dit-il, ils étaient arrivés à convaincre Kester qu'ils pourraient faire revivre Cornélius. En échange Kester leur paierait un million de livres. Bien sûr, ils ne parviendraient jamais à ressusciter Cornélius, mais Kester, qui n'était pas dans son état normal, était convaincu de leur bonne foi. Ils continueraient à faire cracher son argent à Kester et lui continuerait à les payer jusqu'à ce qu'il soit ruiné.

Joe serra les poings. Il allait *les* empêcher, lui. Kester d'abord ne pourrait pas aller au rendez-vous de ce soir. A partir d'aujourd'hui il allait falloir essayer de l'empêcher de sortir. Il faudrait aussi être certain qu'*ils* ne viendraient pas le voir ici. Tout cela allait être bien difficile, mais d'une façon ou d'une autre, il faudrait en venir à bout.

Il resta longtemps dans sa chambre ; combattant sa peur de l'homme à la chemise noire, il prépara un plan mais sans grand espoir, sachant qu'*ils* étaient bien plus forts que lui et qu'*ils* feraient n'importe

quoi pour gagner un million de livres.

Il se fit ensuite une tartine beurrée et une tasse de thé, s'assit près de la fenêtre et mangea son frugal souper. Il était sept heures à peine. Susan devait commencer son travail au club. Peut-être découvrirait-elle quelque chose. Il se pourrait qu'elle lui téléphone plus tard pour lui faire savoir comment *ils* auraient pris l'absence de Kester au rendez-vous. Il avait tout le temps avant qu'elle pût le faire. Il aurait bien voulu avoir le téléphone dans sa chambre.

Un peu après dix heures, il décida de voir ce que Kester était en train de faire. La vieille femme de charge devait être partie. Elle habitait Wimbledon et quittait toujours la maison à neuf heures trente précises. Kester devait être seul maintenant, dans la grande demeure. Il serait peut-être bon d'essayer de le convaincre qu'il était impossible de ressusciter Cornélius. Avec beaucoup de patience et de tact, il pourrait le persuader de *les* laisser tranquilles.

Comme il allait prendre la théière, il s'arrêta net, et son cœur se mit à battre la chamade. Quelqu'un se glissait le long de l'escalier conduisant à sa chambre. Il pouvait entendre l'escalier craquer sous les pas et le son plus faible encore d'une main frôlant le mur, en tâtonnant pour trouver le chemin dans l'obscurité. Il demeura figé, la main au-dessus de la théière, les yeux fixés sur la porte. Pendant quelques instants, il resta ainsi, jusqu'au moment où il eut la certitude qu'une personne écoutait debout derrière sa porte.

La porte grinça. Il demeura immobile encore, incapable d'agir, s'attendant à voir la porte s'ouvrir et l'homme à la chemise noire entrer, mais il ne se produisit rien.

Soudain, les pas s'éloignèrent. Cette fois, il n'y avait aucun souci de prudence. Ils claquaient bruyamment dans l'escalier. Joe pris de panique cria :

— Qui est là ?

Puis il entendit la Rolls-Royce démarrer et il se précipita vers la porte, elle s'ouvrait à l'extérieur, et comme il en tournait la poignée, afin de l'ouvrir toute grande, elle se bloqua. Il la bourra de coups de pied furieux car il entendait la voiture s'éloigner dans l'allée. Quelqu'un avait glissé un coin sous la porte et il savait que plus il poussait plus il la bloquait.

Il tourna d'un bond et se précipita vers la fenêtre à temps pour voir Kester au volant de la Rolls. Ce fut comme un éclair, car la grosse voiture disparut à l'instant même au tournant de l'allée.

Butch contemplait Celie avec, sur le visage, une expression dure et les yeux pleins de doute. Il savait que Kester Weidmann avait été au club et les avait tous rencontrés, sauf lui. On ne l'avait pas invité. Dès que Celie avait quitté le club, il l'avait suivie en voiture, décidé à être mis au courant.

— Allons, dit-il, tirons cela au clair. Ne reste pas figée là comme une putain de momie ! Je ne m'en irai pas tant que tu n'auras pas vidé ton sac, alors tu ferais mieux d'y aller !

Celie se roulait nonchalamment sur le lit. Une cigarette pendait à ses lèvres rouges et lippues et un de ses pieds frappait le plancher avec impatience. Son visage était maussade, ses yeux rêveurs.

— Cela n'a rien à voir avec moi, dit-elle, comme si elle avait peur de parler. Le docteur s'occupe de l'affaire. Si tu as besoin de savoir, eh bien ! le frère de Weidmann est mort, et Weidmann désire le ressusciter. Il est maboul et il croit dur comme fer que le docteur peut tenir sa promesse.

Butch se passait la main dans sa chevelure très courte.

— Vas-y. (Et il réprimait difficilement sa rage.) Qu'est-ce qui est décidé pour le fric ?

Celie leva vivement la tête.

— Il n'y a rien eu au sujet du fric.

— Mon œil ! Pas la peine d'essayer de me faire marcher. C'est bien la première chose dont s'occuperait Rollo. Allons, ne me raconte pas d'histoire ! Qu'est-ce qui lui prend ? Est-ce que vous imaginez tous que vous allez faire ce boulot sans moi ?

— Tu te fais toujours des idées, lui dit Celie avec impatience. Je passe mon temps à te répéter qu'il n'y a rien pour nous dans c't'affaire-là. C'est Rollo et le docteur qui s'en occupent.

— Et le moko, pourquoi en est-il ?

— Gilroy ?

— Tu sais bien de qui je veux parler.

Les yeux de Butch lançaient des éclairs.

— Il paraît qu'il va faire le truc du Vaudou.

Butch alluma une cigarette.

— Bon Dieu ! Je voudrais bien comprendre tout ce que cela signifie, dit-il avec colère. Ce type, Weidmann, est cinglé, n'est-ce pas ?

Celie prit son air ennuyé.

— Oui. Nous faisons gober à Weidmann que nous pouvons ressusciter le frère en usant de la sorcellerie, pas vrai ? Et pour cela, il va les lâcher et comment !

Tout à coup, Celie se tint sur la réserve. Il lui fallait être prudente. Si Butch en savait trop, il pourrait l'obliger, elle, à lui donner sa part du gâteau.

— Je ne sais pas ce qu'il va payer, dit-elle, étirant ses longues jambes et allongeant le cou afin d'admirer ses petits pieds bien soignés. C'est bon, ne t'en fais pas pour la galette. La question, c'est que nous avons promis de ressusciter le frère. Pour l'amour du ciel, combien de temps vas-tu la ramener ? Oui ! Oui ! Maintenant tu es content ? Et puis, d'où tires-tu ce « nous » ? Je ne m'en occupe pas, ni toi. C'est le docteur, Gilroy et Rollo qui s'en chargent !

Butch haussa les épaules.

— Je m'en occuperai, et comment ! lorsqu'on réglera les comptes. Weidmann vaut une masse de pèze. Il pourrait perdre deux millions sans être encore pauvre pour cela.

— Si tu crois cela, tu croiras n'importe quoi.

Et Celie prit une cigarette dans la boîte d'ébène posée sur sa table de nuit. Elle l'alluma, s'emplit les poumons de fumée qu'elle rejeta en une longue volute vers le plafond.

— Tu ferais mieux de t'ôter cette idée-là de la tête. Ça, c'est l'affaire de Rollo. S'il veut te donner quelque chose, il le fera. Sinon, tu n'auras rien.

Butch sourit.

— Tu me ferais croire que tu n'as pas envie que nous ayons quelque chose.

Sa voix était dangereusement calme.

Elle leva les yeux et regarda la ligne mince de cette bouche cruelle, les petits yeux qui ressemblaient à des morceaux de verre, et elle comprit qu'il serait malavisé de l'énervier plus longtemps.

— Ecoute-moi, Mickey. (Elle s'accouda.) Tu sais bien que je veux filer, dès que le moment sera favorable. Mais ce n'est pas le moment. Nous devons attendre. Nous ne pouvons pas courir de risques.

— Ça va, ferme-la ! répondit méchamment Butch. Tu es en train de me laisser tomber. Je le sais. Ça se sent d'une lieue. Eh bien ! tu n'y arriveras pas. Je te liquiderai avant. Tu m'entends bien ?

Elle lui sourit.

— Ne parle pas comme un fou, Mickey. Je ne vais pas te laisser tomber.

Les yeux perdirent leur expression glaciale, il grimaça.

— Cela me ferait jouir de te supprimer, mon chou, sais-tu ? Je te casserais le dos, là, avec mon genou. Il te faudrait encore une semaine pour décaniller.

Le sourire de Celie se figea.

— Nous voilà fixés.

— Vouï, mais ne t'en fais pas pour cela. (Il jeta son mégot dans la cheminée et se gratta la tête.) Peut-être que je trouverai un moyen de nous embaucher dans c't'affaire-là. Moi aussi j'ai des idées, de temps à autre.

— Oh ! ça va ! n'en parlons plus, lui dit Celie en se levant tout à coup. Va-t'en Mike, je suis fatiguée.

Il l'attira vers lui, palpant son dos mince et ferme, à travers la soie du peignoir.

— Tu es toujours fatiguée quand je viens, n'est-ce pas ? Bon, ça ne fait rien, je peux attendre.

Il se laissa repousser et ajouta tout à coup :

— Weidmann garde le corps de son frère chez lui ?

Celie se raidit soudain.

— Je n'en sais rien, pourquoi ?

Butch fit une grimace.

— Je crois que j'ai une idée. Ecoute, suppose que j'aïlle là-bas et que je vole le cadavre. Ni Rollo, ni Weidmann ne pourront commencer leur petit travail, hein ? Et peut-être que Weidmann paierait bien pour ravoïr le corps.

Les yeux de Celie étaient grands ouverts maintenant.

— Tu es loufoque, haleta-t-elle. Tu ne peux pas faire une chose pareille.

— Et pourquoi pas ? (Butch grimaçait en la regardant.) C'est facile comme bonjour. Tout ce que j'aurais à faire ce serait d'aller là-bas une nuit, de prendre le cadavre et de le cacher quelque part. Peut-être qu'on en tirera un million !

Celie se détourna afin qu'il ne vît pas son inquiétude. Si l'idiot agissait ainsi, tous les plans seraient bouleversés.

— Tu ne peux pas en remonter à Rollo, lui jeta-t-elle par-dessus son épaule. Ne fais pas l'imbécile, Mike. C'est une idée ridicule.

— C'est une trouvaille, lui fit Butch enthousiaste. Et tu le sais bien ! Mais cela ne te convient pas de jouer le jeu. Ça va, mon chou, je m'en tirerai sans toi.

Elle se retourna d'un bond.

— Essaie un peu !

Et sa voix se fit menaçante.

Le visage de Butch devint horrible à voir. Comme il levait la main pour la frapper, la sonnerie de la porte d'entrée se fit entendre. Tous deux s'immobilisèrent, leur rage s'apaisa du coup. Butch abaissa lentement sa main et tourna la tête.

— Rollo ? murmura-t-il, la main instinctivement placée dans la poche revolver.

Celie hocha la tête :

— Il a une clé, murmura-t-elle. La porte est verrouillée, mais nous l'aurions entendu essayer d'ouvrir.

Butch se détendit légèrement.

— Tu attendais quelqu'un ?

Celie de nouveau hocha la tête.

— Bon, laisse donc sonner, fut la réponse brutale de Butch. Ils s'en fatigueront vite.

La sonnerie retentit de nouveau. Cette fois, le coup était prolongé, impatient. Ils se regardaient tous deux, gênés.

— Merde ! fit Butch.

Et il se tourna vers la porte, hésitant, puis s'assit sur le lit. Il commença à mâchonner sa lèvre inférieure, les sourcils froncés et la tête de côté, écoutant toujours.

— Ils savent que je suis là, murmura Celie, qui fit tomber la cendre de sa cigarette. Ils peuvent voir la lumière filtrer à travers les rideaux.

La sonnerie était continue.

— Je ne peux pas y tenir, ajouta-t-elle au bout d'un moment. Je vais voir qui c'est. La sonnerie me rend folle.

Butch tira de sa poche un petit revolver automatique.

— Méfie-toi, et ne laisse pas rentrer n'importe qui.

Et dans un mince sourire sans joie, il montrait ses dents.

— Je ne vais laisser rentrer personne, aboya Celie. Je ne vais même pas déverrouiller la porte.

Butch jeta un coup d'œil vers la grande armoire à glace dans le coin de la pièce.

— Je peux toujours me faufiler là-dedans, mais ne laisse rentrer personne, à moins que tu ne puisses pas faire autrement.

La sonnerie marchait toujours, et Celie, après une exclamation d'impatience et d'énervement, serra son peignoir autour d'elle et courut au rez-de-chaussée. Elle mit la chaîne en travers de la porte avant de l'ouvrir, puis elle regarda par la fente étroite et vit la silhouette estompée d'un homme qui se tenait dans l'ombre :

— Qui est là ?

— Alors vous prenez votre bain, Celie, ou bien c'est un amoureux qui vous retient, lui demanda le docteur Martin.

— Vous, docteur ! (Et du coup, sa crainte s'évanouit pour faire place au soupçon. Elle haïssait le docteur, sachant qu'elle était seule avec lui à jouir de la confiance de Rollo.) Qu'est-ce que cela veut dire,

votre visite à pareille heure ?

Le docteur s'appuya contre le mur.

— Je voudrais vous parler, ma belle.

— Ce n'est pas maintenant que je vais vous parler, fit Celie d'une voix aigre. Je ne suis pas habillée.

— Je pourrais encore le *tolérer*, lui rétorqua le docteur avec un gloussement exaspérant. Je pourrais toujours fermer les yeux. Vous devez avoir l'air d'un petit chat maigre, à poil, Celie.

Celie haleta.

— Fichez le camp, vieux salaud ! A qui croyez-vous donc parler ?

— Mon Dieu, mon Dieu, soupira le docteur. Je ne veux pas être désagréable. Celie, laisse-moi entrer, sois bonne fille.

— Non, tu ne rentreras pas. Veux-tu ficher le camp !

— Si je m'en vais, tu t'en repentiras.

Et il y avait une menace dans la réponse du docteur.

Celie vit rouge.

— Comment, tu oses me menacer. (Et elle rejeta la chaîne, ouvrant la porte toute grande.) Pour qui te prends-tu, espèce de médecin marron ! Fiche le camp, ou je le dis à Rollo.

Le docteur Martin tira galamment son chapeau et fit une révérence moqueuse.

— J'aime voir une femme de caractère, même si on l'a passée au café.

Et dans une large grimace :

— Allons, décide-toi. Ou bien je rentre, ou je vais tout de suite trouver Rollo et je lui annonce que Butch est ton amant. A ta guise, mais décide-toi. Cet air humide est mauvais pour ma poitrine.

Celie se figea. Comment savait-il que Butch était son amant ? Est-ce qu'il bluffait ? Elle se mordit les lèvres quand elle réalisa tout ce que cela pouvait signifier. Si Rollo connaissait sa liaison avec Butch, il la jetterait dehors. Elle en était bien certaine ; dans ce cas, elle n'aurait pas sa part de la galette de Weidmann.

— Mais quoi, docteur, dit-elle, en essayant d'avoir l'air ahuri. Qu'est-ce que vous racontez-là ? Butch mon amant ? Vous êtes devenu loufoque ?

Le docteur avança et la poussa de l'épaule pour se frayer un chemin.

— Montons là-haut, mon petit canard, et nous causerons gentiment de tout cela.

Rapidement, mue par la crainte autant que par la rage, elle se retourna et courut au premier. Butch eut juste le temps de se glisser

dans l'armoire et de tirer les rideaux des portes vitrées avant l'arrivée du docteur dans la pièce. Il jeta un coup d'œil circulaire dans la petite pièce et fit un signe de tête approbateur.

— Très jolie, ma chérie, dit-il en se frottant les mains. Cela ressemble assez à la chambre d'une putain que j'allais voir quand j'étais garçon, mais je suis bien certain que, comme elle, vous trouvez tout cela d'un goût excellent. (Il regarda en l'air.) Bon Dieu de bon Dieu ! Des étoiles peintes au plafond ! Quelle vulgarité et quelle extravagance !

Celie fit un effort pour dominer ses nerfs.

— Allons docteur, raconte ta petite histoire et fiche le camp !

Le docteur s'assit dans le seul fauteuil de la pièce, tournant le dos à l'armoire à glace. Celie se tenait près de la cheminée, les bras croisés et le pied sur le pare-feu en métal chromé.

Une fois le docteur installé, Butch tira un des rideaux quelques centimètres, afin de pouvoir distinguer ce qui se passait. Il rencontra le regard de Celie et fit une grimace.

— La réunion était intéressante, n'est-ce pas ? fit remarquer le docteur, en serrant les doigts et en souriant à Celie. Bien organisée, voilà une affaire qui devrait nous rapporter très gros.

Celie ne répondit rien. Son regard était froid, calculateur, et l'anxiété faisait battre sourdement son cœur.

— Malheureusement, bien que la perspective de l'argent soit agréable à envisager, cela ne m'aide pas ; pour dire vrai, j'ai besoin de fonds tout de suite.

Le docteur poursuivit en faisant une moue d'excuse :

— Même si cette magnifique crapulerie, préparée pour notre ami M. Weidmann, réussissait, je ne crois pas que je verrais la couleur de son argent avant des semaines. Voilà, je ne peux pas attendre, j'ai un certain nombre d'obligations à remplir, et je ne peux pas décevoir mes créanciers. (Il lui jeta un coup d'œil significatif et baissa la tête.) Je me demande si tu es assez intelligente pour voir où je veux en venir.

Celie respira profondément.

— Je pense bien, dit-elle. (Et son visage était durci par la rage et l'inquiétude.) Vous êtes fatigué d'être un charlatan et vous voulez maintenant passer à la délation.

Doc eut un sourire rayonnant.

— Quelle satisfaction que de parler à une personne qui pige vite (Et il allongea ses petites jambes maigres). C'est ça, et rien de plus. Tu ne veux pas que Rollo sache que tu le cocufies. J'ai besoin d'un peu d'argent. Nous n'avons plus qu'à nous entendre sur les conditions. Voyons, tu vas ramasser environ vingt mille livres. C'est ce que Rollo

t'a promis, n'est-ce pas ?

Celie eut un geste d'avertissement, puis se laissa aller ; ses yeux étincelaient de rage. Elle aurait dû se méfier et deviner que le petit salaud viderait son sac. Et voilà maintenant que Butch, qui ne perdait pas une parole, saurait qu'elle lui avait menti. Elle n'osait pas regarder l'armoire à glace, mais elle sentait les yeux perçants de Butch la traverser comme une vrille.

— Eh bien ! si Rollo apprend que vous lui en faites porter, je ne pense pas, et même, je suis tout à fait certain que tu ne mettras jamais tes jolies pattes sur un billet de ce fric, lui affirma aimablement le docteur.

— Butch n'est rien pour moi. (La voix de Celie s'étranglait.) Vous n'avez aucune preuve et c'est votre parole contre la mienne.

— Allons, allons, allons, lui reprocha le docteur en la menaçant du doigt. Cela ne fait pas du tout l'affaire. J'ai des preuves, je sais même que Butch corne deux fois pour te faire savoir qu'il est arrivé. Pas la peine de parler contre moi, va, ma fleur de cannelle. Rollo me croira à tous les coups.

Celie restait plantée là avec sa haine. Elle savait qu'il avait raison. Elle serra les poings, dans sa rage impuissante, et jeta un rapide coup d'œil vers Butch pour savoir quoi faire. Un instant, ils se regardèrent fixement, puis Butch ouvrit la porte du placard et s'avança à pas feutrés dans la pièce.

— Et alors Doc ?

Le docteur se tortilla sur sa chaise. Ses yeux sortirent de leurs orbites et son visage devint blême.

Butch tourna autour de la chaise d'un air négligent, puis se plaça devant Celie. Ses yeux avaient une lueur extraordinaire et sa bouche était ouverte comme s'il avait du mal à respirer. Les mains courtes et velues étaient calmes.

Celie le regarda, effrayée, se demandant ce qu'il allait faire. Jamais elle ne l'avait vu comme cela et elle eut tout à coup le pressentiment atroce d'un désastre imminent. Elle posa la main sur son bras, mais il s'écarta aussitôt en grognant de rage.

— Eh bien ! Docteur ?

Le docteur haleta et ses petites mains s'accrochèrent à sa gorge. Il se trémoussait dans son fauteuil, fixant Butch comme un lapin en face d'un furet.

— Vous avez toutes les preuves maintenant, n'est-ce pas, docteur ?

Et Butch fouilla dans sa poche pour y trouver une cigarette qu'il alluma sans cesser de regarder le docteur en face.

— Je blaguais un petit peu.

Et le docteur prononça ces mots en bredouillant ; il semblait baver.

— Bien sûr. (Et Butch rejeta de ses narines pincées une longue volute de fumée.) Vous ne donneriez pas Celie, n'est-ce pas ? Non, un homme comme vous ne ferait pas cela, avec son éducation... !

— C'est vrai. (Et le docteur fit un misérable effort pour sourire.) Je ne ferai pas une chose pareille. Je la faisais marcher, c'est tout.

Butch fit un signe de tête approbateur.

— Vous avez un fameux sens de l'humour. (Il se retourna tout à coup vers Celie.) Le docteur et moi avons à parler. Tu ferais mieux d'aller faire couler ton bain.

— Mon bain ? répéta-t-elle, en s'écartant avec crainte.

Le docteur se leva avec effort.

— Je m'en vais. (Sa frayeur était affreuse à voir.) Il ne faut pas que je vous dérange. Je vais me sauver.

Butch le regardait. D'une voix douce, il lui intima :

— Assieds-toi.

Le docteur sentit ses jambes lui manquer et d'une masse il s'affala dans le fauteuil. Après, il plongeait la tête dans ses mains et se mit à gémir. Butch repoussa brutalement Celie vers la porte. La lueur de ses yeux l'écœurerait légèrement.

— Allons, va plus vite que cela faire couler ton bain, et qu'il ne soit pas trop chaud ! Allons va, j'ai à parler au toubib.

Elle quitta la pièce et un instant plus tard, les deux hommes entendirent l'eau jaillir des robinets.

— Alors, toubib. (Et Butch se vautrait contre la cheminée.) T'as parlé au mauvais moment, pour une fois. Qu'est-ce qui te prend, fatigué de vivre ?

Le docteur respira en tremblant. Il n'avait pas le courage de parler. Butch retira la cigarette de sa bouche et la jeta dans l'âtre.

— La prochaine fois que t'essaieras de faire le malin, dit-il tranquillement, fais bien attention de t'adresser à un mec de ta force.

Très lentement, le docteur leva la tête et regarda fixement Butch d'un œil hébété :

— La prochaine fois, répéta-t-il, puis l'espoir se fit jour sur son visage. Vous voulez dire que je peux m'en aller ?

La bouche de son interlocuteur se tordit.

— Non, mais tu ne voudrais pas que je me fasse pendre pour tes beaux yeux, sale petit morveux ? (Et il se penchait, les yeux luisants comme des brasiers.) Ils pendent les assassins ici. Fous le camp ! Et si tu ouvres la gueule, je te suivrai. C'est compris ? Je risquerai la corde, si tu parles.

Le docteur se redressa.

— Je ne lui dirai pas, bafouilla-t-il, hystérique de joie. Je ne faisais que blaguer un peu. Allons, ça va, Butch. Je n'en parlerai jamais.

— Allons, fous le camp, espèce de singe au sang de navet. Tu me fais vomir !

Le docteur ouvrit maladroitement la porte et trébucha dans le couloir. Il s'arrêta un instant en voyant Celie figée près de la porte de la salle de bains, la main sur la figure et les yeux exorbités par la terreur. Il alla ensuite vers le haut de l'escalier. Soudain, un cri étouffé de Celie l'arrêta net. Il tourna la tête et eut une vision brève et significative de Butch le suivant à pas de loup, tenant à pleines mains une couverture. Il eut un bref hurlement d'horreur et essaya de se jeter du haut des marches, mais trop tard ! La couverture l'enveloppa et il fut rejeté en arrière.

— Au revoir, docteur. (Et Butch s'agenouilla sur le tas qui s'agitait.) Voilà une promenade à sens unique pour toi. On t'a trouvé noyé, docteur, et personne ne t'apportera des fleurs.

Il serra plus étroitement la couverture, puis ramassa le paquet impuissant et gigotant qu'il porta dans ses bras. Celie était à l'entrée de la salle de bains, le visage livide.

— Non, hurla-t-elle. Tu es fou ! Il ne faut pas ! Non ! Non ! Non !

— Fous le camp, toi, putain de négresse !

Et Butch n'éleva même pas la voix, mais lui flanqua un coup de pied bien placé qui l'étendit à terre.

Il entra dans la salle de bains, et se penchant au-dessus de la baignoire, il pressa fortement le paquet sur sa poitrine, et Celie entendit ces paroles prononcées calmement, sur le ton banal de la conversation :

— Si tu prends bien la chose, docteur, tu auras vite passé.

Puis ce fut un grand coup de pied dans la porte de la salle de bains, et Celie, en vain, essaya de ne pas entendre le bruit de chute et d'éclaboussement qui suivit.

CHAPITRE IV

Rollo, enfoui dans le grand fauteuil près de son bureau, allongea ses lourdes jambes et se mit à bâiller. Dans la boîte qui était à portée de sa main, il prit un cigare dont il trancha le bout avec ses grosses dents jaunies et cracha les débris de tabac dans l'âtre. Ayant allumé le cigare, il en examina le bout afin de s'assurer qu'il brûlerait avec uniformité, puis il jeta un coup d'œil vers la porte.

Depuis quelques minutes Celie, Gilroy et le docteur étaient partis. Il y avait un quart d'heure que Kester Weidmann les avait quittés lui aussi.

Rollo connaissait bien les règles du jeu. Il avait laissé parler le docteur. Il était obligé de reconnaître que le docteur avait été persuasif au dernier point. Weidmann buvait littéralement toutes ses paroles. Un sacré malin, se disait Rollo. Il n'y avait pas de doute, le docteur allait se faire une bonne somme dans cette petite combine et maintenant qu'il avait expliqué ses projets à Weidmann, Rollo comprenait à quel point la chose allait être ridiculement simple. S'il avait compris, lui, tout de suite, de quoi il s'agissait, il aurait fait le coup lui-même. Toujours est-il que le docteur avait été assez malin pour profiter de son ignorance et se faire donner un tiers de la galette. Mais ce détail, Rollo avait du mal à l'avaler.

Un coup discret fut frappé à la porte et Rollo grogna :

— Entrez !

Gilroy ouvrit et resta là à regarder Rollo, avec une expression de malaise dans ses yeux noirs et sensibles.

— Est-ce que les autres sont partis ? demanda Rollo.

Il avait fait signe à Gilroy de revenir lorsqu'il avait quitté la pièce avec Celie et le docteur. Gilroy inclina la tête affirmativement.

— Entre et ferme la porte, lui dit Rollo, en désignant une chaise avec son cigare. Assieds-toi.

Gilroy s'assit, mais sur le bord de la chaise, ses gros poignets sombres placés sur les genoux.

— Cela ne te plaît pas, cette affaire, n'est-ce pas ? Va, n'aie pas peur de parler. Je veux savoir pourquoi.

Gilroy hocha la tête.

— Rien de bon n'en sortira.

— Mais tu marches tout de même dans la combine ?

— Oui.

Rollo tira sur son cigare et laissa la fumée épaisse et huileuse sortir de sa bouche entrouverte.

— Tu penses que tu me dois encore quelque chose ?

Gilroy fit oui de la tête.

— Oui, peut-être.

Rollo secoua par terre la cendre blanche de son cigare.

— Tu as la mémoire longue, Gilroy. Bien des gens à ta place auraient oublié.

— Moi, je n'oublie pas.

— C'était une chose bien simple, pourtant. Ta mère était une femme charmante. Elle était trop fière et trop belle pour rester esclave.

Il soupira et ajouta :

— Alors, tu crois toujours que tu me dois quelque chose parce que je l'ai achetée à ce négrier, puis libérée ?

Gilroy fit un signe d'assentiment.

— Pourquoi es-tu si pressé de payer la dette ? demanda Rollo après un long silence.

— Je ne vous aime pas, vous et les autres, je veux retourner à Haïti. Vous ne m'avez jamais laissé la possibilité de la payer, cette dette ! Il y a trop longtemps que je suis dans ce pays. Maintenant que j'en ai la possibilité, bien que la cause soit mauvaise, j'en profite, car je ne veux plus attendre.

Rollo s'inclina, comme s'il était satisfait de l'explication.

— Il est très riche, cet argent ne lui manquera jamais.

— Ce n'est pas cela qui est mauvais, reprit Gilroy avec indifférence. Cela m'est bien égal de savoir qui aura la galette. Mais vous, vous jouez de notre religion. Vous vous en moquez. Rien de bon ne peut en sortir.

— Nous faisons semblant de ranimer le cadavre, fit Rollo en agitant la main. Si tu prétends que tu peux y arriver, tu es un menteur. Si Weidmann veut croire la chose possible, il est fou. Si moi, je veux en tirer de l'argent, je suis un malin.

— Rien de bon n'en sortira, répéta Gilroy.

— Que peut-il arriver ?

Rollo était impressionné par l'expression de tristesse et d'inquiétude qui persistait dans les yeux de Gilroy.

— C'est à vous de le découvrir, lui dit Gilroy, je ne peux pas

prédire l'avenir, mais je vous le dis, soyez prudent. Si vous voulez faire l'affaire, agissez proprement.

Rollo grogna.

— Tu es bizarre, dit-il, je crois que tu en sais plus long que tu ne veux bien le dire. (Il fixa Gilroy pendant un long moment.) Tu n'as pas besoin de te faire de la bile pour moi. C'est le docteur qui fera le boulot.

Une lueur étrange passa dans les yeux de Gilroy. Il regarda la pendule. Il était minuit vingt.

— Dans quelques minutes, le docteur sera mort.

Rollo se raidit, puis son visage devint violet de fureur.

— Ne parle pas comme un idiot.

Il hoquetait. Gilroy haussa les épaules.

— Je crois que je vais rentrer à la maison, je ne peux rien faire de plus cette nuit.

— Reste où tu es, aboya rageusement Rollo. Qu'est-ce que tu veux dire : le toubib sera mort ?

Gilroy haussa les épaules. Il prit dans sa poche une figure de bois grossièrement découpée. Il l'adossa à la boîte à cigares.

— Dans un petit moment, ajouta-t-il avec calme, la poupée tombera. A ce moment-là le docteur mourra.

Rollo se pencha en avant.

— Tu ne peux pas me ficher le trac, lui jeta-t-il avec rudesse. J'ai vécu dans ton pays, je connais tous les tours de passe-passe auxquels vous vous livrez de façon démoniaque. Mais ce ne sont que des tours et je m'en fiche éperdument.

Gilroy se rejeta dans son fauteuil. Il sourit.

— Alors vous n'avez pas besoin d'en avoir peur.

— Pourquoi le docteur mourrait-il ?

Rollo se faisait pressant ; il était penché en avant et avait oublié son cigare.

— Il est vieux, mais il est sain. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il mourra ?

— C'est le destin, l'ombre de la mort est passée sur lui ce soir.

Rollo se leva et s'avança péniblement vers le dressoir. Il se versa une forte ration de whisky et revint s'asseoir.

— Tu peux garder ces histoires-là pour les mauviettes, lui répondit-il. Moi, cela ne me fait ni chaud ni froid.

Et si le docteur allait mourir ? Cela voudrait dire que la part du docteur lui reviendrait, à lui ; mais est-ce qu'il pourrait manœuvrer Weidmann ? Le docteur avait combiné une visite des trois : Rollo, le

docteur et Gilroy à la résidence de Weidmann pour le lendemain soir. Gilroy amènerait ses trois aides, et ils seraient seuls ensuite avec le frère de Weidmann. Ils sauraient alors combien de temps il faudrait pour ramener Cornélius à la vie. Weidmann était d'accord pour payer dix mille livres à Rollo pour cette expérience. Gilroy garantirait le succès, mais insisterait sur le fait qu'il faudrait longtemps pour l'obtenir. Ils reviendraient et Weidmann paierait encore dix mille livres. Le petit homme était assez loufoque pour continuer à payer, tant qu'ils le convaincraient des chances de réussite. Il désirait tellement cette résurrection ! Tout paraissait bien simple. Oui, si le docteur mourait tout à coup – mais l'idée même en était absurde naturellement – Rollo pourrait apaiser les soupçons de Weidmann.

Il regardait Gilroy du coin de l'œil, il se sentait gêné. Pourrait-il manœuvrer Gilroy ? Il pensait y arriver. Gilroy ne faisait cela que pour son bien à lui.

Il termina son whisky et remit le verre sur son bureau. Comme il le posait, la sonnerie aigre du téléphone retentit. Il eut un coup d'œil vers Gilroy, les sourcils arqués, puis il prit l'écouteur :

— Oui ?

Une voix au timbre très aigu écorcha son oreille. Les mots se déversaient de l'écouteur comme d'un torrent hystérique.

— Quoi ? (Et Rollo écarta l'appareil.) Je ne peux pas vous comprendre. (L'anxiété était peinte sur son visage.) Qui est-ce ? Pour l'amour du ciel, ne hurlez pas comme cela ! Qui est à l'appareil ? (Il essayait de comprendre ce que la-voix bafouillait, mais seules la panique, la crainte et l'hystérie lui parvenaient.) Il me semble que c'est un fou, dit-il à Gilroy. Je ne sais pas ce qu'il veut. Tiens, parle-lui, toi !

Gilroy hésita, puis saisit l'appareil de la main de Rollo.

— Oui ? demanda-t-il dans un roulement de sa grosse voix de basse. Qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

Rollo put entendre la voix s'apaiser. Gilroy ferma les yeux à demi. Il écouta un moment et dit ensuite :

— Ne quittez pas, monsieur Weidmann, je vais parler à Rollo.

— Weidmann ? (Et Rollo se hissa au bord de son fauteuil.) Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il chez lui ?

— Il dit que le corps de son frère a été volé, répliqua doucement Gilroy. Il ne sait pas quoi faire.

Rollo bondit de sa chaise.

— Quoi ? s'écria-t-il. Le cadavre de son frère volé ? Que veut-il dire ? Il est fou ? Qui pourrait vouloir le cadavre de son frère ?

Gilroy ne répondit rien. Il était assis et regardait tranquillement

Rollo, et tout à coup ce dernier cessa de parler et resta figé, le contemplant avec hébétude.

La mince voix de Weidmann se fit entendre de nouveau, mais aucun des deux hommes n'y prêta attention.

— Sans le corps nous sommes perdus !

Et Rollo s'assit brusquement.

Un maigre sourire apparut sur les lèvres de Gilroy.

— Que faut-il lui dire ? Il attend.

— Laisse-le attendre, fit sauvagement Rollo. Qui aurait pu faire le coup ? Le docteur ? Crois-tu que le docteur me ferait ce tour-là ?

Gilroy haussa les épaules.

— Il n'en aurait pas eu le temps, fit-il remarquer.

— Qui donc alors ? Ne reste pas là planté comme une icône. Que faut-il que je fasse ?

La voix de Weidmann se faisait perçante.

— Allô ! (L'écouteur hurlait.) Pourquoi ne répondez-vous pas ? Pourquoi ne répondez-vous pas ? Allô ? Allô ? Allô ?

Rollo se ressaisit :

— Dis-lui que nous allons chez lui. Dis-lui que nous partons tout de suite.

Quand Gilroy eut répondu, il raccrocha. Il y a quelqu'un d'autre dans cette histoire, s'exclama Rollo qui arpentait la pièce de long en large. Mon Dieu ! Mais celui qui a le cadavre peut faire cracher tout son fric à Weidmann ! Quel idiot j'ai été de ne pas y penser ! J'aurais pu me passer du docteur.

Il s'arrêta et ses yeux rencontrèrent ceux de Gilroy. Puis il regarda le bureau. La figurine de bois était couchée sur le côté.

— Vous n'avez pas besoin de vous préoccuper à cause du docteur, fit Gilroy.

Rollo fit deux pas en avant et avança son gros visage empourpré tout près de celui de Gilroy.

— Ecoute-moi, espèce de sale nègre ! s'exclama-t-il brutalement. Finis-en avec ces histoires. J'en ai assez pour cette nuit. Allons, ferme-la maintenant !

Gilroy s'inclina.

— Je pensais que vous auriez aimé le savoir. (Et il haussa les épaules.) Je suis désolé.

Rollo regarda la figurine et Gilroy ensuite.

— Nous allons voir, dit-il et saisissant le téléphone il appela le numéro du docteur.

La sonnerie retentit un long moment et finalement Rollo

raccrocha.

— Cela ne veut rien dire, marmotta-t-il. Peut-être n'a-t-il pas eu le temps.

— Il lui faut dix minutes pour y aller d'ici, remarqua négligemment Gilroy. Il y a plus d'une demi-heure qu'il est parti.

— Peut-être a-t-il eu un rendez-vous ?

— Il en avait un... Avec la mort !

— Ça va, ferme-la ! aboya Rollo. (Il balaya la figurine du bureau et la fit tomber à terre. Je n'ai pas de temps à perdre, il faut que je m'organise. (Il caressa ses lourdes bagues d'une main qui n'était pas très sûre.) Va dire à Tom de sortir la voiture. Trouve-moi Butch. Il faut que nous allions tout de suite chez Weidmann.

Gilroy quitta silencieusement la pièce. Dès qu'il fut parti, Rollo essaya de rappeler le docteur, mais personne ne répondit. Il appela Celie. De nouveau, il lui fallut attendre longtemps. Et, comme il allait raccrocher, Celie répondit :

— Qui est à l'appareil ?

— Celie, pourquoi n'as-tu pas répondu avant ? hurla Rollo.

— Que veux-tu ? Je dormais. (Et la voix de Celie paraissait bizarre et lointaine.)

— As-tu vu le docteur ?

— Le docteur ?

Et elle répétait.

— Oui, le nôtre, où l'avez-vous laissé ?

— Au coin de la rue. Il rentrait chez lui.

— Ecoute-moi, Gilroy affirme qu'il est mort.

— Gilroy ! hurla Celie.

Rollo faillit lâcher l'appareil tandis que cette voix effrayée résonnait à son oreille. Il entendait un gémissement étrange et un bruit de chute bizarre dans le lointain.

— Allô ! Allô ! Allô ! hurla-t-il en agitant l'écouteur. Celie, que se passe-t-il ?

Il n'y eut pas de réponse, mais il savait qu'il était branché.

Gilroy entra.

— La voiture est prête... commença-t-il.

Rollo se tourna vers lui.

— Quelque chose est arrivé à Celie ! s'écria-t-il. Viens, nous irons là-bas d'abord. Où est Butch ?

Gilroy sourit discrètement.

— Je ne peux pas avoir de réponse. Il n'est pas chez lui, je crois.

— Allons, viens, lui dit Rollo en ouvrant un placard où il prit un feutre noir.

Il traversa rapidement le couloir.

Une grosse Packard s'arrêta au bout de l'allée. Le grand Tom était au volant, il avait l'air sombre et ennuyé.

— L'appartement de Mlle Celie, lui dit Rollo en montant dans la voiture.

Gilroy le suivit, et, comme il claquait la portière, Tom démarra.

Ils furent à Burton Place en quelques minutes et Rollo tira son porte-clés, en choisit une et ouvrit la porte de l'appartement de Celie. La lumière était allumée sur le palier.

— Attendez-moi ici. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

Et, en respirant bruyamment, il se hissa jusqu'au premier étage par le petit escalier raide.

Celie sortit de sa chambre comme il était à mi-chemin. Son visage était affreux à voir ; l'impitoyable lumière électrique le faisait paraître livide.

— Que veux-tu ? demanda-t-elle d'une voix frémissante. Je n'ai pas envie de te voir. Va-t'en !

Rollo s'arrêta, ahuri de la voir en pareil état. Son visage était décoloré et ses grands yeux noirs exorbités par la peur. Elle claquait affreusement des dents, sa bouche n'était qu'un trait de rouge délavé.

— Mais enfin, qu'y a-t-il, qu'est-ce qu'il te prend ?

Elle se pencha en avant :

— Fiche le camp ! hurla-t-elle. Mais fiche donc le camp !

Rollo, lentement, continua à monter l'escalier. Il arriva jusqu'à elle et ses grosses mains s'implantèrent sur les épaules de Celie.

— Qu'as-tu donc ? ricana-t-il en la secouant à tel point qu'il lui jeta la tête en arrière dans un craquement sinistre.

— Laisse-moi tranquille, gémissait-elle.

Les genoux lui manquaient. Il dut l'aider à se tenir debout. Il la prit dans ses bras, et la jeta sur son lit.

— Qu'est-ce que tu sais à propos du docteur ? hurla-t-il. Allons, vas-y. Dégoise !

Elle secoua négativement la tête.

— Mais je ne sais rien du tout.

Et elle se retourna de façon à lui présenter le dos, puis elle commença à pleurer.

— Allons, calme-toi (et il la secoua). Tu sais quelque chose, qu'est-ce que c'est ?

Elle rejeta sa main et continua à lui tourner le dos.

— Fiche le camp !

— Tu perds ton temps, lui fit remarquer Gilroy qui se tenait sur le seuil de la chambre.

Rollo se retourna.

— Est-ce que je t'ai permis de monter ?

Sa rage était telle qu'il en était défiguré.

— Weidmann vous attend. J'ai pensé qu'il avait plus d'importance qu'elle pour vous.

Rollo se raidit et s'écarta de Celie qui demeurait immobile, la tête enfouie sous l'oreiller.

— Oui, tu as raison. (Il retourna Celie sur le dos.) Ecoute, toi, il faut que tu trouves Butch. Dis-lui de venir nous retrouver chez Weidmann. Je ne sais pas à quel jeu vous vous amusez, mais je vous verrai demain à ce sujet. As-tu compris ? J'ai des soucis plus graves en ce moment. Je te verrai demain.

Il écarta Gilroy et descendit au rez-de-chaussée. Gilroy murmura tranquillement :

— Nettoie la salle de bains, Celie, elle a une odeur de cadavre.

Et il suivit Rollo sans un regard en arrière.

*

— Sergent-détective ! (Et Cedric Smythe se récriait.) Vraiment c'est incroyable. Je me demande comment tu t'es débrouillé !

Le grand jeune homme sympathique assis en face de lui fit une grimace timide et leva son verre de bière.

— Allons, tu dois reconnaître que je n'aurais jamais fait un bon acteur, allons, sois honnête, Cedric !

Cedric hocha la tête.

— Je n'en suis pas si sûr que cela. Tu n'as jamais eu de chance. J'ai trouvé que tu avais merveilleusement joué dans *Quelquefois-Jamais*. Si au moins Peter Page avait eu un mot gentil pour toi. Si Jimmy Agate avait eu un peu plus d'indulgence...

— En tout cas, ils ne l'ont pas eue, lui répondit Jerry Adams d'un ton grognon. Et c'est cela qui m'a décidé. Tu dois admettre que je m'en suis assez bien tiré en l'espace de cinq ans... Si tu veux faire arrêter quelqu'un tu n'as qu'à me donner un coup de fil.

Cedric soupira d'aise. Il était heureux : pour la première fois depuis des mois un de ses amis lui rendait visite. C'était bien dommage que Jerry Adams ait renoncé au théâtre. Quel abandon impardonnable avec son talent ! Cedric en était désespéré. Et puis se

faire policier, quelle idée ! A un moment donné Jerry semblait être un des meilleurs jeunes premiers. Et même Cedric lui avait prédit un bel avenir. Jerry termina sa bière.

— Allons, il faut que je retourne au poste. (Il se leva.) Maintenant je sais où te trouver ; cela m'a fait grand plaisir d'avoir toutes les nouvelles des amis.

Cedric regarda l'heure. Il était juste un peu plus de onze heures.

— Est-ce qu'il faut absolument que tu partes tout de suite ? demanda-t-il malicieusement. Allons, je présume que je ne dois pas t'empêcher d'aller au boulot. Mais tu reviendras me voir, n'est-ce pas ? Je suis très seul ici, Jerry. Tu ne peux t'imaginer à quel point je suis isolé.

Jerry sourit.

— Moi aussi, je suis bien seul. Mais bien sûr que moi, je reviendrai. J'ai passé ici un bien bon moment. De plus j'ai hâte de connaître cette Mlle Hedder dont tu me parles tout le temps.

Cedric eut l'air contrarié.

— Elle est si charmante, vois-tu, Jerry. (Et il l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée.) Vraiment, je suis très inquiet à son sujet. Quand une jeune fille a été abandonnée de la sorte, on ne sait jamais quelle va être sa réaction. (Il regarda Jerry d'un air significatif.) J'ai souvent pensé que ce serait une femme épatante pour un jeune homme dans ton genre !

Jerry éclata de rire.

— Toujours le même, ce vieux Cedric ! (Il enfila son pardessus.) Toujours prêt à faire un petit roman d'amour. Mais au fait, pourquoi ne l'épouses-tu pas, toi, cette belle ?

— Mon cher ami, (Et Cedric se confondit en protestations.) quelle idée ! Mais je suis vieux, moi, j'ai passé l'âge. De toute façon, il faut que tu fasses sa connaissance. J'essaierai d'organiser cela. Seulement voilà, depuis quelque temps, elle est très occupée. Je me demande ce qu'elle peut bien faire !

Jerry fit la grimace.

— Enfin, si elle désobéit aux règlements, tu sais à qui t'adresser. Au fait, Cedric, ce qu'il me faut maintenant, c'est une affaire de premier ordre. Si tu connais quelqu'un disposé à commettre un crime, tu pourras me donner un coup de fil.

Cedric le suivit des yeux, tandis qu'il descendait rapidement la rue, puis il revint dans le parloir, prit les deux verres sales et la bouteille de bière vide et les déposa à la cuisine. Il ferait bien de se coucher ensuite, pensait-il. Il avait un livre à finir, et il ne voyait pas la nécessité de rester plus longtemps debout. Tous ses pensionnaires, à

l'exception de Susan, étaient rentrés et Susan était si réservée qu'il ne semblait pas utile de l'attendre dans le vain espoir d'apprendre ce qu'elle faisait. Il rinça les verres au robinet, ajouta la bouteille au tas de bouteilles vides et ferma l'électricité. Il alla jusqu'au bas des escaliers à tâtons et il commençait à remonter vers sa chambre quand la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre. Un instant, Cedric fut étonné. Il alluma l'électricité dans le hall et regarda sa montre. Il était onze heures et quart. Il alla à la porte d'entrée qu'il ouvrit.

Joe Crawford se tenait sur le seuil.

— J'ai quelque chose ici pour Mlle Hedder, dit-il en regardant Cedric de ses yeux froids et maussades.

Cedric eut un soubresaut d'ahurissement, et sans le vouloir, il recula d'un pas. Il ne s'attendait pas à revoir Joe, et la vue de ce visage dur et glacial le choqua.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que c'est que cette façon de venir sonner à une heure pareille ?

Il s'aperçut qu'il y avait un taxi arrêté là et que le chauffeur, debout auprès d'une grande malle, attendait son bon plaisir au bas des marches.

— Est-ce que je la monte, patron ?

Joe se retourna.

— Je vais vous donner un coup de main.

Et avec un regard méprisant pour Cedric :

— Ceci est destiné à Mlle Hedder. Nous allons le monter.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda Cedric, dont la curiosité prenait le dessus. Et puis, je ne sais pas si je vais vous laisser entrer chez moi après avoir été insulté par vous.

— Ça va, ferme-la, lui fit Joe.

Et il courut au bas des marches et prit la malle par une des poignées de cuir. Le chauffeur du taxi saisit l'autre et tous deux gravirent péniblement les marches et entrèrent dans le hall. Ils laissèrent tomber la malle qui fit un bruit sourd et se relevèrent ; tous deux fixaient Cedric.

— Nom d'nom ! haleta le chauffeur, ça n'est pas rempli avec de la plume !

— Où est la chambre ? demanda Joe à Cedric.

— Qu'est-ce que c'est ? répéta Cedric qui regardait fixement la malle avec inquiétude. Qui êtes-vous ? Et pourquoi voulez-vous m'amener cela ici ?

Joe fit un geste et vint près de lui. Son visage pâle était effrayant à voir.

— Ecoute, mon gros. (Il parlait les dents serrées.) Où est la chambre ? Je n'ai pas besoin d'entendre tous tes discours. Montre-nous le chemin, et la ferme !...

Le chauffeur gloussa de joie. C'était un gros homme d'un certain âge à la trogne resplendissante et aux yeux embués.

— Est-ce qu'il est pas marrant ? demanda-t-il à Cedric. Il a juré comme le diable et son train depuis que nous sommes partis. Allons, ne faites pas attendre Sa Majesté !

Muet de colère et d'effroi, Cedric monta à l'étage. Joe et le chauffeur le suivaient, portant la malle. Ils la tapaient contre le mur et avaient grand-peine à la faire passer au tournant étroit de l'escalier avant le premier palier.

— Mon doux Jésus ! hoqueta le chauffeur en laissant tomber lourdement son côté de malle, un moment pour respirer, patron ! Bon Dieu ! Je ne suis pas jeune comme je l'ai été !

Joe s'adossa au mur. Son visage était blême et il respirait par à-coups et à grand-peine. Evidemment la malle était beaucoup trop lourde à porter pour lui, mais il semblait faire un effort désespéré, absolument effrayant.

Cedric les regardait tous deux avec gêne.

— Allons, amenez-vous, dit-il sèchement en les voyant à bout de souffle, ce que lui redonnait à lui du courage. J'ai envie d'aller me coucher si vous n'y pensez pas, vous !

Joe hurla :

— Ferme-la !

Mais il attrapa la poignée de la malle de son côté et la souleva de terre.

— C'est un bourreau, vrai, qu'vous êtes, dit le chauffeur avec une grimace comique. Ça va, c'est une fleur.

Et reprenant sa poignée, ils continuèrent à s'avancer péniblement vers le deuxième étage.

Cedric marchait devant eux avec toute la dignité qu'il pouvait manifester. Il ouvrit toute grande la porte de la chambre de Susan Hedder et alluma l'électricité.

— J'espère qu'elle s'attend à cela, remarqua-t-il froidement, comme ils trébuchaient en rentrant dans la petite pièce. Je ne sais pas si je devrais laisser entrer cette malle. Non vraiment, je me demande si je le devrais.

— Ben, mon vieux, elle y est maintenant, lui fit le chauffeur en laissant lourdement tomber la malle avec un bruit qui secoua toute la maison. Si ça ne vous plaît pas, vous pouvez joliment bien la ramener tout seul en bas de l'escalier !

— Ça, ce ne sont pas ses oignons, remarqua Joe avec aigreur.

— C'est bon, arrivez. (Et Cedric leur tint la porte ouverte.) Vous ne pouvez pas rester ici. C'est la chambre d'une dame.

Joe et le chauffeur regardèrent autour d'eux avec curiosité.

La pièce était petite, sans grand confort. Il y avait un divan-lit, une coiffeuse, une table à jeu, un fauteuil, une chaise cannée, et une armoire... Devant le poêle à gaz éteint, des bas et de la lingerie appartenant à Susan étaient étendus sur un séchoir.

Le chauffeur les désigna du doigt.

— Et elle sait se fringuer, pas vrai ? (Il en louchait.) Ce serait bath, de voir ces frusques sur leur propriétaire, hein ?

— Allons, ne nous dégoutez pas ! Ce n'est pas un lieu de rendez-vous pour deux types vulgaires.

Joe alla vers la porte ; il avait examiné du coin de l'œil tous les détails de la pièce. Alors, elle vivait là.

Il espérait que l'argent avec lequel il la payait lui donnerait un peu de confort supplémentaire. Cette pièce lui semblait si morne, si dépourvue de bien-être. Il y avait une atmosphère plus sympathique dans sa chambre à lui, pourtant bien Spartiate. Ils descendirent, mais avant de regagner la voiture, Joe se tourna vers Cedric.

— Dites-lui de ne pas toucher à cette malle avant de m'avoir vu.

Et, sans donner à Cedric la possibilité de lui répondre, il dévala le perron et monta dans le taxi.

Cedric ferma la porte, puis alla dans sa cuisine ; il était si ému qu'il mit machinalement la bouilloire sur le feu pour se préparer du thé. Il se demandait vaguement à quel moment Susan reviendrait et, en attendant que la bouilloire fût prête, il monta à la chambre de Susan et inspecta la malle.

C'était quelque chose de formidable. Il essaya de la soulever, mais elle était si lourde qu'il ne put la bouger. Il examina les serrures. Elles étaient excellentes et seraient difficiles à forcer. En se penchant sur la malle, il s'aperçut qu'elle exhalait une vague odeur assez âcre. Cette espèce d'odeur lui rappelait les funérailles de son père. Quelle association d'idées ridicules et même assez macabres ! se dit-il en s'éloignant de la malle. Comment cela pouvait-il lui rappeler l'enterrement de son père ? Et pourtant c'était très net. Une frayeur soudaine le saisit, jamais de sa vie il n'avait eu aussi peur. Il lui semblait qu'il avait un cauchemar et que la malle, à n'importe quel moment pouvait s'ouvrir et qu'il s'en échapperait quelque chose d'affreux à voir.

Vivement, il gagna la porte, l'ouvrit, et regarda nerveusement dans le couloir obscur. Il le trouvait aussi effrayant que la malle. Si par

hasard ce garçon dégueulasse était là, prêt à lui sauter dessus ? Il écouta, retenant son souffle. La maison était paisible et, seul un faible écho de la circulation lui parvenait. Il tâtonna pour trouver le commutateur et alluma l'électricité. Le couloir lui semblait plus familier avec l'éclairage. Il éteignit dans la chambre de Susan, ferma la porte et descendit rapidement pour se rendre au petit salon. Il entendit chanter la bouilloire, aussi alla-t-il à la cuisine. Quand il eut préparé le thé, il revint au petit salon et s'assit près de la cheminée sans feu.

Il réfléchit et décida qu'il faudrait à tout prix avoir un entretien avec Susan. Il aimait bien la jeune fille, mais les deux dernières journées avaient été très inquiétantes. Il pensa encore à cette malle. Qu'est-ce que pouvait signifier cette odeur bizarre ? Où avait-il senti pareille odeur ? Que diable y avait-il dans cette malle ?

Il resta longtemps assis là, ressassant griefs et craintes.

Il était minuit et demi lorsqu'il entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Il se leva aussitôt et alla dans l'entrée.

Susan le regarda à la fois surprise et gênée.

— Bonsoir, monsieur Smythe, dit-elle, je pensais que vous étiez couché.

— Je désirais vous parler. (Cedric la regarda avec sévérité.) En vérité, mademoiselle Hedder, les choses en sont arrivées à un point !... Je sais bien que cela ne me regarde pas, mais vraiment... Enfin, je veux dire qu'il me semble que vous me devez une explication.

Susan rougit.

— Pourquoi, monsieur Smythe ? Je... Je ne vois pas à quoi vous faites allusion... commença-t-elle.

Mais Cedric d'un geste digne l'arrêta.

— J'espère que vous voudrez bien m'accorder quelques instants, voulez-vous venir dans mon petit salon, s'il vous plaît ?

— Oui, c'est cela.

Et Susan se demandait avec gêne ce qu'il avait découvert. Elle le suivit dans le salon et, retirant son petit chapeau élégant, fit bouffer ses cheveux avec nervosité.

— Mademoiselle Hedder, commença Cedric en s'installant devant la cheminée, quel est cet étrange individu qui vient déposer ici des billets et des malles pour vous ?

Susan le fixa, ahurie.

— Oui, parfaitement, une malle. Il est venu ici il y a une heure et a été tout ce qu'il y a de plus grossier. Jamais de ma vie on ne m'avait parlé sur ce ton. S'il n'avait pas affirmé être de vos amis, j'aurais appelé la police.

— La police ! (Susan écarquillait les yeux.) Oh ! mais il ne faut pas faire une chose pareille. Je veux dire...

— Naturellement, je ne le ferai pas sans vous en parler au préalable, ajouta vivement Cedric. (Il ne voulait pas être trop dur avec elle.) Mais j'ai été bouleversé. Et il y a quelque chose qui me déplaît, au sujet de la malle. Je ne suis pas facile à effrayer. Si vous vous en souvenez, j'ai fait la dernière guerre. Je suis un vieux troupier, mademoiselle Hedder, malgré tout je ne suis plus aussi jeune qu'autrefois. Cette malle me rend nerveux. Je suis obligé de le reconnaître, une odeur s'en exhale !

— Mais je ne comprends pas, lui dit Susan estomaquée. Quelle malle ?

— Cet individu l'a apportée pour vous, ce soir, donc vous deviez l'attendre...

— Vous voulez dire M. Crawford ?

Cedric renifla.

— Il n'a pas donné son nom. C'était un jeune, un grossier personnage... Et il a employé des mots horribles. Naturellement, dans l'armée... (Il fit un geste expressif de la main.) Cependant je ne m'attendais pas à entendre cette espèce de langage dans ma propre maison.

— Je ferai peut-être mieux d'y aller voir. (Susan voyait là une occasion de quitter la pièce.) Je ne sais rien du tout à propos de cette malle.

— Très bien. (Cedric serra les dents.) Je monterai avec vous.

— Mais c'est inutile. (Susan commençait à se sentir exaspérée.) Je suis certaine que vous devez être très fatigué et il est vraiment très tard.

— Je crains, mademoiselle Hedder, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte, d'être obligé d'insister. Je crois que je devrais avoir une explication, au moins. Vraiment... Je...

Il s'arrêta en voyant tout à coup un éclair de colère passer dans les yeux de Susan.

— Dans ce cas, monsieur Smythe, il n'y a pas d'autre solution pour moi que celle de vous donner congé si vous vous sentez réellement offensé, ajouta Susan avec acidité. Je ne vais certainement pas vous rendre des comptes, ni à qui que ce soit, en ce qui concerne ma vie privée, à moins que j'en aie envie !

Cedric s'effondra aussitôt.

— Mais oui, bien sûr, vous avez tout à fait raison, lui répondit-il avec vivacité. Il faut m'excuser. J'étais bouleversé. Je ne veux pas que vous me quittiez.

— C'est très bien. (Susan avec raideur prit son chapeau.) C'est bien, alors, bonsoir monsieur Smythe. Je suis désolée de ce qui s'est passé. Je parlerai à M. Crawford.

Avant que Cedric ait pu imaginer une réponse, elle était partie en courant dans l'escalier.

Joe lui avait parlé qu'il enverrait un coffret d'acier. Cette malle, se disait-elle en montant chez elle, était-ce le coffre en question ? Elle voulait poser tant de questions à Joe. Pourquoi Kester Weidmann était-il venu au club alors que Joe avait affirmé qu'il l'éloignerait de Rollo ? Elle n'avait pas tourné la poignée de sa porte que le téléphone commençait à sonner. C'était le seul luxe de sa chambre. Il avait été installé par un des pensionnaires de Cedric et comme l'abonnement courait encore pendant quelques mois, Cedric l'avait laissé dans la chambre.

En traversant la pièce pour répondre à l'appel, une odeur âcre, très légère, lui rappela vaguement les fleurs qu'on utilise pour les couronnes. Elle vit la malle noire, énorme et pesante adossée au mur. Un frisson glacial la traversa lorsqu'elle saisit l'écouteur.

— Allô, dit-elle en fixant la malle.

— Ici Joe.

La douce voix sans timbre semblait pressante.

— Qu'est-il arrivé ? Et qu'est-ce que c'est que cette malle ?

— Ne parlez pas, mais écoutez. M. Weidmann m'a joué un tour. J'ai découvert que le cadavre de son frère était avec lui dans sa chambre. Il a fait embaumer le corps. Il veut le ressusciter. Rollo prétend que la chose est faisable et il va en faire de l'argent. Eh bien ! voilà, maintenant, ils ne peuvent pas le faire. J'ai caché le cadavre. C'était l'unique solution. Comprenez-vous ? Quoi qu'il arrive, ils ne doivent pas découvrir le cadavre !

Susan était assise toute roide, le téléphone collé à son oreille, et, son esprit ne saisissait les paroles qu'à demi.

— Je ne comprends pas. (Elle regarda la malle avec effroi, d'un coup d'œil jeté par-dessus son épaule. Son cœur se contracta et elle commença à trembler.) Le cadavre ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ne faites pas l'idiote, ajouta Joe d'une voix furieuse. Le corps est embaumé. Ça n'a pas l'air beau à voir, mais impossible de faire autrement. Vous n'avez pas besoin de regarder à l'intérieur de la malle !

Tout se mit à tourner dans la pièce autour de Susan.

— Non !... hurla-t-elle. Oh ! Joe... je vous en prie...

— Je ne peux pas continuer. Il y a quelqu'un ici...

Sa voix se brisa. Après un moment de silence il ajouta :

— Ils sont ici ! Il les a envoyé chercher...

Et la communication fut coupée.

Susan répéta furieusement :

— Allô ! Allô !

Pas de réponse, et elle regarda la malle par-dessus son épaule. L'appareil téléphonique tomba de ses mains. Elle se leva lentement, et, adossée au mur, elle couvrit sa bouche de ses mains. Puis elle hurla tout à coup et cacha son visage dans ses mains.

*

Joe posa l'appareil sur la table et regarda Rollo et Gilroy de son air maussade et inexpressif. Kester Weidmann, le visage contorsionné, les yeux hébétés par la douleur, semblait un nain à côté de Rollo. Il agita ses mains vers Rollo, puis montra Joe du doigt.

— Voilà Joe, Joe est un brave garçon. Il nous viendra en aide. Où avez-vous été, Joe ? Cornélius a disparu. Quelqu'un l'a emmené.

Joe sentait le regard soupçonneux de Rollo qui restait attaché sur lui.

— Que voulez-vous dire : emmené ? Il était mort, n'est-ce pas ?

Ceci fut prononcé sans presque desserrer les lèvres.

Weidmann se tordit les mains.

— Quelqu'un l'a emmené, répéta-t-il.

Rollo posa sa main sur le bras de Weidmann.

— Je le retrouverai, assura-t-il d'un ton apaisant. Je veux parler à Joe. Si vous alliez vous reposer, monsieur Weidmann ? Vous êtes souffrant. Gilroy, veillez à ce qu'il aille se coucher.

Pendant toute cette conversation, il n'avait pas quitté Joe des yeux.

— Non ! Je ne pourrais pas dormir. Il faut que je trouve Cornélius.

Weidmann se récusait faiblement tandis que Gilroy l'entraînait, laissait Rollo et Joe face à face.

— Alors, Joe, c'est vous. Et Rollo s'avança à l'intérieur de la pièce. A qui étiez-vous en train de téléphoner ?

— A ma petite amie. (Joe essayait de conserver son calme.) J'ai bien le droit de téléphoner à ma petite amie, n'est-ce pas ?

Rollo sourit.

— Naturellement. (Il avança une chaise vers la table et s'assit. Il regarda autour de lui dans la pièce dont l'apparence était glaciale et hallucinante avec ses meubles cachés par des housses.) Allons, parlez-

moi un peu d'elle, Joe, qui est-ce ?

— Ça, c'est mon affaire. (Joe se fit méfiant.) Qui êtes-vous, vous ?

— A votre place, je ferais attention à la façon dont vous me parlez, ajouta Rollo, toujours souriant. (Mais il y avait une petite lueur de méchanceté dans son regard.) Pourquoi votre maître a-t-il demandé où vous étiez ? Est-ce que vous êtes sorti, Joe ?

Joe hocha négativement la tête.

— Vous en êtes bien sûr ?

— J'en suis certain, affirma Joe, en serrant les poings. Vous feriez mieux de fiche le camp, vous et le nègre. On n'a pas besoin de vous ici.

Gilroy revint.

— Il se repose, dit-il à Rollo. Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Pas encore, mais cela viendra. (Et Rollo regardait pensivement Joe avec la même insistance.) Je pense que c'est lui, mais je n'en suis pas tout à fait certain. (Il désigna Joe.) C'est vous qui avez emmené Cornélius, n'est-ce pas ?

Joe ricana :

— Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? dit-il. Il est mort. Qui donc aurait besoin d'un cadavre ?

— Ne faites pas l'idiot. (Rollo eut un sourire.) Je peux traiter cette affaire-là mieux que vous. Asseyez-vous. Allons, parlons-en.

Joe ne broncha pas.

— Asseyez-vous donc, Joe, répéta Rollo en montrant une chaise de l'autre côté de la table. (Joe hésita, puis se dirigea avec raideur jusqu'à la chaise.) Voilà qui est mieux, nous allons pouvoir parler. Vous êtes jeune. Vous ne pensez pas mener cela à vous seul. Weidmann paiera gros pour retrouver son frère. Allons, inutile de perdre du temps. Vous savez où est le cadavre. Je peux tirer de l'argent de Weidmann. Si nous nous mettions tous deux dans cette affaire ? Vous pourriez avoir le tiers de ce que je tirerai de Weidmann. Ça vous va ?

— Si je savais où est son frère, je pourrais envisager la question, mais je ne le sais pas.

— Peut-être que vous ne téléphoniez pas à votre amie, tout à l'heure, peut-être était-ce la personne chez qui vous avez mené Cornélius ?

Joe ne répondit rien. Il y eut un long silence, puis Rollo murmura tranquillement :

— Je pourrais employer la persuasion pour vous faire parler, Joe, mais je ne veux pas faire de drame. Cela vaudrait tellement mieux si vous vous entendiez avec moi.

— Si je savais où il est, je vous l'aurais dit.

Et Joe se sentait faiblir. La porte s'ouvrit et Butch fit son entrée. Une cigarette pendait au coin de sa bouche et il regarda Joe avec un petit sourire.

— Vous avez combiné votre arrivée avec astuce. (Rollo fit un geste par-dessus la table.) Voici Joe.

— Voui, nous nous sommes déjà rencontrés.

Butch s'appuya contre le mur.

Joe eut un frisson. Pourquoi avait-il cru qu'il pourrait s'en tirer ? Maintenant que l'homme à la chemise noire était là, son courage, ses espérances et sa fermeté avaient disparu.

— Allons, Joe, est-ce que vous allez vous décider ? Préférez-vous que je vous laisse seul un moment avec Butch ?

Joe frissonna encore. Il savait que, torturé par Butch, il ne serait pas capable de garder le secret. Il connaissait les limites de sa résistance. Il n'avait pas de courage devant la douleur. Il n'osait pas faire face à Butch, seul. Il parlerait sûrement. Ils le tueraient, naturellement. Il en était certain. Après l'avoir tué, ils iraient chez Susan et trouveraient la malle. Peut-être tueraient-ils aussi Susan et le gros vieux. Après, ils saigneraient Kester à blanc. Tout cela parce qu'il n'aurait pas le cœur, lui, de la boucler.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Il vit cela tout de suite ; de toute façon, ils allaient le liquider. Il en était sûr. Il n'avait pas peur de la mort. C'était Butch qui l'effrayait. Butch et toutes ces choses abominables qu'il pourrait subir. De la mort, il n'avait pas peur. Cela, c'était facile, quelques secondes de sensation étrange et affolante, et puis tout était fini. Mais Butch pouvait faire durer sa souffrance. Il pouvait la prolonger pendant des heures. Il voyait tout cela d'avance.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Il se passa la langue sur ses lèvres sèches.

— C'est bon, je vais vous le dire.

Rollo fit un signe de tête.

— Il semble avoir peur de vous, Butch, dit-il.

Il sourit.

Butch reprit :

— Je ferais peut-être mieux de l'adoucir tout de suite.

— Nous allons d'abord écouter ce qu'il a à nous dire. Allez-y Joe !

— Il est ici, dans cette maison, dit Joe, sans regarder personne. Je connaissais votre manœuvre, mais je ne vois pas bien comment je pourrais continuer, n'est-ce pas ?

Rollo se pencha.

— Dans cette maison ? répéta-t-il. Alors, vous n'êtes pas sorti ?

— A quoi bon ? Comment aurais-je pu sortir un cadavre d'ici ? Non, je l'ai caché en haut.

— Il ment, affirma Butch.

— Cela ne lui servira à rien, reprit Rollo. Cela peut lui donner quelques minutes de plus à vivre, mais c'est tout.

— Je vais vous montrer. (Joe se leva. Son cœur battait sourdement et il avait la bouche pâteuse.) Il est en haut.

— Où ? interrogea Rollo.

— Dans la soupenette aux malles, tout à fait en haut de la maison.

— Vas-y voir, dit Rollo à Butch. Nous attendrons ici.

— Vous ne le découvrirez jamais, affirma Joe avec un sourire satisfait. Mais allez-y si le cœur vous en dit.

Les trois hommes le fixèrent. Rollo se pencha.

— Vous vous en repentirez si vous nous faites marcher.

Joe le regarda :

— Il est là-haut. Vous pouvez tous y aller voir. Je vous le montrerai.

— Nous attendrons ici, lui répondit Rollo, après un instant de réflexion. Va avec lui, Butch, et sois prudent. Je crois qu'il nous joue un tour.

Butch fit un signe de tête dans la direction de la porte.

— Allons, dit-il, et faites attention, si vous essayez de m'en faire voir, je vous arrache les oreilles.

Joe le précéda dans le hall. Ils commencèrent à monter l'escalier tous les deux.

— Je vous ai dit de les mettre quand il en était encore temps, lui rappela Butch, comme ils arrivaient sur le premier palier. Maintenant, regardez dans quel guêpier vous vous êtes fourré !

Joe ne dit rien, car il savait à quoi Butch faisait allusion. Ils le tueraient sans aucun doute. Il sentait ses entrailles de plus en plus dures et glacées. Sa pensée allait vers Susan. Ferait-elle ce qu'il lui demandait dans sa lettre ou bien fléchirait-elle et laisserait-elle tout tomber pour aller se cacher ? Si elle agissait ainsi quelqu'un trouverait le cadavre de Cornélius dans la malle. Cela ne pouvait avoir qu'une conséquence ! On enfermerait Kester.

Il avait fait tout ce qu'il pouvait. C'était étrange qu'il eût pressenti tout ce qui arrivait. On eût dit qu'il avait le don de double vue. Tandis qu'il commençait à gravir l'escalier conduisant au deuxième étage, il savait qu'il ne pouvait s'attendre à vivre bien longtemps encore. Il pensa à Fresby. Si Fresby tenait le coup et ne donnait pas la boîte

destinée à Susan, alors tout serait détraqué. Mais, là encore, il avait la conviction que Fresby ne voudrait pas courir de risques. Il ferait ce qu'on lui avait commandé. De Fresby, une foule de choses dépendait.

— Allons, du calme, lui intima Butch, alors qu'il pressait le pas. Pas la peine de courir devant moi. J'aime bien que tu sois à portée de ma main.

Et il eut un gloussement cruel.

Une fois à mi-chemin dans l'escalier, Joe se décida à commencer quelque chose. Ses genoux faiblirent tout à coup et son cœur se mit à battre si violemment qu'il en était hors d'haleine et étourdi. S'il commettait une seule faute, maintenant, rien ne pouvait plus le sauver. S'il attendait une seconde de plus, il aurait manqué sa dernière chance. Ils étaient exactement à mi-chemin du vaste escalier.

Il respira à fond, fit volte-face et, posant les deux mains sur la poitrine de Butch, il le rejeta sauvagement en arrière. Butch poussa un cri aigu, essaya de recouvrer l'équilibre, se raccrocha à Joe et tomba à la renverse. Joe le frappa au moment de sa chute. Butch partit en arrière, les doigts lâchant le bras de Joe, il déboula dans les escaliers. Joe ne regarda pas derrière lui. Il monta les marches à toutes jambes, tête baissée et les épaules rentrées. Il arriva sur le palier au moment où Butch s'effondrait sur la rampe et se raccrochait désespérément à tout ce qui pourrait arrêter sa chute, mais il ne put s'agripper assez fort pour contrebalancer le poids de son corps. Il rebondit sur le palier du dessous et y demeura sans connaissance.

Joe enfila le long couloir à toute vitesse, jusqu'à une petite fenêtre qui surplombait le toit. Il pouvait entendre quelqu'un – Rollo sans doute – hurlant dans l'escalier. De ses mains tremblantes, il appuya sur la fenêtre et souleva le carreau, mais la fenêtre demeura close. Il essaya encore de soulever le panneau, mais ce dernier demeura immobile et il se sentit envahi par une affreuse panique qui lui donna le mal de mer. La fenêtre ne s'ouvrait pas. En dessous, il pouvait entendre Butch jurer, tandis qu'il se relevait péniblement. Il serait là dans quelques instants, et alors, toute possibilité de fuite disparaîtrait.

Joe secoua violemment le cadre de la fenêtre, essayant de le dégager, mais cette dernière n'avait pas été ouverte depuis longtemps, aussi la peinture et la poussière l'avaient-elles cimentée.

Il regarda par-dessus son épaule, la gorge palpitante. Il pouvait aussi percevoir la voix grondante de Rollo qui se rapprochait. Se tournant une fois de plus vers la fenêtre, il s'accroupit et donna un grand coup d'épaule dans la vitre. Il s'écarta ensuite et donna un coup de pied aux fragments qui restaient accrochés, à l'instant même où Butch arrivait en titubant sur le palier.

Ensuite, il se courba pour escalader la fenêtre démolie et passer sur

le toit.

— Stop, lui intima Butch en s'arrêtant.

Joe ne lui prêta aucune attention. Il grimpait sur les tuiles et atteignait le faîte. Il se mit à califourchon, le dos tourné au jardin et face à la fenêtre par laquelle il était passé.

La nuit était étouffante. Il y avait dans le ciel une lune énorme. Bien loin, au-dessous de lui, il pouvait voir l'immense jardin et le bois qui s'étendent au loin.

Butch jeta un coup d'œil circulaire par la fenêtre, son visage reflétait à la fois crainte et folie furieuse. Il vit Joe perché sur le sommet de la toiture, à moins de six mètres de lui ; il se mit à le regarder avec rage.

— Tu ferais mieux de rentrer, sinon, j'irai te retrouver et je t'aurai.

Joe montra les dents. Il se sentait un peu pris de vertige, mais il savait que Butch ne pourrait plus rien lui faire désormais.

Rollo, haletant, arriva dans le couloir et d'un coup d'épaule écarta Butch. Il regarda par la fenêtre, et, apercevant Joe il faillit étouffer, puis il dévisagea Butch et éclata de rage mauvaise.

— Je t'ai dit de le surveiller, n'est-ce pas ? C'est comme cela que tu t'en occupes, maintenant !

— Je vais le suivre, il ne peut pas s'en tirer.

— Ne fais pas l'idiot ! Tu pourrais glisser, nous sommes loin du sol, ici !

— Je ne glisserai pas, affirma Butch qui, toutefois, ne fit pas un geste pour passer par la fenêtre.

Rollo se pencha de nouveau et regarda Joe.

— Allons, mon garçon, ayez un peu de bon sens, lui dit-il avec douceur. Voilà qui ne vous mènera nulle part. Vous feriez mieux de rentrer avant qu'il ne vous arrive un accident.

Joe s'agrippa aux tuiles chaudes et se pencha en avant.

— Dans un instant, je vais sauter. J'ai tout calculé. Si je ne saute pas, je parlerai. J'en suis sûr, alors, je vais sauter, voilà.

Rollo le regarda, éberlué. Le visage pâle et glabre de Joe était horrible à voir au clair de lune et Rollo tout à coup eut la certitude que Joe tiendrait sa parole ; il en eut le frisson.

— Ne faites pas l'idiot ! (Il se faisait pressant.) Nous ne vous ferons pas de mal. Si vous nous dites où est le cadavre, nous vous laisserons tranquille.

Joe hocha négativement la tête.

— Non !

Il avait du mal à empêcher ses dents de claquer. La nuit était

brûlante et le toit gardait encore la chaleur du soleil d'été ; malgré cela, il avait des sueurs froides.

Rollo murmura à Butch :

— Prends une corde, nous pourrions l'attraper au lasso.

Butch grommela, puis s'en alla dans le couloir. Rollo, lui, retourna à la fenêtre :

— Allons, soyez raisonnable dans cette affaire. (Il essayait la persuasion et parlait à Joe comme à un enfant.) Vous êtes jeune. Vous n'avez pas encore envie de mourir. Dites-moi où est ce cadavre, et il y aura dix mille livres pour vous. Allons, pensez-y mon garçon. Pensez à ce que vous pourriez faire avec dix mille livres.

— Vous ne comprenez donc pas, répliqua Joe, en regardant la grosse figure de Rollo. Ils ont tout fait pour moi. Je sais quelles sont vos intentions, et je ne vous laisserai pas faire ; maintenant, vous ne trouverez jamais Cornélius, et, sans lui, vous ne pouvez rien faire. C'est pour cela que je vais sauter. Je vais faire rater votre petite combine et lui, Kester, vous échappera.

Il regarda par-dessus son épaule, aperçut le jardin en dessous de lui. Rollo qui le vit chanceler, puis s'agripper à la toiture, pensa un instant qu'il allait tomber.

— Attention ! lui jeta-t-il, souffrant tout à coup mille morts, à la pensée que si Joe tombait, les chances de jamais retrouver Cornélius devenaient infimes.

A ce moment, Butch revint. Il avait à la main une longue cordelette.

Rollo murmura :

— Cache-toi. Ne te laisse pas voir. Comment vas-tu t'y prendre ?

— Je vais essayer de monter sur le toit d'un autre côté. Pendant ce temps-là, continue à l'occuper, cette sale bête, en attendant que je puisse lui tomber dessus.

Rollo épongea la sueur qui coulait le long de ses yeux.

— Je crois qu'il veut sauter. Il est fou. Il faut qu'il le soit. Il ne faut pas que tu fasses un faux mouvement.

La figure de Butch se renfroga.

— Je n'en ferai pas, tu peux en être sûr.

— Attention ! Il pourrait essayer de t'entraîner avec lui.

— Continue à le faire parler.

Butch disparut de nouveau dans le couloir.

Rollo se pencha par la fenêtre.

— Je viens de parler à Butch, peux-tu m'entendre ?

Joe le regarda, soupçonneux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Nous avons décidé de vous fiche la paix. Nous trouverons Cornélius sans votre aide, donc, nous partons tout de suite.

— Je n'en crois pas un mot. Vous allez vous cacher quelque part, en attendant que je vienne.

— Ne faites pas l'idiot. Vous nous verrez partir. Vous pouvez voir le jardin, n'est-ce pas ? Vous nous verrez tous marcher dans l'allée.

— Mais vous reviendrez, fit Joe avec insistance. Si ce n'est pas ce soir, ce sera un autre soir. Non, je vais sauter. Je n'aurai peut-être jamais plus une occasion comme celle-ci.

Rollo s'épongea encore le front. Où donc était Butch ? Pourquoi l'imbécile allait-il si lentement ? Il reprit :

— Je n'aime pas la mort. Je ne veux pas être mêlé à un crime. Si je vous fais un papier où je m'engagerai à laisser Weidmann tranquille, est-ce qu'à votre tour vous promettez de ne pas sauter ?

Joe contempla cette perspective. L'horrible sensation de terreur, le sursaut d'énergie qu'il faudrait pour sauter et la frayeur de ne pas mourir sur le coup en arrivant au sol commençaient à le miner. Il s'accrocha désespérément à cette promesse. S'ils lui faisaient un papier, cela pourrait bien arranger les choses, pensa-t-il. Joe appartenait à cette catégorie de gens qui croyaient avec la plus grande ferveur à tout ce qui était écrit et signé.

— Est-ce que vous feriez cela vraiment ?

Il s'écarta légèrement du rebord de la gouttière.

Rollo sourit.

— Mais bien sûr. Allons, j'écris cela de suite. (Il chercha dans sa poche et en sortit un portefeuille et un stylo.) Comment vais-je commencer ? A qui de droit, par la présente, je... Est-ce que vous voulez que je dise cela ?

Joe fit un signe d'approbation. Allons, il ne mourrait pas en fin de compte ! Il était si attentif à la voix de Rollo et à la pensée de son rachat inattendu qu'il n'entendit pas Butch ramper vers lui le long de la gouttière.

— Voilà, c'est écrit. (Rollo mentait, car il avait entendu le léger crissement des souliers de Butch sur sa tête et il serrait les dents à la pensée que Joe, lui aussi, pourrait l'entendre.) *Je soussigné admetts avoir tenté de...* Ça va, hein ? Vous devriez comprendre ainsi que je fais ce que je dis. Allons, écoutez... *avoir tenté de voler Kester Weidmann.* Je l'écris en toutes lettres !...

Joe, du coin de l'œil, aperçut quelque chose remuer. Il se détourna brusquement et ce fut le faible sifflement d'une corde qui s'abat. Donc, il était joué, pensa-t-il, terrorisé. Il était pris dans un lasso. Pas une

seconde à perdre. Il n'avait pas envie de mourir. Il voulait vivre, mais il n'avait plus le temps d'y penser. Il s'appuya sur les mains et se laissa partir en arrière tandis que la corde se nouait autour de sa tête.

— Espèce d'idiot ! hurla Rollo en voyant la corde se resserrer autour du cou de Joe.

Trop tard. Avec un petit cri effrayé, Joe tomba du toit et disparut. La corde soudain se tendit et rebondit contre les tuiles avec un bruit sec.

Butch arriva en rampant. Il ne prêta pas la moindre attention aux clameurs de Rollo. Il atteignit le faîte, l'enjamba et s'avança en rampant jusqu'au rebord du toit. Il se pencha afin de contempler le visage blafard de Joe qui se balançait inerte à l'extrémité de la corde.

*

Cedric Smythe venait de retirer son veston et son gilet et allait se coucher, lorsque le hurlement sauvage de Susan le fit tressaillir. Il resta un moment interdit, puis saisit sa robe de chambre et se précipita dans le couloir, puis s'arrêta au bas de l'escalier.

La maison était dans l'obscurité et le silence fit suite à ce premier cri d'alarme. Cedric aurait aimé que d'autres pensionnaires se joignent à lui pour découvrir ce qui arrivait. Mais ils étaient sans doute trop occupés à dormir pour se soucier de ses craintes.

— Miss Hedder ! Etes-vous là ? questionna-t-il.

Il écouta, mais comme il ne pouvait rien entendre il commença à monter lentement, comme à regret, les escaliers.

Tout à coup, il entendit la porte s'ouvrir puis se refermer en claquant ; ensuite, il perçut le bruit d'une clé dans la serrure et des pas vifs dans le couloir.

— Oh ! Mon Dieu ! s'écria-t-il suffoqué.

Il se tapit le long du mur, les yeux exorbités, le cœur battant à toute vitesse.

Susan, d'un bond, gagna l'escalier qu'elle se mit à dévaler. Elle tenait son chapeau et son manteau à la main et ne le vit pas avant d'être arrivée à son niveau. Cedric lui fit moins peur, toutefois, que son propre visage horrifié n'effraya Cedric ! Elle s'écarta de lui avec un petit gloussement, hésita une seconde et fit le geste de continuer sa course. Cedric l'arrêta.

— Qu'y a-t-il ? (Il regarda au-dessus d'elle le palier du premier étage, comme s'il s'attendait à voir quelqu'un venir sur eux.) Qu'y a-t-il donc ? Vous me faites une peur mortelle !

— Je ne peux pas vous le dire. (Susan s'arracha à cette conversation.) Non, je ne peux pas vous le dire maintenant. Il faut que je sorte.

Et la voilà partie vite au bas de l'escalier, dans le hall et bientôt dans la rue.

Quelque part, dans le voisinage, une horloge sonna deux heures. La longue rue de Fulham était déserte et la lune éclairait les façades des maisons et les fenêtres qui ressemblaient à de grands yeux aveugles. Eperdue, Susan regarda la rue dans tous les sens, puis commença une course folle vers le pont de Putney. Elle n'avait qu'une idée en tête. Il fallait qu'elle voie Joe. Il fallait que Joe emmène cette affreuse malle avant que la police ne la découvre. Elle redoutait par-dessus tout les démêlés avec la police. Un cadavre dans une malle ! C'était inouï. Comment Joe avait-il pu imaginer une chose pareille ? Il fallait qu'il vienne l'en débarrasser. Il le fallait tout de suite. Elle ne pouvait plus rien faire pour Kester Weidmann. Elle avait été folle, folle à lier, de se mêler à une histoire aussi extravagante. Tout à coup un taxi déboucha d'une rue de traverse et Susan lui fit des signaux désespérés pour qu'il s'arrête. Le chauffeur la regarda avec curiosité.

— Vous êtes dehors bien tard, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Et il ajouta avec lassitude :

— Je rentrais chez moi.

— Ce n'est pas loin. (Susan, hors d'haleine, ouvrit brusquement la portière.) C'est tout près du café de « L'Homme Vert », je vous dirai où vous arrêter.

Il ne fallut pas plus de trois à quatre minutes pour arriver à « L'Homme Vert » ; alors Susan se pencha en avant.

— Je veux aller chez M. Kester Weidmann. Est-ce que vous savez où c'est ?

— Si je le sais ! Le milliardaire ? Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Oh ! Je travaille chez lui. Je suis femme de chambre, expliqua Susan après avoir cherché désespérément quoi dire. Ne faites pas rentrer la voiture. Laissez-moi à la grille. Si quelqu'un m'entend, je... je me ferai fiche à la porte !

Le chauffeur arrêta quelques instants après.

— Vous y v'là, mam'selle !

Susan descendit, le régla, puis courut vers le grand porche d'entrée et suivit la longue allée en lacets qui menait à la maison. Elle ne savait pas où elle trouverait Joe mais elle était décidée à le voir, quand bien même il lui faudrait réveiller tout le monde. Il fallait qu'il revienne avec elle et enlève cette malle. Elle n'accepterait aucune excuse et ne céderait à aucun essai de persuasion. Quoi qu'il arrive, cette malle

devait être enlevée.

Il lui fallut marcher longtemps. Elle se serait perdue sans le magnifique clair de lune. L'allée traversait un bois épais, aussi lui fallut-il un certain temps avant d'apercevoir la maison. Lorsqu'elle vit cette dernière, elle remarqua une grosse Packard, arrêtée dans le milieu de l'allée. C'est alors seulement qu'elle se souvint des paroles de Joe au téléphone : « Ils arrivent. Il les a fait appeler. »

Au même moment, elle quitta le milieu de l'allée pour se cacher dans les fourrés épais qui la bordaient. Eux, Rollo et l'homme à la chemise noire, étaient déjà là. Elle avait failli marcher droit sur eux. Que faisaient-ils ? Pourquoi Kester Weidmann les avait-il appelés ? Où donc était Joe ?

Très prudemment elle avança, cachée dans le taillis, et se rapprocha de la maison. Puis elle s'arrêta de nouveau et regarda à travers les buissons. Un homme mince et grand était debout au milieu de la vaste allée circulaire. Il était immobile, la tête rejetée en arrière ; il semblait occupé à contempler le ciel.

D'en haut, une voix remarqua :

— Je ne peux pas le remonter, cet espèce de morveux. Je vais couper la corde et le laisser tomber.

L'homme mince qui regardait en l'air grogna et répondit :

— Je vais me sortir de là.

Susan s'avança jusqu'à la limite extrême du taillis. De là, tout le spectacle se révélait à elle. Elle leva les yeux et vit un homme à califourchon au sommet du toit. Elle le reconnut à sa cravate blanche, mise en relief au clair de lune par la chemise noire. Que faisait-il ? Elle écarquillait les yeux, oubliant l'homme si proche d'elle, oubliant tout, envahie qu'elle était par l'horreur quand elle put distinguer et reconnaître la silhouette inerte qui se balançait à l'extrémité de la corde. Tandis qu'elle identifiait ce corps mince et l'épaisse chevelure en désordre, la corde céda tout à coup et le cadavre tomba.

Susan se cacha le visage entre les mains. Elle ne pouvait pas crier. Elle ne pouvait pas s'enfuir. Son corps entier était crispé d'horreur tandis qu'elle attendait le moment où le corps toucherait le sol avec un son mat. Quand elle l'entendit, elle tomba à genoux, se mordant les poignets pour ne pas crier.

Elle sentit qu'elle tombait face contre terre et ne se rappela jamais ce qui suivit.

Quand elle reprit connaissance, elle se dit qu'elle avait dû s'évanouir. Elle ne savait pas depuis quand elle était allongée sur l'herbe sèche et drue, mais lorsqu'elle jeta un regard à travers les buissons elle vit qu'il y avait trois hommes de plus dans l'allée. Elle

reconnut Gilroy et l'homme à la chemise noire. L'autre, énorme et imposant, ce devait être Rollo. Ils étaient là, autour du cadavre de Joe qui gisait ramassé sur lui-même sur l'allée cimentée.

Elle resta allongée à les observer, paralysée par l'horreur, Tout avait été si rapide, et à tel point irréel, qu'elle avait conscience de n'en pouvoir réaliser encore toute l'atrocité. Pour lors, envahie d'une étrange sensation de faiblesse et d'ahurissement, elle se contentait de rester là sur l'herbe et d'examiner ces hommes.

Rollo tremblait de tous ses membres. Réminiscence bizarre, la réflexion de Gilroy le hantait. « Prenez garde et ne tâchez pas vos mains de sang. » Mais cela, c'était un assassinat. Butch n'avait pas préparé le meurtre de Joe de façon délibérée, mais il l'avait assassiné tout de même.

Butch, lui aussi, tremblait, mais la cause de ce frisson était chez lui une sensation monstrueuse de satiété. Il y avait plus de deux ans qu'il n'avait pas commis de crime, et voilà qu'aujourd'hui en moins de quatre heures il avait assassiné deux fois. Il ne voulait pas être chargé de liquider le cadavre de Joe. Il désirait aller quelque part où il serait tranquille et pourrait se reposer. Par la pensée il voulait évoquer les visages des deux hommes qui venaient de mourir. Il savait qu'il en tirerait une jouissance inouïe. La mort du docteur l'avait emplie d'une énergie formidable. Celle de Joe l'avait déçu. Elle avait été trop rapide. Le travail qui avait consisté à emporter le médico, emmitouflé dans sa couverture trempée jusqu'à la voiture, et, ensuite, dans un coin solitaire des quais de la Tamise, avait été assez fastidieux. Et voilà que Rollo avait l'intention d'enterrer Joe ! C'est ça qui serait encore un boulot enquinquant.

— Tom peut bien le faire, remarqua Butch en se redressant.

Il ne quittait pas des yeux le visage meurtri de Joe. Tom et le moko pouvaient l'enterrer.

— Il faut le faire tout de suite, reprit Rollo dont les lèvres bleuisaient légèrement. Ce garçon était maboul. Allez, vous les copains, un peu de vitesse. Il nous faut cacher ça et rapidement !

Long Tom recula.

— Moi, j'me tire des pieds dans c't'histoire, murmura-t-il. C'est un coup à s'faire pendre.

Butch fit un pas en avant et lui décocha un coup de poing sur la bouche. Ce n'était pas violent, mais cependant Long Tom chancela. Rollo lui dit :

— Ferme-la, toi !

Butch ajouta l'œil mauvais :

— Prends une pelle et creuse, ou bien j't'casse la gueule !

Tom se dirigea vers un hangar situé non loin de l'allée. Pendant qu'ils attendaient son retour, Gilroy murmura doucement :

— On nous observe. Je peux sentir leurs yeux.

Rollo furieux lui cria :

— Ferme-la, toi, le nègre !

Gilroy continuait de fixer Rollo, ses grands yeux inquiets roulaient dans leurs orbites.

— Que veux-tu dire ?

Rollo sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— On nous observe, répéta Gilroy, j'en suis sûr.

Rollo eut un coup d'œil vers Butch.

— Il est piqué, remarqua Butch, regardant le taillis sombre avec inquiétude.

— Où, qui est-ce ? demanda Rollo à Gilroy.

Gilroy fixait exactement le fourré dans lequel Susan était cachée. Susan eut conscience de l'attitude des hommes aux aguets. Ils se retournèrent et se mirent à regarder de son côté. Son sang se figea lorsqu'elle comprit qu'ils la regardaient et, un instant elle oublia que le sous-bois était trop épais, qu'il ne permettait pas de la distinguer.

Elle les vit se concerter, puis de nouveau regarder de son côté. A ce moment Long Tom revint avec une pioche et une bêche. Ils se tournèrent vers lui et, après quelques minutes de conversation, Tom et Gilroy ramassèrent Joe qu'ils portèrent tous deux derrière le hangar. Rollo discuta ensuite avec l'homme à la chemise noire, et continua de fixer sans arrêt l'endroit où Susan était accroupie, puis, très lentement, ils marchèrent dans sa direction.

Un instant, elle resta pétrifiée de terreur, puis comprenant qu'une fois prise elle ne leur échapperait jamais plus, elle se dressa d'un bond sur ses jambes et courut comme une folle dans le bois.

Un cri la fit aller plus vite encore. Elle pouvait entendre quelqu'un la poursuivre et le fracas des branches tandis qu'un corps massif allait de l'avant. Elle devina qu'il s'agissait de Rollo ; cela ne lui fit pas réellement peur. C'était l'homme à la chemise noire qui la terrorisait littéralement. Il était vif, mince et fort. Il glisserait sans bruit dans le fourré et s'efforcerait de lui barrer la route.

Elle ne savait où elle courait. Tandis qu'elle s'enfonçait de plus en plus, le bois devenait plus sombre, mais sa frayeur était telle qu'elle continuait à courir, déchirant son manteau aux ronces et sentant les branches d'arbres lui fouetter le visage.

Dès que Susan se mit à courir, Butch alla de l'avant. Alors, ce nègre avait raison. La personne qui était là ne devait échapper à aucun prix. Butch se sentait rempli de joie, tandis qu'il bondissait en avant

dans le bois. Cette fois-ci, il pourrait employer ses mains. Il sentait déjà le besoin lancinant de prendre une gorge à deux mains et de serrer toujours.

Rollo, à l'arrière, avançait en trébuchant et faisait plus de bruit qu'une troupe d'éléphants. C'était au point que Butch n'arrivait pas à suivre la bonne piste et il cria à Rollo de s'arrêter. Ce dernier en fut ravi. La première course lui avait entièrement coupé la respiration. Il s'immobilisa, haletant. Il se sentait étourdi, à bout de souffle et sur le point de tourner de l'œil. Butch se mit aux écoutes. Sur sa droite, il pouvait entendre Susan qui était en train de se perdre dans le sous-bois. Respirant bien à fond, il recommença à courir, et se dirigea vers la gauche ; très rapide et silencieux, il se préparait à faire un mouvement tournant dès qu'il aurait été assez loin.

La personne qui courait devant lui en tout cas allait vite, elle aussi. Ceci rendit Butch furieux et il piqua un cent mètres. A cette vitesse-là, impossible de se mouvoir sans bruit et Susan l'entendit se rapprocher de façon inquiétante. Elle savait qui était si près d'elle. Comme elle aurait aimé appeler au secours ! Mais elle savait qu'il ne fallait pas, à aucun prix.

Il arrivait à toute vitesse et elle devina qu'il avait fait un large détour pour la devancer. Elle s'attendait à chaque instant à le voir se précipiter devant elle, cependant, à bout de souffle, elle s'arrêta soudain dans un fourré très épais.

Haletante et frissonnante, elle se tint là, aux aguets, les yeux écarquillés par la peur. Butch arriva à sa poursuite, puis s'arrêta à son tour, car il n'entendait plus le bruit que faisait Susan dans sa course folle.

Elle s'était arrêtée ! Il se tint dans une petite clairière, immobile, menaçant, la tête penchée, les yeux s'efforçant de percer l'obscurité. Susan, qui était à moins de douze mètres de là, s'agenouilla dans le taillis et le surveilla. Elle commença à prier fiévreusement, prise d'une panique enfantine. Elle se répétait :

« O mon Dieu, faites qu'il ne me trouve pas ! Faites qu'il ne me trouve pas, s'il vous plaît. »

Butch se rendit compte de la proximité de la personne qu'il pourchassait. L'idée qu'elle pouvait peut-être le surveiller de sa cachette le rendait fou de rage.

— Vous feriez mieux de sortir, lui cria-t-il soudain. M'entendez-vous ? Je peux vous voir, alors vous feriez mieux de sortir de là !

Susan eut la respiration coupée de joie. Tandis qu'il parlait, il lui avait tourné le dos. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : il n'avait pas encore deviné où elle était.

Butch commença à avancer lentement. Susan le regarda s'éloigner.

Son cœur se mit à battre avec plus de régularité. Elle allait s'en tirer. Il l'avait manquée, aussi allait-elle lui laisser quelques minutes d'avance, puis elle reviendrait en arrière en suivant le chemin qu'elle avait pris. Butch s'éloigna de plus en plus et enfin elle le perdit de vue. Elle écouta jusqu'au moment où le bruit de ses pas feutrés devint impossible à entendre.

Doucement elle sortit du fourré pour se trouver face à face avec Rollo. Au clair de lune ils restèrent là, figés, l'un devant l'autre. Rollo fut le premier à revenir de sa surprise. Il avança et lui saisit le bras.

Son emprise fut telle que Susan tomba en avant sur les genoux. Elle lui donnait de grands coups sur le poignet avec sa main libre, mais il semblait que son bras fût pris dans un étau.

— Ah ! c'est comme cela ! (Et Rollo la regardait curieusement.) La petite amie de Joe, oui ? C'est bien vous, n'est-ce pas ?

Susan était muette de terreur. Elle restait là à genoux devant lui, comme si elle n'avait plus une goutte de sang dans les veines.

— Butch ! (Rollo hurlait.) Butch !... Viens ici, je l'ai attrapée !

Au loin, elle pouvait entendre Butch se précipiter piétinant les branchages, avec une sauvagerie qui lui faisait comprendre qu'il venait avec l'intention de la tuer. Elle mordit la main de Rollo. Les dents pointues pénétrèrent dans la partie charnue de la main qui la retenait prisonnière. Le goût de son sang lui fit lever le cœur. Il fut pris au dépourvu, il lâcha prise et recula avec un juron.

De suite, elle fut sur pied et bondit. Elle put entendre son glapissement furieux et aussi l'arrivée rapide de Butch. Elle baissa la tête et courut aveuglément. Tout à coup, elle trébucha et sentit sous ses pieds le sol dur de l'allée pavée. Elle avait quitté le bois maintenant, et courait à découvert. Elle n'arrêta pas un instant et ne chercha pas à regagner le taillis. Elle courait. Des pas résonnaient derrière elle. Ils semblaient se rapprocher de plus en plus. Mais elle ne regarda pas en arrière. Elle continua, rapide comme une biche, effrayée de sa propre vitesse. Elle était sur la grand'route maintenant, et fonçait à toute allure dans la direction de « L'Homme Vert ». Devant elle, quelqu'un marchait à sa rencontre. Derrière, les pas, tout à coup, cessèrent. Elle se retourna. Une silhouette floue comme une ombre la surveillait. Elle ralentit et se mit à marcher ; un agent solitaire se rapprochait d'elle. Il lui jeta un regard soupçonneux et il lui fallut un réel effort pour se maîtriser et ne pas lui montrer sa détresse. Elle continua sa marche et quand elle atteignit « L'Homme Vert », elle se mit à courir.

CHAPITRE V

Jack Fresby regardait Susan d'un air soupçonneux en tripotant les pointes de sa moustache. « Décidément, il se passait quelque chose », se dit-il. Elle semblait avoir passé toute la nuit dehors et sans aucun doute, elle avait les nerfs à bout. Il la détaillait, remarquant un trait de saleté sous le menton et une maille filée au bas. « Cela ne me surprendrait pas qu'elle se soit fait caramboler dans la paille », se dit-il à lui-même. Il la regarda encore et grogna. Mais, peut-être que non, après tout. Vraiment, ce n'était pas son genre. Il se flattait de pouvoir déceler une fille et cette jeune femme n'avait pas du tout la tête de l'emploi ; en tout cas, elle ne ressemblait en rien à la jeune femme élégante qui était venue le voir.

Il se gratta la tête, en sifflotant doucement. Pour dire vrai, il ne savait pas quoi faire. Joe lui avait dit : « Tous les matins à dix heures trente, je vous téléphonerai. Si je ne téléphone pas, allez de suite au 155 Fulham Road, et donnez ce coffret à Miss Hedder. »

Il était onze heures moins vingt et Joe n'avait pas téléphoné, et cette jeune femme, échevelée et énervée de façon alarmante, demandait le coffret. Était-il arrivé quelque chose à Joe ? Fresby se doutait du contenu du coffret, s'il était certain que Joe était à « l'ombre », il pourrait ouvrir le coffret et détruire son contenu. Mais il faudrait faire très attention. « Je serai capable de vous mettre à l'épreuve », avait dit Joe. « Si vous ne donnez pas le coffret, vous savez ce que je ferai. » Et bien sûr qu'il n'hésiterait pas, le petit salaud ! Il décida de biaiser.

— Quel coffret ? demanda-t-il en regardant au plafond. N'importe qui peut venir ici demander une boîte. Non, mais, est-ce que vous vous figurez que je les fabrique ? Non, j'ai autre chose à faire.

Voilà qui devait la faire réfléchir, et il se congratulait de sa ruse. Qu'allait-elle répondre à cela ?

Susan, très pâle et à bout de souffle, mais implacable dans sa détermination, se pencha en avant.

— Vous savez ce que je veux dire ! Joe m'en a raconté sur votre compte. Il m'a dit que si vous vous amusiez à faire le malin, je devais aller au commissariat, et c'est ce que je vais faire, si vous ne me donnez pas le coffret.

« Encore une ! » Fresby se détourna pour qu'elle ne voie pas le regard criminel dont ses yeux furent tout à coup le reflet. Il marmotta quelques mots à voix basse et s'enquit :

— Que vous a-t-il dit ?

Sa voix prenait le ton des confidences.

— Vous le savez mieux que moi, répondit Susan se rejetant en arrière. Je n'ai pas l'intention de mettre cette histoire sur le tapis. Elle est trop laide.

Elle bluffait, naturellement, mais elle devinait que ce qu'il avait pu faire devait être assez dégoûtant pour que Joe ne lui en ait pas parlé. De toute façon, elle se rendait compte d'être tombée à pic. Le visage de Fresby prenait un air si déconfit qu'il dut se détourner vite pour cacher la terreur et la déconvenue reflétées dans ses yeux.

— Qu'est-il arrivé à Joe ? demanda-t-il après un long silence.

Susan se leva.

— Puisque vous ne voulez pas me donner le coffret, je vais m'en aller, annonça-t-elle. Ce n'est pas pour parler de Joe que je suis venue ici.

La colère envahit Fresby ; comme il l'aurait tuée volontiers ! A qui croyait-elle parler, cette petite bonne femme ? Si seulement il pouvait être certain que Joe était hors d'état de nuire, il lui apprendrait quelque chose !... Les grosses mains osseuses frémirent. Ils étaient seuls dans cette grande bâtisse silencieuse. Les bookmakers du rez-de-chaussée ne seraient pas là avant l'heure du déjeuner. Elle était à sa merci. Il repoussa vite cette pensée, elle ressemblait trop à cet affreux désir qui lui avait causé des ennuis avec l'autre jeune fille le jour où elle était venue seule ici. Il ne fallait pas céder une fois de plus à ce désir. On ne savait jamais : après ce qui était arrivé la première fois ! Joe était dans la maison, il l'avait vu de ses propres yeux traîner le cadavre à la cave. Cela, ç'avait été le début de ses ennuis. Le salaud ! Depuis ce temps-là, il avait fait du chantage et voilà que cette petite peste allait en faire autant. Oui, il voudrait bien lui donner une bonne leçon. Il se poulérait rien qu'à la regarder. Elle était jolie. Elle ne paraissait pas à même de beaucoup se défendre. Il s'arrêta à temps. Après tout, Joe était peut-être dans la maison à ce moment même guettant la moindre fausse manœuvre. L'effort qu'il fit pour se maîtriser se refléta sur son visage, et Susan, qui avait très peur maintenant, alla rapidement vers la porte.

— C'est bon, bafouilla Fresby, sans la regarder. Je ne vais pas vous faire de mal. Je vous donnerai la boîte. Je voulais seulement être certain de ne pas faire de gaffe. (Il se dirigea vers le coffre-fort placé dans un coin de la pièce, et en ouvrit la lourde porte.) Voilà, c'est un reçu du mont-de-piété. J'ai pensé que ce serait l'endroit le plus sûr.

Allez chez Herrings et Hobbs dans Greek Street. Ils vous rendront le coffret contre dix shillings. Je ne vois pas pourquoi j'irais payer ça, moi.

Susan lui arracha le reçu.

— Je reviendrai, dit-elle, je désire vous parler.

Fresby se marmotta à lui-même :

— Ça va. Je ne peux pas vous en empêcher. Mais ne me tombez pas dessus dans le cas où il vous arriverait quelque chose. Je n'aime pas les filles de votre espèce.

Moins d'une heure après, Susan était assise au sous-sol d'un café Lyons. Le coffret d'acier, une tasse de café, un petit pain et du beurre étaient posés devant elle sur la table de marbre. Personne ne faisait attention à elle. De son sac, elle retira la clé que Joe lui avait envoyée pour ouvrir le coffret. La liasse épaisse de billets la plongea dans la stupéfaction. Vivement, elle les ramassa et les entassa dans son sac à main. Il y avait bien des centaines de livres sterling, se dit-elle avec l'espoir que personne ne l'avait observée. Il y avait une enveloppe à son adresse au fond du coffret. L'écriture était fine, de véritables pattes d'araignée. Joe avait écrit ceci :

Je serai mort, lorsque vous lirez ceci. L'homme à la chemise noire est venu cet après-midi. Il m'a dit de fiche le camp, sans quoi je le regretterais. C'est un assassin. Je sais bien ce qu'il veut faire, aussi je prends des précautions ; dès qu'ils seront débarrassés de moi, ils s'en prendront à M. Kester. Ils veulent son argent et si personne ne les arrête, ils le prendront. Vous devez les empêcher, vous. Il ne faut pas avoir recours à la police, vous devez faire cela vous-même, autrement ils le feraient enfermer, bien qu'il ne soit pas dangereux. Il mourrait, si on l'enfermait. L'argent du coffret est pour vous. Ça n'est pas beaucoup, mais cela devrait suffire. De toute façon, je n'ai rien d'autre. Je présume que vous demanderez pourquoi je dois aider M. Kester. Il n'y a pas de raison particulière à cela, mais il n'est pas bien et ne peut se dominer. C'est tragique car vraiment c'est un brave homme. Je ne vous demande pas de faire plus que ce que vous avez accompli déjà, mais je ne peux demander secours à personne d'autre. Vous n'êtes pas sotte et je suis certain que si vous pouvez passer inaperçue, vous arriverez à bousculer leur pot de fleurs. Fresby vous aidera. Il ne sera pas disposé à le faire, mais cela m'est égal, vous n'aurez qu'à le menacer de le donner à la police. Il a commis un crime. Je ne vous dirai pas de quoi il s'agit, parce que cela-vous ferait comparaître comme témoin. Il essaiera de vous effrayer, comme il l'a fait pour moi, mais je m'en fiche, et vous ne savez rien, de sorte qu'il ne peut pas vous faire peur, n'est-ce pas ? Faites attention, il ne faut pas qu'il s'aperçoive que vous bluffez. Il est dangereux. Dites-lui que vous savez où est Véra, et cela sera suffisant. N'essayez pas d'en savoir plus long sur

Fresby. Cela ne serait qu'une source d'ennuis. Si vous ne pouvez pas les empêcher de pressurer M. Kester, alors, tant pis, vous ne pouvez pas faire plus pour lui. Mais, quoi qu'il arrive, ne vous adressez pas à la police. Encore une chose, si vous n'aidez pas M. Kester, souvenez-vous que personne d'autre ne le fera. C'est pourquoi je vous donne cet argent.

Joe Crawford.

Susan lut et relut cette lettre. C'était bien facile à Joe de dire qu'il fallait aider Kester Weidmann. Comment faire ? Si elle connaissait la marche à suivre, elle était prête à assumer les risques et à voir ce qu'elle pourrait faire. Joe était mort. Il lui avait fait un peu peur, mais elle avait admiré son attitude à l'égard de Cornélius et de Kester. Il avait été loyal et elle avait toujours beaucoup admiré la loyauté.

Trois cents livres sterling ! C'était beaucoup d'argent. Si elle n'essayait pas de rendre service à Kester, elle n'avait pas droit à cet argent. Mais qu'en ferait-elle, si elle se trouvait dans l'impossibilité de poursuivre la lutte ?

Elle pensa à la malle. Joe lui avait dit : « Quoi qu'il arrive, il ne faut pas qu'ils découvrent le cadavre. Rollo prétend qu'il peut faire revivre Cornélius, mais ils ne peuvent pas si l'on ne retrouve pas le cadavre. »

Ressusciter Cornélius ? Elle fit une grimace. Oui, voilà bien le genre de chose que l'on ferait croire à Kester dans l'état mental où il se trouvait actuellement.

Le cadavre était caché dans sa chambre. Bien entendu, il ne pouvait pas y rester. Si par hasard Cedric Smythe, pris de curiosité, ouvrait la malle ? Il ferait appel à la police ! Elle devait à tout prix se débarrasser de la malle. Il faudrait qu'elle la cache dans un endroit sûr. Mais où ?

Fresby devait l'aider en cela. Elle irait le trouver et lui raconterait toute l'histoire. Elle lui donnerait de l'argent et le menacerait en même temps. Oui, impossible de rien faire sans l'aide de Fresby. Il fallait être prudente. Il y avait quelque chose d'horrible chez Fresby. « Ne vous en prenez pas à moi s'il vous arrive malheur ! » avait-il dit. Allons, elle aurait à prendre des précautions. Elle sortit son stylo et une feuille de papier à lettres de son sac, puis écrivit. Elle mit la lettre avec la note de Joe dans le coffret qu'elle ferma.

Il était déjà plus de trois heures trente, lorsqu'elle regrimpa les escaliers sordides qui menaient au bureau de Fresby. Cette fois-ci, elle pénétra dans la pièce sans appréhension. Il se faisait une tasse de thé, et jeta un regard rapide vers elle.

— Alors, vous voilà encore.

Et il fronça les sourcils.

— Oui, il y a des choses que je voudrais que vous fassiez.

Il versa le thé dans la tasse, ajouta du lait et du sucre, puis revint s'asseoir.

— Que je fasse, moi ? répéta-t-il. Vous êtes venue au mauvais endroit, ma petite dame. J'ai à faire. Je ne veux pas m'occuper de vous du tout.

— Joe est mort.

Susan, qui le regardait avec attention, eut un frisson lorsqu'elle vit dans ses yeux l'expression de la joie la plus vive.

— Oh ! (Il tripotait la pointe de ses moustaches.) Joe est mort. (Il sourit.) Vous ne vous attendez pas à ce que je vous exprime des condoléances, j'espère !

Susan hochait négativement la tête.

— J'ai pris sa place, (Et elle essaya de parler très posément.) il m'a dit où était Véra.

Fresby s'effondra dans son fauteuil.

— Il vous a dit cela ? Est-ce qu'il en a parlé à d'autres gens ?

Susan hochait négativement la tête.

— Et vous ?

Pour la troisième fois, Susan hochait négativement la tête. Il la contempla longtemps.

— Je ne pense pas que vous vivrez encore longtemps, (et il serra les poings.) Je suis las d'être calomnié.

— J'ai pris mes précautions, lui répondit Susan, réprimant son vif désir de quitter la pièce en courant. J'ai écrit la chose tout au long et j'ai donné la lettre à mon banquier, afin qu'il l'ouvre dans une semaine s'il ne m'a pas revue d'ici là. Je ne pensais pas qu'il ferait cela, mais lorsque j'ai déposé mon argent, il a été très complaisant.

Fresby se gratta la tête avec désespoir, puis se laissa aller de nouveau.

— Vous êtes folle de vous mêler de cette histoire. Les flics se serviront de vous comme indicatrice.

— Que voulez-vous que je fasse ? Que je leur dise ?

Fresby haussa les épaules.

— Bon, dit-il. Joe vous aura dit cela aussi, je pense. Cela n'a pas pris avec lui. (Il sirota son thé.) Allons, qu'est-ce que vous voulez ?

Susan lui raconta l'histoire de Cornélius, Kester et Rollo. Elle expliqua tout, du mieux qu'elle put. Fresby était plié en deux, ayant oublié son thé, les yeux fixés sur elle avec la plus grande intensité. Lorsqu'elle eut fini, il respira longuement, profondément.

— Quelle histoire ! dit-il.

— Et elle est vraie, d'un bout à l'autre, rétorqua Susan.

— Ça se pourrait. (Fresby mâchonna les bouts de sa moustache.) Kester Weidmann, hein ? Le milliardaire.

Il grogna en croisant ses longues jambes cagneuses.

— Il y a de l'argent dans cette affaire (et les pommettes de ses joues rosirent.)

— C'est bien l'opinion de Rollo.

— Et là-dedans, où est-ce que je suis, moi ? Qu'est-ce que je viens y faire ?

Susan prit son courage à deux mains.

— Il faut que vous cachiez le cadavre. (Elle eut un léger frisson.) Je ne peux pas le garder dans ma chambre. M. Smythe, c'est mon propriétaire, pourrait devenir méfiant. S'il le trouvait, il préviendrait la police.

Fresby la regarda fixement.

— Cacher le cadavre. Où croyez-vous que je peux le cacher ? Non, je ne vais pas faire une chose pareille !

Susan ouvrit son sac et sortit une mince liasse de billets qu'elle avait mise de côté pour Fresby.

— Je ne m'attends pas à ce que vous travailliez pour rien. Mais il faut que vous le fassiez. Je suis à bout. Je vous paierai pour ce travail et si vous ne le faites pas, je vous dénoncerai à la police.

— Cela ne vous mènera à rien. (Fresby regardait les billets de banque avec intérêt.) Je leur dirai que vous cachez un cadavre dans votre chambre. Qu'est-ce que vous pensez de cela, hein ?

— Si vous ne le retirez pas, de toute façon, ils le sauront.

Et Susan espéra qu'il croirait ce bluff.

— Je ne peux pas garder une chose pareille dans ma chambre. Si vous ne la retirez pas, je me fiche pas mal de ce qui arrivera !

Fresby mordillait sa moustache. Elle était capable de faire ce qu'elle disait et il ne pouvait pas se permettre de courir un risque pareil !

— Combien ? Qu'est-ce que vous avez là ?

— Vingt-cinq livres.

— Ne faites pas l'idiot, je ne vais pas risquer ma tête pour cela. Combien pouvez-vous me donner en plus ?

Fresby avait l'air méprisant.

Susan remit l'argent dans son porte-monnaie.

— Ça va, dit-elle, je n'ai pas besoin de vous donner quoi que ce soit. Si vous le prenez ainsi, je vais vous commander de le faire et, si vous refusez, je m'adresse à la police.

Fresby se leva et se dirigea vers la fenêtre. Il essayait de maîtriser sa rage. Si elle continuait sur ce ton, il se disait qu'il allait la tuer. Un long silence suivit dans cette petite pièce poussiéreuse. Susan assise, les mains agrippées sur son sac, la gorge sèche et le cœur battant la chamade. Il lui fallait de l'aide à tout prix. Si Fresby ne lui venait pas en aide, alors elle ne savait pas quoi faire. Si elle montrait une faiblesse quelconque, il n'y avait plus aucun espoir de sauver Kester Weidmann. Fresby se décida à rompre le silence :

— Allons, bon, donnez-moi cet argent.

— Où le cacherez-vous ? Je ne vous donne pas d'argent tant que vous n'avez pas préparé quelque chose.

Fresby revint à son bureau et s'assit.

— Je ne sais pas, il faudra que je réfléchisse. Donnez-m'en la moitié. Je ne ferai rien sans rien.

Elle hésita et compta dix billets d'une livre sterling qu'elle retira de la liasse.

— Voilà, mais il faut que vous agissiez, et vite.

Ce disant, elle poussa les billets sur la table.

Il s'empara de l'argent qu'il mit dans la poche de son gilet.

— Une malle ? Mais cela ne devrait pas être difficile. Je pourrais l'emmener à Charing Cross.

Elle hocha la tête.

— Non, vous ne comprenez pas... C'est que... elle sent !...

Fresby se gratta la tête.

— Bon, en tout cas, je ne peux pas la garder ici, peut-être pourrait-on la jeter dans le fleuve.

— Non, il faut que nous la rendions à M. Weidmann quand tout sera fini. (Elle porta la main à son oreille.) Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

— Je n'ai rien entendu.

Susan se leva et se dirigea rapidement vers la porte.

Elle écouta, puis, tournant son visage très pâle et plein d'effroi vers Fresby :

— Quelqu'un monte l'escalier, murmura-t-elle.

Fresby eut un haussement d'épaules.

— Cela ne fait rien, répondit-il avec indifférence. Ce n'est pas pour ici. Il vient rarement du monde.

Susan n'entendit pas sa réponse. Elle passa dans la pièce à côté, ouvrit doucement la porte qui donnait sur le palier. Elle ne savait pas pourquoi elle avait pris peur soudain. Mais le faible crissement du cuir sur les marches au-dessous d'elle l'affolait. Elle regarda par-dessus la

rampe-et recula aussitôt. L'homme à la chemise noire montait l'escalier. Il était déjà au second étage et se préparait à gravir les marches menant au bureau de Fresby. A peine capable de respirer, Susan se précipita dans la pièce.

— Voici l'homme à la chemise noire. Il vient ici. Cachez-moi ! Vite ! Il ne faut pas qu'il me trouve ici !...

Le visage de Fresby se contracta. Il restait là, regardant Susan avec hébétude ; son cerveau refusait de fonctionner. Susan jeta un regard affolé dans la pièce, puis bondit vers un grand placard situé à l'extrémité. Elle ouvrit la porte. A un clou pendaient le chapeau et le manteau de Fresby. Il y avait beaucoup de place, elle rentra et referma la porte sur elle. Fresby restait immobile, son esprit était troublé, il était fort inquiet. La porte du placard venait à peine de se refermer lorsque Butch fit irruption dans la pièce.

— Comment va, Jack ? dit-il en fixant Fresby de son regard scrutateur et glacial. Tout seul ?

Fresby eut un grognement, et ouvrant un tiroir, il en tira une pipe et une vieille blague à tabac. Il commença à bourrer sa pipe lentement, avec soin. Ce qui lui permit de retrouver son sang-froid. Butch alla s'adosser au mur, fit osciller son chapeau sur son nez, et ne parut pas le moins du monde pressé de reprendre la conversation.

— Que voulez-vous ? Je n'ai rien pour vous.

Et Fresby parla sans regarder son interlocuteur.

— Qui est Susan Hedder ? lui demanda Butch tranquillement.

Fresby alluma sa pipe, contempla le tabac qui prenait feu et rejeta une mince volute de fumée, dans sa direction. Son cerveau reprenait son agilité. Il lui faudrait de la prudence. La bande de Rollo était dangereuse, il valait mieux ne pas lui jouer des tours de passe-passe.

— Susan qui ?

Cette question lui faisait gagner du temps.

— Hedder ! Allons, pas de micmac, Jack. Tu sais qui je veux dire !...

Fresby hocha négativement la tête.

— Je ne fais pas de micmac. Hedder ? Hé ! Voilà un nom dont je devrais me souvenir ! Qui est-ce ?

— C'est ce que je te demande, répondit Butch. (Il traversa la pièce, les mains dans les poches, d'une allure avachie et s'assit.) Allons, Jack, tu ne voudrais pas te faire des ennuis avec nous, pas vrai ?

Fresby secoua la tête :

— Je ne rigole pas, Mike, je n'ai jamais entendu parler de cette fille-là. Tu sais, j'en vois des tas de femmes dans ce bureau. Impossible de se souvenir de tous les noms, mais Hedder cela ne me rappelle

rien !

Butch le fixa pensivement.

— Tu l'as envoyée à Marsh demander du boulot au club.

« Bon, voilà que Marsh avait vendu le morceau, » se dit Fresby. « Très bien, je lui ferai son affaire. Je parlerai à Marguerite de Joan. » S'il s'en tirait indemne, il lui apprendrait à vivre à ce petit salaud-là !

— Ce n'était pas Susan Hedder, dit-il en regardant Butch avec une surprise bien calculée. Elle s'appelait Betty... Voyons, Betty je ne sais pas comment. Attends, que je réfléchisse. Betty Freeman. Oui, en tout cas, c'est le nom qu'elle m'a donné.

Il se congratulait de la façon dont il avait sorti cela. En tout cas, Butch ne semblait pas croire qu'il mentait.

— Ça va, Susan Hedder, ou bien Betty Freeman. Je m'en fiche pas mal de son nom. Qui est-ce ?

Fresby haussa les épaules.

— Comment le savoir ? dit-il. Des filles viennent ici, je leur trouve des jobs, quand je peux. Je ne pose pas de questions. Ça ne paie pas dans notre business. Tant qu'elles paient la note, pourquoi me préoccuper de ce qu'elles sont ?

Butch sortit un paquet de « Camels », en alluma une et remit le paquet en place. Il regardait tout autour de lui dans la pièce ; son regard était vide.

— Tu ferais mieux de ne pas raconter de bobards, ajouta-t-il finalement. (Fresby put voir qu'il avait perdu confiance.) Marsh a dit que tu avais beaucoup insisté pour que la fille ait le boulot.

Fresby se gargarisa.

— Mais oui ! (Le sale petit maquereau !) La fille voulait ce boulot et elle m'a offert vingt-cinq billets pour arranger ça. Elle ne voulait rien d'autre. C'est une bonne somme, Mike, alors j'ai mis de l'huile dans les rouages, quoi, pour la faire entrer !

Les deux hommes se dévisagèrent longtemps et Butch finalement se leva.

— Alors, tu ne sais pas qui elle est et où je peux la trouver ?

Fresby hocha la tête.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Je n'en sais rien encore. Si elle ne s'amène pas ce soir, il y aura des tas de choses qui n'iront pas. Si elle vient, alors, possible que ce soit régulier. (Il alla vers la porte.) Tâche de savoir qui est-ce, Jack.

Il continua :

— Rollo paiera cent livres pour un bon renseignement. De toute façon, je ne pense pas qu'elle sera là ce soir. Nous avons rudement

besoin de la trouver. Je reviendrai te voir.

Fresby fut sur le point de regarder le placard, mais il se souvint à temps de la lettre à la banque prête à le trahir. Il fixa le sol, plein de rage et de cupidité. Penser qu'il y en avait pour cent livres dans ce placard et qu'il ne pouvait pas y toucher !

— Ça, c'est du pognon. (Il leva les yeux.) Pourquoi est-ce que Rollo paierait tout ce pèze-là ?

— Ne t'en fais pas pour cela, lui conseilla Butch en ouvrant la porte. Et la prochaine fois que tu nous amèneras une poule au club, sans m'en parler, je te ferai ton affaire. Je ne te le dirai pas une deuxième fois, tu sais.

— Je ne le ferai pas une deuxième fois. Ça va, Mike. Laisse-moi faire. Je la retrouverai, si je peux.

Butch grogna, puis sortit, refermant la porte derrière lui. Fresby se laissa aller dans son fauteuil, mais il écoutait toujours. Il entendit Butch descendre l'escalier, mais toutefois, il n'appela pas Susan. Il avait l'esprit tout à fait réveillé. Si Rollo était prêt à payer cent livres pour avoir Susan, il était évident qu'une grosse somme était en jeu. Et toute l'affaire tournait autour du cadavre dans la malle. Rollo en avait besoin. Sans aucun doute c'est la raison qui le poussait à rechercher Susan. Bon, lui, Fresby, avait Susan, et on lui offrait encore le cadavre ; sans aucun doute, il y avait un moyen quelconque de tirer un bon parti de cette combine.

La porte du placard s'ouvrit, et Susan en sortit, très pâle et tremblante. Fresby la regarda en souriant.

Avez-vous entendu cela ? Eh bien ! Mais ça va tout à fait. A partir de maintenant, nous sommes tous les deux dans cette affaire. J'ai une idée, je sais maintenant où je pourrai cacher le cadavre.

*

Un silence impressionnant emplit le bureau. Celie se tenait derrière Rollo à sa place habituelle, près du foyer éteint. Rollo était à son bureau et Butch était appuyé contre le mur près de la porte.

— Ce devait être une indicatrice, dit tout à coup Rollo. Il est sept heures trente et elle n'est pas venue. C'est ce garçon Joe qui l'aura mise là.

— Voui, ça m'en a tout l'air.

Butch regarda Celie.

— La fille que j'ai attrapée était svelte, blonde, de vingt et un ans à peu près, avec la figure ronde et un petit nez, continua Rollo. Est-ce

qu'elle ressemble à celle engagée par Marsh ?

Butch grogna :

— C'est bien elle, s'il n'y avait pas eu de flic, je l'attrapais !

— Bon, nous n'avons plus qu'à la trouver, Mike, lui dit Rollo. Elle sait quelque chose. Elle doit savoir quelque chose. Fais monter Marsh ici.

— Compris.

Butch se décollant du mur, sortit de la pièce avec sa même démarche avachie.

Rollo prit un cigare dans la boîte placée sur son bureau.

— C'est le docteur qui me préoccupe !

Celie, que Rollo ne pouvait voir, serra les poignets. Elle était dans un état de nerfs lamentable. Sa peau était grisâtre et ses yeux roulaient sans arrêt. Elle en avait fait du mal, dans sa vie fantasque et mouvementée, mais l'idée du meurtre la terrifiait !

— Allons, dis quelque chose ! fit Rollo cinglant. (Et il la regarda par-dessus son épaule.) Qu'est-ce qui te prend, toi ?

— Fiche-moi la paix. (Elle lui tourna le dos.) Je ne suis pas bien... Je ne peux pas dormir...

Rollo regarda pensivement sa mince silhouette.

— Tu me caches quelque chose ; c'est bon, je découvrirai cela bientôt. Je trouve toujours, tu sais.

Il grogna et tourna le dos au bureau. Il avait trop à penser pour se préoccuper de Celie en ce moment. Il pensait toujours à ce que Gilroy avait dit. C'étaient des blagues, bien sûr, mais où pouvait être le toubib ? Il y avait vingt-quatre heures qu'il n'avait pas donné signe de vie.

— Gilroy prétend qu'il est mort, annonça-t-il comme se parlant tout haut. Comment peut-il le savoir ?

Celie fit demi-tour.

— Arrête ! Je me fiche pas mal de ce vieil idiot !

Elle parlait d'un ton hystérique.

La porte s'ouvrit alors ; Butch entra, suivi de Marsh. Butch regarda Celie dont l'expression désespérée lui fit grincer les dents. Il arrivait à temps, se dit-il. Elle vendrait la mèche s'il n'avait pas l'occasion de la calmer.

— Le voici, dit-il en montrant Marsh du doigt.

— Est-ce qu'elle est arrivée, cette fille ?

Marsh se mit en boule. Son visage gras paraissait un bloc de mastic.

— Non, monsieur, je... je ne pense pas, je ne sais pas... (Il s'arrêta

et mit sa main devant sa bouche...) Ce n'est pas ma faute. Je ne sais rien sur elle. Jack Fresby voulait qu'elle ait le job !... C'est sa faute à lui.

Rollo, contenant sa rage furieuse le fixait froidement.

— Vous ne vous êtes, pas préoccupé de savoir qui elle était avant de la laisser travailler ici ?

Marsh recula.

— Non, dit-il avec inconséquence. Fresby m'a dit qu'elle était bien. Comment pouvais-je deviner ? Il nous a trouvé des filles avant, n'est-ce pas ?

Rollo regarda Butch.

— Je crois que ce petit salaud mérite une leçon. Il pourrait nous refaire le coup.

Butch eut un regard mauvais pour Marsh qui leva les bras au ciel et recula.

— Ne me touche pas, râla-t-il. Tu ne peux pas me critiquer.

— Non, mais, qui ne peut pas te critiquer, petit salaud ? (Et Butch parlait doucement comme s'il s'avançait vers lui.) Tu l'as fait entrer au club, oui ou non ?

Marsh bondit vers la porte, mais Butch étendit le bras et le saisit par les cheveux. Il tira en arrière la tête de Marsh avec un geste brusque. Marsh hurla de frousse et de douleur. Se retournant, il essaya de donner un coup de pied, mais il perdit l'équilibre et Butch lui tira encore la tête en arrière. Il lui décocha un direct du poing gauche et Marsh reçut un choc formidable sur la joue.

— J'ai dit une leçon, hurla Rollo avec impatience. Comment diable appelles-tu ça, toi ?

Butch, de sa poche revolver, sortit un « police spécial 38 ». Le tenant par le canon, il commença à pilonner le cou et les épaules de Marsh, tout en le traînant tout autour de la pièce par les cheveux. Celie se cacha la figure. Elle ne pouvait plus supporter autre chose de Butch. Elle commençait à comprendre quel jeu dangereux elle avait joué en essayant de le faire marcher. Elle le voyait maintenant tel qu'il était, un assassin implacable, dépourvu de la moindre trace de sentiment.

Le bruit sourd du canon de l'arme sur le cou et les épaules de Marsh, les hurlements étranglés et les pas désordonnés autour de la pièce, tout la remplissait de terreur angoissante. Si Butch découvrait quelque chose sur Gilroy, c'est comme cela qu'il la traiterait ! Tout à coup, Rollo déclara :

— Arrête !

Le ton particulièrement aigu de sa voix fit retourner Butch. Il laissa

tomber Marsh tout en lui frappant le visage du canon de son arme. Marsh, la figure et le cou noirs d'ecchymoses, la chevelure arrachée en deux ou trois endroits, tomba à genoux et puis roula sur le côté. Il gisait hors d'haleine, gémissant, mais Butch ne faisait nullement attention à lui. Il fixait Rollo. Ce dernier fit d'une voix grave :

— La police !

Sur son bureau une lampe rouge brillait. Elle s'allumait et s'éteignait selon que le concierge en bas faisait marcher le signal.

— Sors-le d'ici, vite.

Butch attrapa Marsh, le tirant et le portant à moitié, et l'emmena hors du bureau.

— Fous le camp ! intima Rollo à Celie. Je ne sais pas ce que tu as, mais si les flics te voient, ils verront qu'il y a quelque chose de pas régulier !

Rollo avait peur. La police n'était venue au club qu'une seule fois, et il y avait de cela plus d'un an. Depuis il avait veillé à ne pas leur redonner une occasion de faire une seconde visite. Et aujourd'hui, alors que Kester Weidmann était soigneusement enfermé dans l'une des pièces du premier étage, il fallait qu'ils reviennent mettre le nez dans ses affaires ! Est-ce que la poule de Joe les avait prévenus ? S'ils avaient un mandat de perquisition et qu'ils trouvent Weidmann, il serait difficile d'expliquer ce qu'il faisait dans un club comme le sien. Il pouvait se fier à Weidmann bien sûr, mais la police pourrait découvrir que le petit homme était toqué et soupçonner ce qui se passait.

Comme Celie se glissait par une porte dérobée dans son appartement, Rollo ouvrit un tiroir et en sortit un gros registre. Il ramassa un porte-plume et se mit à aligner des chiffres afin de créer une atmosphère de travail sérieux accompli par un homme d'affaires.

Un coup frappé à la porte et un jeune homme mince, rasé de près, fit son entrée. Il portait un costume de ville râpé, mais de bonne coupe et avait un feutre marron à la main.

Rollo le considéra avec un air magnanime et interrogateur répandu sur sa grosse figure.

— Oui ? (Il poussa le registre, posa son porte-plume.) Vous désirez me voir ?

Le jeune homme jeta sur la pièce un regard circulaire et on eût dit que ses lèvres allaient siffler quelque chose.

— Je suis le sergent détective Adams, dit-il, de Vine Street. Vous êtes... euh... M. Rollo ?

Rollo fit oui de la tête. Le jeune homme à l'air débonnaire ne ressemblait nullement à un policier, mais cela ne voulait pas dire qu'il

n'attirerait aucun ennui. Il désigna une chaise de sa main replète.

— Asseyez-vous, prenez un cigare, dit-il avec aménité.

Jerry Adams hocha la tête.

— Non, je n'en fume pas. (Et il s'assit.) On ne fait pas fortune dans la police, vous savez. (Et il regarda encore tout autour de lui.) Le monde des boîtes de nuit me semble bien plus profitable.

Rollo renifla.

— Il faut faire de l'épate. ((Il haussa les épaules.) Nos frais généraux sont considérables. Mais vous n'êtes pas venu ici pour discuter les revenus de la boîte, n'est-ce pas ?

— Non ! (Adams allongea ses grandes jambes.) Je crois que vous connaissez Herbert Martin, Doc Martin pour ses amis.

Rollo se raidit.

— Oui je connais Doc depuis des années. Qu'est-ce qu'il y a, cela ne va pas ?

Adams contempla le bout de ses ongles, puis avec un vif coup d'œil vers Rollo il reprit :

— La police fluviale vient de le repêcher de la flotte il y a deux heures environ.

Rollo serra les poings.

— Mort ?

— Tout ce qu'il y a de mort.

Donc, Gilroy avait raison. Pauvre vieux toubib ! Repêché dans la Tamise, hein ? Est-ce que quelqu'un l'y avait poussé ? S'était-il suicidé ? Non, le toubib n'aurait pas fait une chose pareille. Il aimait trop la vie. Crime. Alors il fallait être prudent. Voilà qui donnerait aux flics une occasion d'examiner toutes ses affaires.

— Je suis ahuri, affirma Rollo machinalement. Qui aurait cru cela ? J'avais toujours pensé que le bon vieux garçon mourrait dans son lit.

Adams étudiait Rollo de très près. Il était certain que la nouvelle l'avait surpris. Voilà qui était décevant. Il avait espéré que Rollo aurait eu quelque rapport avec le décès du docteur.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda-t-il négligemment.

Rollo pensa qu'il valait mieux dire la vérité. Si la moindre chance était laissée au flic, il deviendrait dur à cuire. L'air indifférent d'Adams ne lui inspirait aucune confiance. Dans les yeux calmes et gris, il y avait une lueur que démentait sa nonchalance étudiée.

— Voyons. (Rollo posa son cigare. Il remarqua à quel point sa main manquait de calme.) Avant-hier soir, il est venu me voir et il est

sorti d'ici un peu après onze heures.

Il eut un coup d'œil rapide pour Adams et vit la déception qui se lisait sur le visage du jeune homme. Ah ! Il savait déjà cela ! Oui, il valait mieux dire la vérité. Ces sacrés bonshommes, ils connaissaient toute l'histoire avant de vous mettre sur la sellette.

— Que voulait-il ? questionna Adams.

— Voulait ? (Les sourcils de Rollo se soulevèrent.) Mais, rien. Il aimait bien me voir, de temps à autre. Je l'aimais beaucoup. Nous avons bavardé. C'était un vieillard sociable.

Adams sourit bizarrement.

— Je vois.

Il se dit en lui-même : « Voilà le premier mensonge. »

— J'aurais pensé qu'il vous était difficile de consacrer beaucoup de temps à la vie mondaine.

— Oh ! mais voilà que vous vous trompez tout à fait, reprit Rollo. J'aime avoir quelques amis, autour de moi. Doc était un vieux type intéressant. Il va me manquer.

— Avait-il un ennui quelconque ?

Donc, ils se demandaient s'il ne s'agissait pas d'un suicide. Rollo pinça ses lèvres charnues.

— Il avait des soucis d'argent, dit-il. En fait, il voulait m'emprunter environ deux cents livres, mais je n'étais pas à même de lui prêter. Je suis un homme d'affaires et il n'offrait aucune garantie.

— Je vois. (Adams examinait toujours ses ongles.) Donc, il ne s'agissait pas seulement d'une visite amicale.

— Oh ! si. (Rollo hocha la tête.) Il fit allusion à ce manque d'argent à la dernière minute, au moment de partir. Je n'ai pas pris cela au sérieux. Si j'avais pu prévoir que le bonhomme allait se ficher dans la Tamise, je lui aurais avancé la galette sans la moindre objection.

— Je n'ai pas dit qu'il s'agissait d'un suicide.

Rollo se détourna sur sa chaise et fixa Adams.

— Bon, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-il arrivé ?

Son ton était aigre.

— L'une des trois possibilités suivantes : il a pu tomber par hasard. Il a pu se jeter à l'eau ou bien y être jeté.

— Crime alors ! (Et Rollo se pencha en avant.) Y a-t-il des traces de violence ?

Adams hocha la tête.

— Cela ne veut rien dire. C'était un homme de petite taille. Avec un grand type costaud, comme Egan, par exemple, il aurait pu être

jeté à l'eau sans la moindre difficulté.

Rollo se figea. Que voulait-il dire ? Savait-il quelque chose ? Pourquoi Egan ?

— Je n'ai parlé d'Egan que pour vous démontrer avec quelle facilité la chose pouvait se faire. Au fait, où est-il, Egan ?

— Je n'en sais rien. Il n'est pas au club ce soir.

— C'est bizarre, mais j'ai cru l'apercevoir en montant chez vous.

— Vous vous êtes mépris.

Il y eut un long silence pendant lequel les deux hommes se fixèrent. Puis Adams poursuivit :

— Alors, vous ne pouvez pas m'aider ?

— Non ; le docteur sortait peu. Je ne sais rien de ses affaires personnelles si ce n'est qu'il était à court d'argent. Il n'avait pas d'ennemis. Je ne crois pas que vous ayez besoin de vous préoccuper en ce qui concerne la violence.

— Je ne me préoccupe jamais de rien. (Et Adams se leva.) S'il avait été assassiné ce serait parce qu'il avait découvert quelque chose. Je crois savoir qu'il était curieux de nature.

— Vraiment ?

— Oui, s'il avait su quelque chose au sujet de ces gangsters du quartier, comme Egan, par exemple, cela aurait pu fournir un motif suffisant pour le supprimer.

— Pourquoi vous acharnez-vous sur Egan ?

Adams eut un sourire.

— J'aimerais mettre la main dessus.

Et d'un ton de confiance, il ajouta :

— Il est trop terrible pour être vrai.

Est-ce que le docteur avait fait une découverte en ce qui concernait Butch ? Rollo se posait aussi la question. S'il en était ainsi, de quoi s'agissait-il ? Butch était d'une telle réserve. Puis, tout à coup, l'étrange attitude de Celie revint à la pensée de Rollo. Ses gros poings se serrèrent violemment. Adams le surveillait avec intérêt.

— Est-ce que vous vous souvenez de quelque chose ?

Rollo se domina.

— Non, dit-il, de rien, je suis désolé, je ne peux pas vous aider.

— Vous me reverrez. Cela dépend surtout du verdict qui sera rendu.

Rollo s'inclina.

— Je suis toujours enchanté de voir des membres de la police, ajouta-t-il sans grande conviction. Prenez un verre avant de partir ?

Adams hochâ la tête.

— Je suis en service, expliqua-t-il. (Et il traversa la pièce.) Vous avez un chic bureau.

La porte s'ouvrit, et Kester Weidmann entra. La grosse figure de Rollo devint un masque. Qui avait pu le laisser sortir ? Est-ce qu'Adams allait le reconnaître ?

— J'ai à faire, remarqua-t-il avec rudesse. Voulez-vous revenir tout à l'heure ?

— Ça va, dit Adams, qui examinait Weidmann avec curiosité. Je m'en vais à l'instant.

Kester Weidmann cligna de l'œil dans sa direction puis pénétra plus avant dans la pièce.

— Je ne me plais pas ici, dit-il d'un ton geignard. Je veux rentrer chez moi.

Adams se demandait où il avait vu ce petit homme là.

— Est-ce que nous ne nous sommes pas rencontrés ? demanda-t-il brusquement.

Weidmann ne fit pas attention à lui. Il se trouvait debout face à Rollo, les mains sur son bureau, et sa petite figure d'oiseau tendue par l'énervement.

— Je veux mon frère. Vous m'avez dit que si je venais ici vous me l'amèneriez. Où est-il ? Pourquoi ne le cherchez-vous pas, au lieu de rester là assis ?

Rollo se leva, fit le tour du bureau et tapota l'épaule de Weidmann.

— Asseyez-vous, M. Adams s'en va. Nous parlerons de cela dans un instant. (Il marcha dans la direction d'Adams.) Puis-je faire encore quelque chose ? demanda-t-il.

Adams le considéra pensivement. Il remarquait les gouttes de sueur sur le front du gros homme et la couleur plombée de sa peau. Il y avait quelque chose de louche, décidément. Quel était donc ce petit homme étrange ?

— Est-ce un de vos amis ? fit-il en indiquant Weidmann, qui s'était assis et les regardait avec gêne.

Rollo ouvrit la porte.

— Oui, fit-il, avec un sourire cordial. J'ai beaucoup d'amis.

Adams hésita, puis sortit de la pièce. Il n'avait aucun droit de poser des questions à Weidmann bien qu'il en grillât d'envie.

— Je l'ai vu quelque part, qui est-ce ?

— Nichols, John Nichols, affirma Rollo en marchant lentement, mais avec détermination vers le haut de l'escalier en compagnie

d'Adams. Il est un peu fêlé, mais il m'amuse. Il croit qu'il a perdu son frère. Le plus drôle, c'est qu'il n'en a pas, de frère, pour autant que je sache.

Adams le regarda de près.

— Bien, nous nous reverrons. Bonsoir.

Rollo le regarda descendre l'escalier et quitter le club. Il attendit que le portier ait passé la chaîne en travers de la porte et il courut vers le bureau. Il rencontra Butch dans le couloir.

— Comment a-t-il pu quitter sa chambre ? hurla-t-il en saisissant le bras de Butch. Le flic qui l'a vu maintenant !

Butch se dégagea.

— C'est Marsh. Je le tuerais, ce salaud-là. Il l'a fait exprès.

Rollo le poussa et entra dans son bureau. Weidmann était toujours assis sur la même chaise. Il se dressa lorsqu'il vit Rollo.

— Il faut que vous fassiez quelque chose, hurla-t-il. Si vous ne trouvez pas Cornélius avant demain, je vais prévenir la police !

— La police ne peut rien faire pour vous, riposta Rollo en contenant sa rage. Il n'y a qu'une chose à faire. Donnez-moi un chèque de dix mille livres et je vous amènerai votre frère ici même demain. Je sais où il est, mais cela me coûtera cette somme pour le ravoir.

Le visage de Weidmann se ferma.

— Je n'ai pas d'argent, expliqua-t-il d'une voix douce. C'est Cornélius qui a tout l'argent. Il vous le donnera.

Rollo redressa sa haute taille.

— Vous n'avez pas d'argent ! répéta-t-il d'un ton abasourdi.

Weidmann hocha la tête et sourit.

— J'ai tout donné à Cornélius. Il a trois millions de livres sterling en actions. C'est dans la ceinture qui entoure sa taille. Il est tellement plus habile que moi pour garder notre argent.

*

Le tonnerre grondait dans le lointain et un immense nuage noir surplombait la ville. Pendant plusieurs heures l'atmosphère était restée étouffante et il avait failli pleuvoir.

— Je ne veux pas rentrer, dit Susan en reculant.

Elle pouvait à peine distinguer le melon de Fresby qui se découpait sur le ciel sombre. Fresby avait le souffle coupé. Le mal qu'il avait eu à traîner la grosse malle du taxi au fond de la ruelle sombre avait eu raison de sa force quasi herculéenne.

— Vous ferez ce que je vous dirai de faire, répondit-il rageusement à Susan ou bien je me laverai les mains de toute cette affaire.

Susan l'entendit à peine. Elle avait atrocement peur lorsqu'elle se sentait seule avec Fresby ; de plus, l'odeur âcre qui se dégageait de la malle contribuait à l'écoeurer. La foudre en tombant la fit frémir. On eût dit un orage sur la scène, car le bruit ressemblait à celui que fait un marteau sur un objet de métal recouvert de tissu. Elle frissonna et eut la chair de poule. Si par hasard quelqu'un descendait l'allée, pour les découvrir là avec sa malle ! Elle lutta de toute la force de ses nerfs pour apaiser ses muscles, son souffle et son cœur tandis qu'elle écoutait. Elle n'entendit que les battements de son cœur, la lourde respiration de Fresby et le bruit de la circulation dans le lointain.

— Je ne peux pas faire cela tout seul, reprit Fresby d'une voix basse en ricanant. Il faut que vous m'aidiez. (Elle entendit un bruit de monnaie, tandis qu'il fouillait dans ses poches.) Je l'ai, déclara-t-il après un moment.

Et peu après une clé grinçait dans la serrure. Une porte s'ouvrit, puis on vit un rai de lumière dans la ruelle lorsque Fresby eut tourné le commutateur.

— Où sommes-nous ? demanda Susan, dans un murmure.

— C'est l'atelier de Ted Whitby, répondit Fresby, en attrapant une des poignées de la malle. (Son visage était trempé de sueur.) Arrivez là, aidez-moi. Il ne faut pas qu'on nous voie surtout.

L'idée seule d'être vue avec cette malle galvanisa l'énergie de Susan. Elle aida Fresby à traîner la malle dans un couloir de ce qui paraissait être une maison délabrée. Une odeur étrange flottait dans l'air, une odeur de moisi, fade et écoeurante, évoquant une lente décomposition.

Le grondement du tonnerre se fit entendre de nouveau tandis que Fresby fermait la porte d'entrée. Susan, les yeux agrandis de terreur, se mit en boule contre le mur, loin de la malle noire. Le papier qui se décollait fit un bruit pareil à une course échevelée de rats. Fresby l'engueula, puis, rejetant son chapeau en arrière, il épongea son front trempé.

— Allons, lui dit-il avec impatience. Nous allons mettre ce petit paquet dans la cave.

Susan s'appuya au mur. Elle n'aimait pas du tout le regard de Fresby.

— Non, je ne vais pas à la cave. J'en ai assez fait. Je ne peux pas... J'ai peur !...

Tel un tir de barrage, le tonnerre roula, faiblement d'abord, puis de plus en plus fort pour disparaître peu à peu.

— Allons, ne faites pas l'imbécile. (Et il la regardait toujours d'une façon très étrange.) Nous sommes tous deux dans cette histoire. Vous êtes allée trop loin pour reculer. De plus, il n'y a pas de quoi avoir peur. Vous étiez bien courageuse, hein, quand vous pensiez que j'allais faire cela tout seul. Allons, nous perdons du temps.

« Je vais bientôt me réveiller, pensait stupidement Susan. Je vais me réveiller dans mon lit. Il n'est pas possible qu'une chose pareille m'arrive. C'est le plus affreux cauchemar que j'aie jamais eu. »

Fresby la prit par le bras et la secoua.

— Ne restez pas figée là à me regarder de cette manière, lui dit-il furieux. Je n'aime pas plus être ici que vous.

Susan essaya de se dégager, mais il l'attrapa de sa main restée libre et essaya de l'attirer à lui avec brutalité. Elle pouvait sentir ses vêtements défraîchis, la vague odeur de bière de son haleine et la sueur chaude du mâle.

— Laissez-moi, fit-elle en luttant pour dominer sa terreur grandissante. Vous n'avez pas le droit de me secouer comme cela. Attention à la lettre. Si jamais il m'arrive quelque chose... !

Immédiatement, il la laissa libre et resta là debout, gêné, marmottant des paroles incompréhensibles.

— C'est bon, fit-il après un moment. Si c'est comme cela que vous le prenez. Nous allons ramener la malle et vous pourrez dormir en bonne compagnie. Attendez là. Je vais chercher un taxi.

— Non ! (La voix de Susan devint perçante. L'idée était par trop terrifiante.) Je ne veux pas la garder dans ma chambre.

— Alors, venez. (Fresby prit une poignée de la malle.) Vous me faites vomir. Si vous croyez que j'ai envie de passer toute la nuit avec cette satanée malle ? Des paroles... des paroles... des paroles... Voilà ce qu'on récolte à avoir affaire aux femmes.

Susan l'aida à tirer la malle jusqu'au bout de l'escalier. Il alla de l'avant tandis qu'elle s'accrochait à la malle pour l'empêcher de glisser trop vite.

— Bon, où est le commutateur ? grogna Fresby, quand ils furent tous deux au bas de l'escalier. Est-ce que vous avez une allumette ?

Susan, d'une voix tremblante, déclara qu'elle n'en avait pas. Il faisait noir dans la cave et la lumière venant du couloir du rez-de-chaussée n'éclairait qu'une partie de l'escalier. Elle avait horreur d'être dans le noir avec Fresby. Elle s'attendait à le voir se glisser jusqu'à elle, puis la saisir de nouveau. Elle savait que si elle perdait la tête, il serait encore plus énervé et dangereux. Prise d'une panique subite, comme elle entendait son pas se rapprocher d'elle, elle fit à son tour un pas en avant dans l'espoir de trouver le commutateur. Tout à

coup elle heurta quelque chose et s'arrêta net.

— Etait-ce vous, monsieur Fresby ? demanda-t-elle.

Ses mains étaient serrées au point que ses ongles pénétraient dans les paumes. Elle retint son souffle jusqu'à ce que ses poumons lui fassent mal.

— Qu'est-ce qui vous arrive maintenant ? demanda Fresby à l'autre bout de la pièce.

A regrets, à tâtons, elle tendit la main. L'obscurité lui paraissait presque palpable, tandis qu'elle avançait avec précaution. Son cœur battait. Puis sa main toucha quelque chose. Le drap rude d'une manche d'homme était là, dans sa main tremblante. Elle savait que ce n'était pas Fresby. Il était loin, à l'extrémité de la cave, en train de chercher à l'aveuglette le commutateur. Paralysée par la terreur, elle ne pouvait que rester immobile, ses doigts palpant le tissu. Soudain la foudre tomba et le bruit étouffa son hurlement affolé.

— Que diable se passe-t-il ? grogna Fresby dans l'obscurité.

— Il y a quelqu'un ici.

Et Susan hurla encore, se cachant la figure dans les mains.

— Tâchez d'avoir la tête sur les épaules, lui dit Fresby avec furie. Ce ne sont que des mannequins.

Enfin il trouva le commutateur.

Et soudain une lumière crue et froide inonda la pièce. Susan recula lorsqu'elle se vit en présence d'une silhouette d'homme grimaçante. Les traits de cire, les yeux de verre semblaient la narguer. Elle retint son haleine et ne pouvait encore se persuader tout à fait qu'il s'agissait là d'un mannequin de cire.

— Allons, pas d'énervement, lui conseilla Fresby en posant une main sur son bras. Je vous dis que ce sont des cires.

Elle s'accrocha à lui, fixant tout autour d'elle l'immense cave avec une expression ahurie. La pièce semblait remplie de figurines de cire. On eût dit la chambre des horreurs du musée Grévin. Quelques personnages étaient debout, d'autres étaient assis. Ils étaient tous hideux, de mauvaise mine et la remplissaient d'effroi.

— J'aurais dû vous prévenir, (et Fresby continua :) Whitby fournit le musée des horreurs « Elephant and Castle ». Il fait du pas mauvais travail, n'est-ce pas ? Regardez, voilà Crippen. Là-bas, c'est Jack l'Eventreur. Joli garçon, pas vrai. Ça ne vous dirait rien de passer la nuit avec lui ? (Il ricana nerveusement.) Je vous ai dit que j'étais malin, pas vrai ? Personne ne penserait à venir chercher un cadavre parmi tous ces mannequins, n'est-ce pas ?

Susan frémit. Elle n'osait pas regarder les silhouettes de cire immobiles. Elle pensait que d'un instant à l'autre elle allait se mettre à

crier. « Et si je le fais, se disait-elle, Fresby m'attaquera. Il faut que je me domine. Il ne faut pas que je regarde ces affreux mannequins. »

— Ted travaille ici tout seul. (Fresby continua en jetant un regard circulaire car il se sentait mal à l'aise lui aussi.) C'est cafardeux, hein ? Je ne crois pas que j'aimerais me trouver ici tout seul.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

Susan fixait le gilet de Fresby.

Il s'écarta et commença à chercher parmi les outils de l'établi sur lequel on voyait une rangée de têtes de cire en voie d'exécution.

— Tout ce que nous avons à faire, c'est de mettre une couche de cire sur son visage et ses mains, remarqua-t-il en désignant la malle du doigt. Après, ce sera une figurine comme une autre. Je parie que Ted lui-même n'y fera pas attention dans le tas.

— Une couche de cire ?

Susan répéta machinalement, le sang figé dans les veines.

— Ce ne devrait pas être difficile. Vous fondez la cire et vous la versez sur le visage. Cela formera une espèce de masque. (Il la regarda de près.) Mais, il va falloir que vous m'aidiez.

— Non, lui cria Susan en reculant vers l'escalier. Non ! Je ne peux pas en supporter davantage.

Fresby jura à voix basse.

— Allons, secouez-vous, espèce de petite sottise ! lui dit-il sauvagement.

Et il commença à se rapprocher d'elle.

Susan, au comble de l'horreur, se retourna et bondit dans l'escalier. Fresby la poursuivit.

— Arrêtez, revenez ! hurlait-il.

Elle allait comme une folle dans l'escalier et le long du corridor sombre. Fresby atteignit le haut de l'escalier au moment où elle ouvrait la porte de l'immeuble. Il était trop tard pour la rattraper et il la vit courir aveuglément le long de l'impasse qui conduisait à la rue.

*

A quelques kilomètres de là, une Packard verte stoppait devant la petite maison du docteur Martin, cachée dans une vieille cour en retrait de Grosvenor Street. Rollo fit sortir de la voiture sa massive personne.

— Attends-moi, dit-il à Long Tom. Je ne serai pas long, mais si tu vois un flic, corne.

Pendant quelques instants, il essaya plusieurs clés de son trousseau

pour ouvrir la porte d'entrée. Finalement il en trouva une qui convenait à la serrure. Il pénétra dans le petit vestibule, ferma la porte d'entrée et passa dans le salon. Son enquête rapide autant qu'experte ne dura pas. Il découvrit ce qu'il cherchait. Par hasard, un jour, le docteur lui avait dit qu'il tenait son journal. Rollo n'oubliait jamais les détails de ce genre. C'était le journal du docteur qu'il voulait avoir. Dès qu'il l'eut découvert il quitta la maison, ferma la porte à clé, et grimpa dans la Packard.

— Va lentement, n'importe où. Je te dirai où aller dans un petit moment, commanda-t-il à Long Tom.

Puis il s'assit bien au fond de la voiture et rapidement feuilleta le journal tenu avec minutie.

Le dernier paragraphe lui apprit ce qu'il voulait savoir :

Ce soir, je vais aller chez Celie, avait écrit Doc Martin. C'est maintenant ou jamais qu'il faut agir. Elle va ramasser une belle somme de l'argent de Weidmann. Si Rollo apprend qu'elle couche avec Butch, elle n'aura rien. Elle ne sera que trop heureuse de payer mon silence. Je la surprendrai ce soir après la réunion.

Un nuage pourpre s'éleva devant les yeux de Rollo. Lentement il referma le journal et le glissa dans sa poche. Elle et Butch étaient amants... Il aurait dû s'en douter. Bon, le voilà renseigné maintenant. Il respira profondément et serra ses larges poings. Le docteur était allé chez Celie et Butch y était. Butch l'avait tué. Pas étonnant que Celie ait l'air d'un chat échaudé. Il leur ferait payer à tous deux. Puis il se souvint de Weidmann. Trois millions de livres en actions au porteur. C'était incroyable. Il fallait dénicher le cadavre. C'était la première chose à faire. Plus tard, il trouverait une vengeance. En ce moment, Butch lui était nécessaire. « Une chose à la fois », pensa-t-il et il étouffa sa colère, la rejetant de force dans son subconscient. Il fallait trouver cette femme. Butch était déjà par les rues à sa poursuite. Mais cela prendrait trop de temps. Londres était une si grande ville. Jamais il ne la retrouverait peut-être.

— Chez Gilroy, ordonna-t-il à Long Tom dans le tuyau acoustique et Long Tom s'inclina.

En quelques instants, la Packard fut près d'Athen Court.

— Attends.

Rollo traversa la cour intérieure. Il resta debout dans l'ascenseur tandis que ce dernier se frayait un chemin jusqu'au quatrième étage ; il était préoccupé à la fois de l'histoire de Celie et des moyens à employer pour retrouver le cadavre de Cornélius. Il était enchanté d'avoir un travail pressé à exécuter. Sans quoi, il aurait fait quelque chose de travers dans sa hâte à se venger. Jamais il n'avait été

provoqué de telle manière et jamais il n'avait senti à ce point le besoin de revanche immédiate. Cela, non, il ne fallait pas céder. Il faisait toujours des plans minutieux. Si l'on devait punir Celie et Butch, il fallait s'assurer que la police ne viendrait pas demander des comptes.

Il sonna, tirant sur le cordon avec impatience. La porte s'ouvrit presque tout de suite et Gilroy le regarda, ahuri. Bien qu'il fût plus d'une heure et demie, Gilroy avait encore son costume de ville gris perlé.

— Vous n'êtes jamais venu me voir. (Il s'effaça pour le laisser entrer.) Il doit y avoir quelque chose de détraqué.

Rollo entra dans le grand boudoir. Il alla jusqu'à la cheminée, prit son étui à cigares et en choisit un. Après l'avoir allumé, il regarda pensivement Gilroy.

— Il faut que nous retrouvions le corps de Cornélius tout de suite, annonça-t-il.

Gilroy haussa les épaules.

— Comment faire ?

— Je suis venu te le demander. (Rollo regardait le nègre avec insistance.) Je crois que tu peux retrouver le cadavre. Tu as dit que tu me devais quelque chose, eh bien ! je suis venu te demander le paiement. Donne-moi le cadavre.

Gilroy se promenait de long en large dans la pièce.

— Cette fille sait où il est, déclara-t-il en ramassant la petite poupée de cire et en caressant les fils d'or collés sur sa tête. Elle pourrait nous y mener.

— Butch la cherche, mais je ne peux pas attendre. Il faut que tu trouves mieux que cela.

Gilroy réfléchit un moment.

— Elle peut être n'importe où. Il faudra que je la trouve. Cela peut me prendre une heure ou plus. Je ferai ce qu'il faut pour qu'elle vous retrouve au coin de Hyde Park, à l'entrée des jardins. Allez-y et attendez. Cela peut être long, mais si vous avez la patience d'attendre, elle ira.

La bouche de Rollo se tordit.

— Que veux-tu dire ?

Gilroy prit la poupée, la mit sur le sol. Il indiqua un petit carré rouge dans le dessin du tapis.

— Nous allons imaginer que c'est Hyde Park Corner. Quand la poupée arrivera au carré, la jeune femme sera à Hyde Park Corner. La question c'est de savoir qui triomphera, sa volonté ou bien la mienne. Quand vous la verrez, ne lui parlez pas, suivez-la. Elle vous conduira à Cornélius. Comprenez-vous ? Il ne faut pas lui parler ni la laisser vous

voir.

Rollo fixa le carré rouge et la petite poupée flasque à quelques pas de lui.

— C'est bon. (Il était gêné.) Je ferai ce que tu me conseilles. C'est urgent, Gilroy. Ne me fais pas perdre mon temps.

— Elle viendra, répondit Gilroy, avec indifférence, si vous attendez le temps qu'il faut.

Rollo eut un grognement et sortit ; comme il arrivait au rez-de-chaussée, il s'arrêta pour écouter. D'en haut, venait le son d'un tam-tam assourdi. D'abord il avait cru que c'était le grondement lointain du tonnerre, mais tandis qu'il prêtait plus attentivement l'oreille, le son devenait bien déterminé. Le boum, boum, boum, boum... régulier lui pénétra la tête et les veines comme une pulsation. Ce son avait une allure cosmique, pareil à la ruée d'une énorme masse d'eau. Il haussa les épaules et se dirigea lentement vers la voiture qui stationnait.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda Long Tom mal à l'aise. Vous l'entendez ? Cela m'a fait sauter tout à coup. Ecoutez ça !

— Ce n'est rien, lui dit Rollo, en montant dans la voiture. Gilroy s'amuse avec son tambour. (Il se passa la main sur le visage.) Va jusqu'à Hyde Park Corner. Nous allons à un rendez-vous avec une jeune femme.

*

Le sergent détective Adams sauta de l'autobus avec un joyeux « Bonsoir » au conducteur et monta les marches du perron du 155 Fulham Road. Comme il tirait le cordon, il étouffa un bâillement. Il était presque minuit et il avait peiné toute la journée qui avait été longue. Le sergent de service au poste de Vine Street lui avait donné le message urgent de Cedric Smythe et cela n'avait pas amélioré son humeur. C'est parce qu'il habitait à quelques centaines de mètres à peine de Cedric qu'il avait décidé d'y aller tout de même.

Cedric ouvrit presque aussitôt.

— Te voilà enfin. (Sa figure ronde, blanche et rose s'éclaira d'aise.) Je croyais que tu n'arriverais jamais.

— Oui, mais je ne peux pas rester une minute reprit Adams assez sèchement. J'ai besoin de repos, j'ai passé la journée debout. Qu'y a-t-il de cassé ?

— Mon cher garçon (Et Cedric, ouvrant la porte toute grande, s'effaça pour laisser entrer Jerry.), voilà qui est bien trop sérieux pour qu'on en discute sur le pas de la porte. Rentre, je suis très ennuyé. Tu sais bien que je ne suis pas d'un caractère à me faire du mauvais sang

mais, pour une fois, je suis vraiment tout ce qu'il y a de plus contrarié.

Adams eut une grimace presque cynique.

— Peuh ! Tu te ferais des cheveux pour un rien. Je suis sûr que si la chatte avait des puces, tu ne pourrais pas fermer l'œil de la nuit.

Et il suivit Cedric dans le petit salon.

— D'abord, je n'ai pas de chat. (La réponse de Cedric était pleine de froideur digne.) J'ai horreur des chats. Quelles sales petites bêtes ! Elles vous filent toujours entre les doigts. Mais assieds-toi, Jerry. Il faut que j'en parle à quelqu'un. Je suis certain que tu es fatigué, mais j'ai besoin d'un conseil. Veux-tu boire ? Il y a du whisky ou de la bière ? Choisis.

Jerry soupira, posa son chapeau sur la table et s'assit dans un fauteuil confortable.

— Je crois que je prendrai un whisky. (Et il étala ses longues jambes.) Mais sois chic, et dis-moi vite de quoi il retourne. Est-ce qu'un de tes pensionnaires a mis les voiles sans payer la note ?

Cedric serra ses lèvres charnues.

— Vraiment, Jerry, tu n'as pas de cœur, lui répondit-il avec amertume. Je te dis que c'est sérieux. Cela peut même être une affaire du ressort de la police.

Adams lui jeta un coup d'œil à la dérobée.

— Oh ! Comment as-tu découvert cela, toi ?

— Il faut que je commence au commencement.

Cedric se refusait à parler plus vite. Il traversa la pièce avec deux doubles whiskies auxquels il ajouta un peu d'eau de seltz, puis il tendit un des verres à Adams.

— A la tienne ! (Et il s'assit en face de Jerry.)

Adams soupira. Il but une longue gorgée, s'installa plus commodément dans son fauteuil et chercha sa pipe et son tabac.

— Ça va, Cedric, je sais qu'il ne faut jamais être plus pressé que toi. Prends ton temps, mon vieux, et que ce soit une belle histoire !

— Il n'y a vraiment pas de quoi blaguer. (Cedric sirotait son whisky à regret.) Je ne sais pas si je dois le boire. Il y a des chances pour que je ne puisse pas dormir après.

— Sans aucun doute, reprit froidement Adams, mais tu peux dormir demain toute la journée, toi. Je ne peux me payer ce luxe. J'ai du travail.

— Il ne faut pas que tu te paies ma tête, je suis vraiment très inquiet au sujet de Miss Hedder. Il y a quelque chose dans sa vie qui ne me plaît pas du tout.

— Oh ! Encore Miss Hedder ! Qu'est-ce qu'elle a encore bien pu

faire ?

— Elle ne fréquente pas des gens convenables. (Cedric hocha la tête tristement.) C'est pire, elle fréquente des criminels.

Adams éclata de rire.

— Allons, ça va, Cedric. Qu'est-ce que tu connais, toi, comme criminels ?

— Je distingue un sale type d'un brave homme et ce Joe Crawford, c'est un sale type de la plus belle espèce !

— Joe Crawford ? Qui est-ce ?

— C'est ce que je voudrais bien savoir. Il est venu ici il y a quelques jours avec une note pour Miss Hedder. Il a été du dernier muffle pour moi. Non, Jerry, tu n'as pas idée de son vocabulaire, et de son allure ! Il m'a fait une peur bleue et tu sais bien que je n'ai pas facilement peur.

— Il lui a laissé un mot ?

— C'est ce que je me tue à t'expliquer. L'enveloppe n'était pas bien cachetée, et comme je m'étais rendu compte que c'était un individu assez louche, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de la lire.

— Tu te feras des ennuis, si tu prends l'habitude d'agir ainsi, lui annonça sèchement Adams.

— Naturellement, si cela n'avait pas été presque décacheté, je n'aurais jamais songé à l'ouvrir, répliqua vivement Cedric. J'ai bien des défauts, sans doute, mais sûrement pas la curiosité.

Il évita le regard perçant d'Adams et s'éclaircit la gorge avec componction.

— Si ma mémoire est exacte, le message annonçait simplement :

« Allez à l'Agence Fresby, 24 C Rupert Court, W. C. 2. Il vous y fera rentrer », et c'était signé « J. C. ».

— Tu es bien certain de l'adresse ? demanda Adams, dont l'intérêt fut éveillé tout à coup.

— Bien sûr, que je le suis.

Cedric avait un ton bougonnant, mais comme il remarqua l'intérêt soudain que prenait Jerry à sa révélation, il demanda :

— Tu la connais, toi, l'Agence Fresby ?

Adams s'enfonça dans le fauteuil.

— J'en ai entendu parler, annonça-t-il avec réserve.

Il n'allait pas dire à Cedric à quel point Scotland Yard s'intéressait aux activités de Jack Fresby, ce n'était pas le moment propice. Il y avait déjà un certain temps que l'on présumait que Fresby avait quelque chose à voir dans la disparition mystérieuse de Véra Small, un mannequin de grand magasin ; les parents avaient signalé l'absence de

Véra à la police. Le seul renseignement obtenu sur cette dernière était fourni par un vague rapport où l'on prétendait avoir vu la jeune femme entrer au 24, Rupert Court, le jour de sa disparition. Depuis, on n'avait plus entendu parler d'elle. Mais la réputation de Fresby était douteuse et depuis plusieurs semaines, la police l'avait pris en filature. On savait qu'il faisait partie du gang de deuxième ordre qui travaillait dans la combine des meublés du West-End. C'était une bonne source de revenus que la sous-location d'appartements aux prostituées et bien que Fresby ne sous-louât que des chambres meublées, il se faisait de bons revenus. La police avait bien l'intention de mettre un frein à ses bonnes petites affaires.

— Fresby trouve du travail aux filles. Du travail peu honorable, d'ailleurs, ajouta Adams. Alors, qu'est-il arrivé ?

Cedric lui raconta l'arrivée de la malle et le désarroi de la pauvre Susan.

— Elle a fermé sa porte à clé, puis elle a passé toute la nuit dehors. Ensuite, juste après dix heures du soir, j'ai entendu un taxi s'arrêter devant la maison, puis elle est rentrée avec un homme d'un certain âge, grand et mince, ils sont montés dans sa chambre. Ils sont revenus presque aussitôt en traînant une malle derrière eux. J'ai parlé à Miss Hedder, mais elle était dans un état de nerfs tel que je ne crois pas qu'elle m'ait entendu. Le vieux monsieur m'a dit de me mêler de mes affaires de la façon la plus insolente du monde et ils sont partis tous deux dans le taxi avec la malle.

Adams termina son whisky et reposa le verre sur la table.

— Tu es sûr que la jeune femme était inquiète à ce point-là ?

— Si j'en suis sûr ! Elle grelottait, elle était livide. J'ai cru à un moment qu'elle allait s'évanouir.

— Est-ce que tu peux me donner des détails sur cet individu ?

— Bien, voilà, il était grand, mince. Je lui donnerais la cinquantaine. Il portait une moustache grise en brosse. Il avait un nez aquilin. C'est un individu qui m'a paru louche, mal soigné, enfin pas du tout le genre d'homme à fréquenter par une gentille femme comme Miss Hedder.

— Voilà qui ressemble comme deux gouttes d'eau au signalement de Jack Fresby. (Adams fronça les sourcils.) Hum, vraiment, je suis indécis. Fresby est un sale coco, mais cela ne veut pas dire qu'il y ait quelque chose de grave.

— Mais si, je ne t'ai pas encore parlé de la malle.

— La malle ? Qu'est-ce qu'elle a cette malle ?

— Jerry, quelque chose se dégageait de cette malle qui m'a fait perdre tout mon sang-froid. Après que ce garçon Joe l'eut apportée, je

suis monté pour l'examiner de près. J'ai eu peur. (Cedric posa son verre de whisky et s'épongea le front avec son mouchoir.) Il y avait une odeur pas ordinaire qui se dégageait de la malle. Une odeur, Jerry, qui m'a rappelé l'enterrement de mon pauvre père.

Adams le regarda avec inquiétude.

— Tu as trop lu de romans policiers, mon vieux, ajouta-t-il après un silence. Il y avait sans doute du camphre dans cette fameuse malle !

Cedric hocha la tête.

— Rien de la sorte. Je voudrais que pour une fois tu me prennes un peu au sérieux. L'odeur faible mais caractéristique se dégageant de cette malle, d'une façon ou d'une autre, me rappelait un enterrement. J'en suis absolument certain. C'est affreux à dire, mais je commence à croire qu'il y avait un cadavre dans la malle en question.

Adams gémit :

— Mon cher Cedric ! Vraiment, tu y vas un peu trop fort.

Il protestait, mais après quelques instants de réflexion il se demanda : Vera Small avait complètement disparu ? La police croyait qu'on l'avait assassinée. Elle n'avait aucune preuve à l'appui, mais puisqu'on n'avait pas pu retrouver la trace de la jeune fille, il y avait des chances pour qu'on l'ait assassinée. Fresby semblait être la dernière personne à l'avoir vue et voilà maintenant qu'il transportait une grosse malle dont les émanations suggéraient la présence d'un cadavre ! Mais Susan Hedder, quelles raisons avait-elle de fréquenter un type comme Fresby ? Oui, cela devait valoir le coup d'approfondir la question.

Cedric qui le fixait attentivement, devinait ce qui se passait dans son esprit.

— Alors, tu commences à t'apercevoir que je ne travaille pas du chapeau, autant que tu voulais bien le dire, hein ?

Et son regard reflétait la satisfaction et l'espoir d'avoir convaincu Jerry.

— Je ne sais pas, lui répondit franchement Adams. Nous sommes tellement souvent alertés pour rien, Cedric. Mais la chose m'intéresse. Tu vois, ce Fresby, nous le surveillons depuis plusieurs semaines déjà. On l'accuse vaguement d'être responsable de la disparition d'une jeune fille que nous essayons de retrouver.

Cedric se pencha en avant.

— Là, je le savais bien. Vous allez découvrir son cadavre dans la malle. J'en suis absolument certain !

— Du calme, du calme, mon vieux. Nous ne pouvons pas tirer des conclusions éclair comme cela. Il va falloir prendre quelques petits

détours. J'aimerais bien faire connaissance avec Miss Hedder. Naturellement, elle peut avoir un excellent alibi. D'autre part, je ne veux pas l'effrayer si elle prépare un mauvais coup elle-même. Au point où nous en sommes, nous ne pouvons pas serrer la vis. Il y a trop peu de preuves.

Cedric leva la main :

— Ecoute !

Tous deux entendirent la porte d'entrée se fermer et le bruit de quelqu'un montant les escaliers quatre à quatre.

— C'est elle qui rentre.

Et Cedric bondit.

— Attends un peu. (Adams lui aussi s'était levé.) Il ne faut pas aller trop vite.

Il regardait la pendule de marbre sur la cheminée. Il était minuit vingt.

— Si tu pouvais la persuader de venir bavarder un peu avec nous ! Va voir, et dis-lui qu'un de tes vieux amis est là et qu'il voudrait faire sa connaissance.

Cedric fit la moue.

— Elle n'est pas du tout sociable, je ne suis pas certain qu'elle accepte.

Il semblait très hésitant. Adams réfléchit un instant.

— Bon, dis-lui que c'est de la part de Joe Crawford. Voilà qui devrait la décider !

— C'est bon, mais comment t'expliqueras-tu ?

— Ne t'en fais pas pour cela. Va vite, avant qu'elle ait eu le temps de se déshabiller.

En attendant, il arpentait la pièce, les mains croisées derrière le dos. Il faudrait qu'il fasse attention, se disait-il en lui-même. Il ne fallait pas se fier à Cedric. Il dramatisait tout. Il n'y avait sans doute rien d'extraordinaire dans la malle, et l'homme en question n'avait rien à voir avec Fresby. Malgré tout, il fallait tirer l'affaire au clair, sans que lui, Jerry, se rende ridicule, bien entendu. Après une attente de quelques minutes, il entendit Cedric revenir. Il n'était pas seul.

Susan, le cœur battant, fixait le grand jeune homme qui était adossé à la cheminée. Dès qu'elle le vit, elle sentit ses craintes légèrement apaisées. Il avait l'air bon et il n'appartenait sûrement pas, ainsi qu'elle l'avait d'abord redouté, lorsque Cedric avait dit qu'il désirait la voir, aux services de la police.

— Voilà Miss Hedder. (Cedric referma la porte sur eux.) M. Jerry Adams.

Adams lui sourit.

— J'ose espérer que vous me pardonneriez de vous importuner à une heure aussi tardive, miss Hedder, asseyez-vous, je vous en prie !

Susan regarda à son tour Cedric et Adams. Ses yeux étaient obscurcis par l'appréhension. Elle hésita, puis traversa lentement la pièce et prit une chaise. Elle regarda encore une fois Cedric ; elle était mal à l'aise. Adams se tourna vers Cedric.

— Je crois que Miss Hedder aimerait mieux rester seule avec moi.

La consternation se peignit alors sur le gros visage de Cedric.

— Bien sûr, je vais aller préparer du thé. Oui, pendant que vous bavarderez tous les deux. Il vous plaira, ce M. Adams, vous verrez, affirma-t-il à Susan. Autrefois, nous partions ensemble en tournée.

Susan ne dit mot, elle commençait à regarder Adams avec un peu moins d'inquiétude.

— C'est bon, va nous faire du thé.

Et Jerry, traversant la pièce lui ouvrit la porte. Comme Cedric passait devant lui, il chuchota :

— Je t'appellerai dès que je lui aurai parlé.

Une fois que Cedric fut parti, il y eut un silence très court, électrique, puis Adams ajouta :

— Cedric me dit que vous connaissez Joe Crawford !

Susan se raidit :

— Je ne le connais pas beaucoup.

La peur lui vidait littéralement la tête.

— Lui et moi étions de très bons amis, continua Adams avec le plus grand calme. (Décidément, ça n'allait pas. La gamine sautait pour un rien, et, chaque fois qu'il s'adressait à elle, ses yeux reflétaient une terreur mortelle.) Je ne l'ai pas vu depuis quelque temps déjà, et lorsque j'ai entendu dire qu'il était venu ici, j'ai pensé que vous voudriez bien m'aider à renouer avec lui.

Le cœur de Susan lui sembla pris dans un bloc de glace. Elle était certaine que ce charmant jeune homme lui mentait. Joe avait bien insisté sur le fait qu'il n'avait pas d'amis.

— Je... Je ne sais pas où il habite, lui dit-elle, en regardant bien fixement ses mains. Je ne le connais pas très bien.

— C'est bien décevant. (La voix d'Adams se fit plus sévère.) J'avais espéré. Mais si vous ne savez pas où le trouver, il faudra que je me débrouille autrement.

— Je le crois. (Susan se leva.) Vous m'excusez... Il est tard, et je me sens très lasse...

Elle porta une main à son front et resta un moment debout,

immobile, les yeux hagards et fixes.

Adams l'observait très attentivement. Sans aucun doute, cette jeune fille n'était pas bien. De plus, tandis qu'il l'étudiait, elle paraissait aller en s'amenuisant. L'impression qu'elle donnait était extraordinaire. Son visage tout blanc semblait tendu, vidé de toute substance et il avait le sentiment qu'elle ne se rendait plus compte de sa présence à lui. Elle avait porté les deux mains à sa tête et commençait à osciller.

— Ça ne va pas, miss Hedder ? (Il posa la question durement, tandis qu'il se rapprochait d'elle. Elle ne paraissait pas l'entendre.) Miss Hedder ! (Il lui prit le bras et la secoua légèrement.) Qu'y a-t-il ?

— Il y a quelqu'un en train de battre le tambour, murmura-t-elle en se dégageant. Ecoutez ! Est-ce que vous n'entendez pas ? Il y a quelqu'un en train de battre le tambour.

Adams la fixait. Il n'entendait rien du tout, il tendit l'oreille.

— Mais non, il n'y a rien ! affirma-t-il.

Susan, hagarde, le fixait.

— Vous êtes sourd ! Ce n'est pas possible. Cela n'arrête pas. Mais écoutez donc !

Tout à coup, elle s'écarta de lui, les yeux brillants de peur.

— Mais cela me bat dans la tête, lui cria-t-elle hystériquement. Ça fait boum, boum, boum, boum, boum, et c'est de plus en plus fort, et ça n'arrête pas, mais est-ce que vous n'entendez pas ?

— Vous êtes folle ! (La frayeur dépeinte sur son visage le glaça.) Allons, secouez-vous. Mais, vous imaginez les choses. Il n'y a pas de tambour...

Il lui parla brutalement.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? (Susan pleura, la tête entre les mains.) Cela me bat le crâne. Je me sens devenir folle... Oh, mais arrêtez-le ! Surtout... Arrêtez-le !

— Ne faites pas la petite poule mouillée ; je vous dis qu'il n'y a pas de bruit de tambour.

Adams s'efforçait d'être persuasif, mais il était affolé à son tour. Elle le fixa, et recula vers la porte et avant qu'il pût l'arrêter, elle ouvrit et grimpa l'escalier à toute vitesse. Le bruit de ses sanglots étouffés attira Cedric qui revint en courant de la cuisine ; puis sur un ton accusateur :

— Tu l'as contrariée, cette petite. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Adams était dans le hall, il regardait fixement l'escalier.

— Mais, je n'ai rien dit du tout, c'est elle qui, tout à coup, m'a affirmé qu'il y avait quelqu'un en train de battre du tambour. Vraiment, elle est détraquée, cette jeune femme. Elle est dans un état

de nerfs épouvantable.

Adams avait l'air soucieux lui-même.

— Un tambour ?

Cedric répétait éberlué :

— Un tambour ?

— Mais je ne sais pas, moi.

Et Adams poursuivit :

— Elle est bouleversée par quelque chose qui me paraît très sérieux. Je crois que tu as raison, Cedric, il faut s'occuper de cette histoire-là. Qu'est-ce qu'elle a bien pu vouloir dire ? Quelqu'un jouait du tambour ?

— Ne crois-tu pas qu'il faudrait appeler un docteur ? demanda-t-il à bout d'imagination.

— Ecoute ! lui intima rudement Jerry.

Ils restèrent figés, regardant l'escalier. D'en haut, parvenait faiblement le rythme d'un tam-tam.

Sans hésiter, Adams bondit dans l'escalier jusqu'à la chambre de Susan. Cedric, tout essoufflé par l'effort et la crainte, l'y rejoignit. Ils restèrent derrière la porte à écouter.

— On dirait qu'elle tape sur la table avec ses poings, remarqua Adams, Très mal à l'aise.

Le bruit sourd du tam-tam continuait. Adams frappa à la porte :

— Miss Hedder ! appela-t-il à haute voix.

— On va réveiller tout le monde, s'écria nerveusement Cedric. Que dois-je faire ? Crois-tu que je doive appeler la police ?

— Pour l'amour du ciel, calme-toi, lui dit Adams furieux. C'est moi la police, et je peux tirer cette affaire-là au clair tout seul.

Il était loin d'être aussi maître de lui qu'il voulait en avoir l'air. Cette femme battant la table de ses deux poings, avait une allure hallucinante. Le rythme qui le pénétrait commençait à l'effrayer par sa bizarrerie.

Puis, soudain, le battement s'arrêta. Il entendit des pas dans la pièce et avant qu'il ait pu se reculer, Susan ouvrit brusquement la porte.

Maintenant, elle était dans le couloir. Il eut une vision rapide de son visage livide et de ses yeux hagards, tandis qu'elle passait devant eux se dirigeant vers l'escalier.

— Miss Hedder, lui dit-il en marchant près d'elle.

Elle ne fit aucune attention à lui. Elle marchait comme un automate, les yeux écarquillés, sans rien voir, et les bras pendant le long de son corps. Elle descendit.

— As-tu vu sa figure ? murmura Adams, qui sentait ses cheveux se dresser sur sa tête. Elle semble marcher comme une somnambule.

Il courut après elle. Sans hésiter, elle ouvrit la porte cochère, descendit les marches du perron.

— Laisse-moi faire, ordonna Adams, en courant vers le parloir où il prit son chapeau. Il y a quelque chose d'extraordinaire là-dedans. Elle ressemble à une femme en transe. Ne t'en fais pas. Je vais la suivre.

Sans perdre une minute, il emboîta le pas à la mince silhouette qui se détachait de l'obscurité, tandis qu'elle descendait rapidement la rue.

CHAPITRE VI

Caché dans l'ombre d'une porte cochère, Butch avait observé Rollo descendant de sa voiture pour aller chez le docteur Martin.

Butch avait, lui aussi, entendu parler du journal du docteur et il se rendit bientôt compte du danger que pouvait lui faire courir un tel document. Il s'en alla tout de suite chez le docteur. Il était arrivé une minute après Rollo et, maintenant, il était planté là, sous ce porche, la main sur son « Luger » et il essayait de prendre une décision. De toute évidence, la meilleure chose à faire serait de saisir le journal dès que Rollo sortirait avec le cahier. S'il agissait ainsi et que le journal en question ne contienne aucune allusion à Celie et à lui-même, c'en était fait de son boulot avec Rollo. De plus, il y avait des chances pour que Rollo ne lui abandonne pas le journal sans résistance. Il lui faudrait tuer Rollo et, en dépit de l'urgence et du danger qu'il courait, cette pensée le faisait reculer. Une fois Rollo tué, il faudrait descendre Long Tom. Et Long Tom n'était pas un imbécile. Lui aussi avait son pétard ; avant que Butch ait fait l'affaire de Rollo, il y avait de grandes chances pour que Long Tom lui fasse la sienne, à lui Butch. Pendant qu'il monologuait de la sorte, Rollo sortit de la maison et remonta dans sa voiture. Butch fit un bond en avant, mais trop tard ; la grosse bagnole quitta la cour et tourna dans New Bond Street.

Jurant à voix basse, Butch bondit à sa propre voiture qu'il avait garée plus loin et prit Long Tom en filature. Quelques minutes après, il était certain que Rollo allait chez Gilroy. « Mais pourquoi ? » se demandait Butch en stoppant sa voiture dans une petite rue transversale, à quelques mètres de Greek Street. Il courut vite au coin de la rue et arriva juste à temps pour voir l'énorme Rollo disparaître dans Athens Court. Il se dissimula derrière une porte cochère et attendit.

Il ne fallait pas perdre Rollo de vue un seul instant. Il savait que Rollo ne reculerait devant rien pour faire main basse sur l'argent de Weidmann. Trois millions de livres. C'était une somme formidable, inouïe ! Le visage chafouin de Butch grimaçait à la pensée de tout ce qu'il pourrait se payer avec tant d'argent. Sa foi dans la capacité de Rollo était absolue. S'il n'y avait qu'un moyen de retrouver le fric, eh bien ! ce moyen-là, Rollo le découvrirait, sans aucun doute. Rollo en

possession de la galette, ma foi, Butch la lui chaufferait tranquillement, et voilà ! Il eut une grimace gênée. Il faudrait prendre des précautions, par exemple. Rollo était dangereux. Si Butch lui laissait la moindre chance, il savait qu'il aurait vite l'occasion de le regretter. Dès qu'il aurait la certitude que Rollo avait l'argent, il faudrait le descendre en vitesse. Il n'avait aucun autre moyen de régler l'affaire : l'enjeu était trop fort.

Mais que faisaient donc Rollo et Gilroy ? Butch longea le mur dans l'ombre pour apercevoir Long Tom sortir de la voiture et allumer une sèche. Donc, Rollo serait là-haut pour un bon moment encore. Long Tom faisait les cent pas auprès de la voiture. Il jetait un coup d'œil chaque fois qu'il passait devant Athens Court, on eût dit qu'il avait hâte de voir Rollo de retour.

Une demi-heure s'écoula avant que Rollo apparaisse au bout de l'impasse. Il parla un instant à Long Tom, puis ils rentrèrent tous les deux dans la voiture.

Encore une fois, Butch retourna en courant à sa voiture et suivit le feu rouge de la voiture de Rollo tout le long de Shaftesbury Avenue, puis dans Piccadilly. Est-ce qu'il irait chez Celie ? se demandait Butch. Ou bien commençait-il à faire la chasse au cadavre de Cornélius ?

Rageusement, il agrippa le volant. Il ne savait pas où trouver Cornélius, mais il avait la certitude que Rollo avait une combine quelconque. Le machiavélisme de Rollo énervait Butch qui savait bien ne jamais être de force avec lui. Il pensait courir son unique chance de s'emparer de la fortune de Weidmann en restant près de Rollo. Si Rollo n'arrivait pas à découvrir le cadavre, personne d'autre ne le trouverait jamais.

Décidément, Rollo n'allait pas voir Celie. La voiture venait de filer devant l'hôtel Berkeley, et continuait maintenant dans Park Lane. Est-ce qu'il tournerait dans Shepherd Market ? Non, la voiture allait toujours, mais elle ralentissait. Butch passa en seconde, et marauda à l'arrière, le pied tout près du frein. La voiture de Rollo tourna dans Hyde Park puis stoppa. Butch eut à prendre une décision rapide. Il alla jusqu'à Park Gates puis s'arrêta quelques centaines de mètres plus loin. Laissant là sa voiture, vite, il revint sur ses pas jusqu'à un endroit où il pouvait surveiller la voiture de Rollo. Personne n'était sorti. Butch pouvait distinguer les silhouettes de Rollo et de Long Tom. Le premier fumait un cigare, dont l'extrémité pourpre brillait dans l'obscurité.

Pendant quelques minutes, Butch observa la voiture, puis, comme ni Rollo ni Long Tom ne bougeaient, il commença à trouver le temps long.

Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien mijoter là tous deux ? Ils ne se

parlaient même pas. Long Tom en effet était effondré derrière le volant, et semblait prêt à s'endormir. Butch se faufila plus près encore. Peut-être attendaient-ils quelqu'un ? Mais qui ? Furieux, il serra les poings. Il ne pouvait pas rester là dans Park Gates, les bras ballants. Un flic viendrait et commencerait à poser des questions. Il lui faudrait entrer dans le parc et se cacher, afin de pouvoir surveiller Rollo, sans risquer d'être vu.

Il s'assura que Rollo ne regardait pas de son côté puis il se faufila dans le parc, et restant dans les coins obscurs, loin de la voiture en stationnement, il marcha doucement sur le gazon jusqu'à un bouquet d'arbres voisin. Il s'installa sur l'herbe de façon à ne pas être vu de la voiture et attendit.

La nuit était belle, très chaude. La lune, pareille à un disque fauve dans le ciel sans nuage, projetait de lourdes ombres. Au loin, l'horloge de Big Ben sonnait une heure avec les vibrations d'un coup de gong, et Butch, mal à l'aise, trépignait sur place et bâillait.

Combien de temps lui faudrait-il encore poireauter ? se demandait-il avec irritation. C'était bon pour Rollo de rester là, confortablement assis dans sa voiture, mais lui..., que diable pouvait-il bien attendre ?

Cependant, Rollo continuait à fumer son cigare. Il avait ouvert la vitre de la portière et Butch pouvait apercevoir la fumée monter en volutes dans l'air paisible de la nuit. Il pouvait même sentir la forte odeur du tabac qui lui donnait bien envie de fumer lui aussi.

Les minutes passèrent lentement. Soudain, Rollo ouvrit la portière de la voiture et sortit. Il secoua l'amas de cendres blanches de son cigare et regarda en tous sens l'avenue du Parc, éclairée par la lune. Il y avait encore quelques taxis filant à toute allure dans le parc et quelques noctambules dans la rue qui lui faisait suite. La nuit était si belle que Londres n'avait pas envie de s'endormir. Rollo jeta un coup d'œil sur sa montre ; il était une heure et dix minutes. Il n'avait pas la moindre idée du temps qu'il devait passer là à attendre, mais il pressentait vaguement que Gilroy, d'une façon ou d'une autre, s'arrangerait pour lui envoyer l'objet de son attente. Il avait promis que la jeune fille viendrait et Rollo le croyait. De plus, autant lui faire confiance, puisque aucune autre solution ne s'offrait à lui par ailleurs. Si la jeune femme ne venait pas, eh bien, comment diable pourrait-il trouver le cadavre de Cornélius ?

Il s'assit sur le marchepied de la voiture, et commença à lire le journal du docteur. Ce faisant, il sentait monter en lui une envie irrésistible de se venger de Celie. Avec impatience il ferma le livre en s'assurant qu'il ne contenait pas d'autre allusion à Butch ou à Celie et le remit dans sa poche.

Il retira son cigare de ses lèvres charnues, et, pensivement, il en

contempla le bout allumé. Oui, ce serait une volupté que d'organiser le châtiment de Celie et de Butch. Il prendrait son temps. Cela en valait la peine. Même si la chose lui prenait une semaine ou plus, eh bien, il aurait la patience voulue. Ce qu'il aurait aimé, naturellement, c'est aller de suite chez Celie et la battre. Ses grosses mains se crispèrent. Il savait bien que s'il se mettait à dérouiller Celie, ce serait sa mort. La méthode serait primitive, dangereuse, mais quelle revanche ! Il haussa ses larges épaules et chassa l'idée de son esprit. Non vraiment, le moyen était par trop primitif, et le plus grave, c'est qu'il était dangereux. Il n'avait pas la moindre envie d'être pendu à cause de ces deux-là. Sa grosse figure se plissa de dégoût. Quelle pensée désagréable ! Un homme de sa taille et de sa corpulence, au bout d'une corde ! Mal à l'aise, il agita les mains. Rien que le soubresaut pourrait rompre la corde, ou, pis encore, lui arracher la tête.

Il se leva et se mit à faire les cent pas. Il avait la sensation vague d'être épié, mais, après avoir soigneusement examiné les alentours sans distinguer personne, il se dit qu'il était victime de son imagination surexcitée.

Long Tom passa la tête par la fenêtre de la voiture.

— C'est-y qu'on va poireauter là encore longtemps ? demanda-t-il en grognant. Ça ferait mon affaire de me pagnoter, pendant une bonne nuit, savez, patron ! Alors, on peut pas rentrer chez nous, non ?

La voix grêle atteignit Butch qui grimaça amèrement. Lui aussi aimerait bien aller roupiller, mais il n'était pas question de lâcher Rollo une seule minute.

— Ferme-la, on va peut-être passer la nuit ici, grogna Rollo à l'adresse de Long Tom, sur un ton réprobateur.

— Ah ben, mince alors !

Et Long Tom gémit, tandis qu'il se renfonçait dans son siège. Il ferma les yeux et s'efforça de somnoler.

Son cigare une fois terminé, Rollo se réinstalla dans la voiture. Il se sentait alourdi par la fatigue, mais savait qu'il ne pouvait plus se payer le luxe d'un petit somme. Gilroy avait affirmé qu'elle viendrait et il ne voulait la manquer à aucun prix.

Il était presque deux heures et quart, au moment où Susan fit irruption dans le parc. Butch fut le premier à l'apercevoir, il faillit bondir, mais se contint juste en temps voulu. Rapidement, il observa la voiture de Rollo. Ce dernier avait déjà ouvert la portière, et descendait de voiture. Dans son énervement, il avait flanqué un grand coup de coude à Long Tom qui l'envoyait mentalement à tous les diables.

De leurs points d'observation respectifs, les trois hommes

examinaient Susan avec la plus vive attention. Elle marchait d'un pas raide dans le parc, mais, dès qu'elle fut près de la voiture de Rollo, elle s'arrêta net.

Rollo la dévisagea avec insistance. Le clair de lune éclairait ses traits et il pouvait distinguer nettement la fixité des yeux et le manque absolu d'expression. Elle le regardait sans le voir, et après un instant de gêne, il se rendit compte qu'elle ne se doutait pas d'une présence étrangère en face d'elle.

— Regarde-la, murmura-t-il à Long Tom. Elle marche comme une somnambule.

— Par exemple ! s'exclama ce dernier en s'extirpant de la voiture. Pourquoi qu'elle fait ça ?

Rollo ne l'écoutait pas. Tout à coup, il se sentit réveillé : « C'est le Vaudou, pensa-t-il. Vraiment, cela veut dire quelque chose après tout ! » Il comprit alors que là-bas, de son appartement solitaire d'Athens Court, Gilroy avait, par sa seule volonté, obligé cette fille à venir de chez elle jusqu'à l'endroit où il se trouvait, lui Rollo. Cette seule pensée le heurtait et l'énervait à la fois.

— Tais-toi ! fit-il en levant la main.

Ses yeux restèrent rivés sur Susan.

Elle demeura ainsi, pendant quelques instants et puis fit brusquement volte-face et se mit à marcher rapidement d'un pas à la fois raide et furtif dans la direction des portes du parc.

— Viens, laisse la voiture ici. Il ne faut pas la perdre de vue, intima Rollo à Long Tom.

Sans attendre, ce dernier se mit à suivre Susan. Les choses se passaient ainsi que l'avait prédit Gilroy. Il savait maintenant que Susan le menait auprès du cadavre de Cornélius. Il était énervé au point de ne pas agir avec le luxe de précautions dont il avait coutume de s'entourer. Rien ne l'intéressait plus maintenant que la chance qu'il allait bientôt avoir, celle de mettre la main sur une somme de trois millions de livres sterling. Rien au monde ne comptait plus et il en oubliait sa propre sécurité.

Mais Butch, lui, pensait bien autrement ! S'il avait su que Susan allait l'emmener près du cadavre de Cornélius, il aurait peut-être eu plus d'insouciance, mais tout ce qu'il savait, pour le moment, était que cette jeune femme, jusqu'ici mortellement effrayée par Rollo, venait inopinément le retrouver, que tous deux allaient ensemble quelque part... Il présumait, naturellement, que cette promenade nocturne avait quelque rapport avec l'argent de Weidmann, mais il ne se doutait pas le moins du monde que le dénouement était si proche. Avant de quitter sa cachette, il s'assura que personne ne rôdait alentour et ne le voyait partir.

Comme il en avait presque la certitude, il s'arrêta net. Au loin, il pouvait distinguer la silhouette mince de Susan qui se dirigeait vers Constitutional Hill. A quelques mètres encore se trouvait une autre silhouette qui venait de surgir de l'ombre. Butch en eut froid dans le dos. Il avait reconnu la haute silhouette à la belle carrure du sergent détective Adams. Butch s'était fait un devoir de connaître tous les policiers de son district et il pouvait se vanter de pouvoir les repérer à toute heure du jour et de la nuit.

Machinalement, sa main saisit le Luger, mais dès qu'il sentit le canon glacé de l'arme entre ses doigts, il se rendit compte à quel point une telle initiative serait inutile et dangereuse. Furtif comme une ombre, il quitta sa cachette et fila Adams. Sa réaction immédiate fut d'avertir Rollo que ce flic était à ses trousses, mais comment faire ? Puis il décida que ce serait sans doute une bonne affaire si le flic coffrait Rollo. Cela lui donnerait à lui Butch une chance de ficher le camp avec le fric. La futilité de son plan lui apparut bientôt. Il ne savait pas où était cet argent et lorsque Rollo le découvrirait, Adams lui aussi saurait où il était. Il pinça les lèvres. Donc, il allait avoir à descendre Rollo et Long Tom et en plus de cela Adams. Voilà toute une affaire qui devenait, non seulement dangereuse, mais presque impossible.

Rollo, pendant ce temps-là, suivait Susan sans se douter de la présence d'Adams. Elle venait de dépasser le palais de Buckingham et elle se dirigeait vers Sloane Square. Les rues étaient maintenant désertes et Rollo et Long Tom ne se souciaient même pas de cacher le fait qu'ils suivaient la jeune fille.

Adams avait tout de suite reconnu Rollo. La vue de sa haute silhouette massive lui avait donné un battement de cœur. Si Rollo avait quelque chose à voir dans cette histoire, et la chose était bien évidente, eh bien, cela semblait promettre à Adams l'affaire qu'il attendait impatiemment.

De temps à autre, Adams se retournait afin d'être certain qu'il n'était pas suivi, mais Butch était expert à ce jeu-là. Il se faufilait dans l'ombre, invisible dans son costume noir et son chapeau noir. Il longeait les murailles, allait d'une entrée de boutique à l'autre en prenant bien soin, lorsqu'il arrivait au coin des rues, de ne pas se montrer.

Et ils allaient toujours ; il semblait à Rollo que Susan continuerait à marcher des journées entières. Son grand corps se courbait et il transpirait à grosses gouttes tandis qu'il se traînait à la poursuite de Susan. Jamais il n'avait tant marché ; aussi le confort de sa voiture lui manquait-il et Long Tom, qui tirait la jambe à son côté, était secrètement réjoui à la vue de son épuisement.

— Ça, pour aimer la marche, ben, elle l'aime, la marche, patron ! Nom de d'nom, à cette vitesse-là, elle sera à Brighton en moins de deux ! murmura-t-il, absolument incapable de se contenir plus longtemps.

Rollo eut un grognement furieux. Si elle marchait jusqu'à Brighton, il la suivrait. S'il devait marcher à quatre pattes et ramper, il le ferait. Est-ce qu'elle ne le menait pas vers les trois millions de livres sterling ?

— Holà ! v'là qu'elle s'arrête encore ! fit Long Tom.

Rollo se rejeta dans l'ombre avec Long Tom à sa suite. A vingt pas de là, Adams se mit rapidement sous une porte cochère, et à dix pas derrière, Butch s'aplatit contre un mur.

Susan avait stoppé. Elle hésita un petit moment et disparut dans l'impasse.

— C'est là.

Rollo s'avança rapidement derrière elle.

Il courut presque jusqu'au bout de l'impasse. Mais lorsqu'il se fut assuré que c'était un cul-de-sac, il se retourna vers Long Tom.

— Va vite chercher la bagnole. En vitesse. Pas un instant à perdre. Je me débrouillerai avec elle, mais il nous faut la bagnole.

Long Tom commença à grogner :

— Ben quoi, faut qu'je marche jusqu'à-là-bas ? Ça fait rien, v'n'avez pas de cœur, patron. Mes guibolles m'font un mal de chien.

— Obéis, et en vitesse, ordonna Rollo avec, dans ses petits yeux, une lueur de méchanceté.

— On y va.

Et Long Tom revint sur ses pas en suivant le même chemin. Adams le vit bien, mais comme il n'avait pas le temps de se dissimuler, il continua sa marche dans la direction opposée, tête basse et les mains dans les poches. Long Tom ne s'intéressait pas à la police. Il n'avait pas étudié son personnel, à l'instar de Butch, aussi passa-t-il auprès d'Adams sans même lui jeter un coup d'œil.

Butch se rencogna sous une porte cochère en voyant Long Tom se rapprocher. Fallait-il prévenir Long Tom au sujet d'Adams ? Est-ce qu'il allait revenir avec lui et liquider Adams puis aider Rollo ? Il hocha la tête. Il ne pouvait pas faire confiance à Long Tom. C'était un type à Rollo. Si Rollo connaissait sa liaison avec Celie, il supprimerait la part de Butch. Non, il valait encore mieux être débarrassé de Long Tom et puis régler le compte d'Adams et celui de Rollo ensuite.

Long Tom avait dépassé Butch et disparaissait rapidement. Butch jurant entre ses dents, regarda dans la rue. Rollo et Adams avaient disparu. Il se mit à courir et arriva aux abords de l'impasse. Personne.

Prudemment, il descendit la ruelle étroite et sombre, puis arriva devant une porte. Il écouta, mais aucun bruit ne lui parvint. Il mit doucement la main sur la poignée de la porte qui s'ouvrit à la poussée. A pas de loup, il se glissa dans la maison faisant passer son revolver de sa poche à sa main. Il écouta encore. Cette fois, il entendit au-dessus de sa tête un bruit de pas lourds. Rollo était en haut. Mais où était passé Adams ? Il écouta, n'entendit rien et se glissa plus loin, dans le couloir. Derrière lui, la porte d'entrée se ferma doucement.

*

Jack Fresby rentra chez lui et mit son melon au porte-manteau. Il bâilla et alla jusqu'à son petit salon. Il était tout courbattu par l'effort qu'il avait fourni en transportant cette énorme malle. Après la fuite de Susan, il était revenu et avait transformé Cornélius à souhait. Besogne macabre, pour sûr, mais s'il voulait faire une bonne opération, point besoin de laisser quiconque découvrir le cadavre avant que lui, Fresby, ne soit disposé à négocier l'affaire à sa guise.

Il alla dans la cuisine mettre la bouilloire à chauffer. La petite maison était tranquille. A part la femme de ménage qui venait tous les jours, personne ne fréquentait Fresby. Cela faisait plus de cinq ans qu'il vivait seul ; il s'était habitué à s'occuper de tout lui-même. Il n'était pas d'un naturel sociable. Heureusement pour lui, la maison voisine était sans locataire et de l'autre côté il y avait des terrains vagues en lotissement. La seule compagnie qu'eût Fresby était celle d'un chat roux maigre qui venait justement de sauter par la fenêtre ouverte et qui commençait à faire la navette entre ses jambes.

— Te voilà, dit Fresby en le regardant affectueusement. Je t'ai apporté quelque chose de bon. Un morceau de poisson. C'est ça qui fera ton affaire, pas vrai ?

Le chat eut un miaulement rauque et s'étira de tout son long corps maigre jusqu'à atteindre la hauteur de la table de cuisine. Machinalement, Fresby lui gratta la tête et prit dans un placard un petit paquet dans du papier journal. Il donna au chat son poisson et se rinça les doigts sous le robinet. Ce faisant, il réfléchissait au sujet de Rollo. Que faire ? Contacter Rollo et lui dire qu'il savait où se trouvait le cadavre ? C'était la solution directe. Il faudrait que Rollo paie cher le renseignement. Alors, il aurait voulu savoir quel prix Rollo attachait à ce cadavre. Mettons une centaine de livres, ou bien même, deux mille, peut-être ! Il hocha la tête. Non, c'était trop fort. Allons, dans les cinq cents. Un chiffre raisonnable, quoi !

Il s'essuya les mains tandis que le chat déchiquetait son poisson avec une volupté évidente. Allons, il ferait bien de ne pas perdre trop

de temps. Il fallait voir Rollo cette nuit même. Il fit la grimace car il se sentait très fatigué. Cela ne lui disait rien d'aller jusqu'au Shepherd Market. Il n'avait qu'à téléphoner. Mais oui, c'était la meilleure solution. Il se ferait une tasse de thé, puis irait jusqu'à la cabine téléphonique au coin de sa rue.

Tandis que l'eau se mettait à bouillir, il ramassa une tasse et une soucoupe et se mit à faire du thé. Il apporta le tout dans le petit salon et s'effondra dans le grand fauteuil. Les ressorts gémirent sous son poids, mais à vrai dire, ce soir, il n'avait cure de l'usure progressive de son mobilier. Avec cinq cents livres, il pourrait quitter le pays. C'était son plus cher désir, depuis l'affreuse nuit où il avait traîné le cadavre de Véra Small jusqu'à la cave, où il l'avait enterrée. Il se mit à siroter son thé. Pas la peine de penser à cela, se disait-il. Cela ne servait à rien. Il valait mieux penser à autre chose. Il évoqua Susan et ses grosses mains flasques s'engourdirent. Penser qu'elle avait été seule avec lui dans cette maison vide. Quelle folie d'avoir raté une si belle occasion. Personne ne l'aurait entendue crier. Il aurait pu lui arriver n'importe quoi, elle n'aurait jamais osé se plaindre, surtout maintenant, avec ce qu'il savait de Cornélius. Mais qu'est-ce qui lui prenait donc ? Il y a un an ou deux, il n'aurait pas hésité une seconde. Sans doute l'histoire de Véra Small l'avait démonté.

Jamais il n'avait pensé à la tuer. Pourquoi la petite sotte était-elle devenue si prude tout à coup ? Il posa sa tasse sur la table et mâchonna sa moustache. « Quelle em... se, pensa-t-il, furieux, elle a gâché mon existence. » Si elle ne s'était pas débattue de cette façon, il ne lui aurait fait aucun mal. Il ferma les yeux. Tout compte fait, quelle étrange expérience ! Il avait accompli là une chose dépassant les sensations antérieures. Il se souvenait de l'expression de ses yeux tandis qu'il prenait sa gorge à deux mains. Aujourd'hui encore, il rêvait de ses yeux gris vert émergeant de l'obscurité pour venir le fixer. Il n'aurait jamais cru trouver chez un être humain une terreur pareille à celle des grands yeux de Véra. Au moment où il avait commencé de serrer, il se souvenait de la façon dont elle avait ramené ses genoux au menton. Il se rappelait aussi la façon dont elle avait ouvert la bouche et dont sa langue affreusement épaisse avait surgi, pareille à une tête de serpent entre les petites dents blanches.

Il se leva brusquement. Il se répéta avec gêne qu'il valait mieux ne plus évoquer ces choses. Vraiment, cela ne servait à rien. S'il revenait encore là-dessus, il aurait envie de recommencer. Oui, il fallait bien se l'avouer. Il brûlait d'envie de remettre cela. Son désir en était si violent que la sueur perlait sur son front ridé et que l'air s'échappait de sa poitrine avec un bruit de feuilles agitées.

Mais il se raidit soudain. Que se passait-il ? Il écouta, et entendit un coup léger frappé à sa porte d'entrée. Il jeta un coup d'œil au réveil

de pacotille placé sur la cheminée. Il était près de minuit et demie. Qui pouvait bien venir chez lui ? se demandait-il en fronçant les sourcils. Personne, à part le laitier, le marchand de journaux et la femme de ménage, n'avait jamais franchi le seuil de sa porte. Il attendit. Peut-être que le visiteur se rendrait compte de son erreur et partirait. Mais un deuxième coup résonna, plus fort, et plus impatient que le premier. Tout en grommelant, Fresby alla jusqu'au petit vestibule et ouvrit la porte d'entrée.

— Etes-vous seul ici ? lui demanda Celie, avançant en pleine lumière.

Fresby la regarda éberlué.

Avec un trois-quarts blanc, une jupe montante de cloqué bleu nuit et un turban noir et blanc, elle vous coupait le souffle.

— Tiens, fit-il, sentant que sa voix devenait rauque. Vous vouliez me voir, moi ?

Elle le regardait mais ses grands yeux avaient une expression gênée, aux aguets.

— Oui, vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

Il fit un signe d'assentiment.

— Vous êtes bien mademoiselle Celie ?

— Est-ce que je puis entrer ?

Il s'effaça pour la laisser passer, et chancela en respirant son parfum.

— Ici, indiqua-t-il en s'efforçant de parler posément.

Que lui voulait-elle ? Que pourrait bien penser Rollo, s'il apprenait qu'elle était venue ici ? Ou était-ce lui qui l'avait envoyée ?

Celie était maintenant adossée à la cheminée, dans la petite pièce délabrée.

Fresby indiqua de la main le vieux fauteuil.

— Voulez-vous vous asseoir ? demanda-t-il avec gêne. Je m'excuse de cette atmosphère sordide, vous n'y êtes sûrement pas habituée, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que vous savez sur la fille Hedder ? fit brusquement Celie, sans prêter la moindre attention à son offre de s'asseoir.

Fresby loucha. Il ne s'était pas préparé à une question aussi directe. Il bafouilla.

— Butch m'a demandé la même chose ! (Et pour gagner du temps, il versa une autre tasse de thé.) En voulez-vous une tasse ? Je ne pense pas. Les cocktails vous conviendraient mieux, n'est-ce pas ? Mais je ne possède pas ce genre de boisson.

Le regard de Celie s'assombrit.

— Je ne veux rien. Vous n'avez pas répondu à ma question, reprit-elle d'un ton sec.

Fresby revenait de son ahurissement. Il s'apercevait tout à coup à quel point la pièce était devenue sympathique depuis que Celie était là. L'aspect sordide, les tentures fanées, le tapis usé semblaient avoir retrouvé quelque fraîcheur, depuis l'arrivée de la créature chatoyante qui se tenait en face de lui. Bien sûr, c'était une métisse, mais quelle silhouette magnifique ! Il n'avait jamais rien vu de pareil. Ses vêtements, (et de nouveau, sa respiration devint semblable au bruissement des feuilles) ses bas nylon, la forme des mains dans leurs gants mousquetaire dernier cri, tout en elle attisait le désir.

— Pourquoi y répondre ? fit-il en lui faisant la moue.

Il ne pensait plus à son thé. Il le laissa sur la table et se rapprocha d'elle.

— Je suis las, si vous le voulez bien, je vais m'asseoir.

Il n'attendit pas la permission d'ailleurs, et se jeta dans le fauteuil, puis leva les yeux vers elle.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, continua Celie consciente de son vague désir. Il vaudrait mieux que vous répondiez à ma question.

— Est-ce que Butch ne vous en a pas parlé ?

Et Fresby s'efforçait d'avoir l'air indifférent. Était-ce une menace ?

— J'ai dit à Butch tout ce que je savais sur cette fille.

— Non, c'est faux, vous feriez bien mieux de me dire la vérité !

Elle le fixa longtemps, puis continua :

— Vous ne le regretterez pas, d'ailleurs.

Fresby rongea sa moustache. Il avait du mal à rassembler ses esprits. Comme elle avait de jolis pieds et que ses jambes étaient longues ! Cela l'énervait. Il suivait les formes de ses cuisses dessinées par la jupe collante. Combien les femmes plates comme des planches à pain lui déplaisaient ! Mais, qu'est-ce qu'elle disait donc ? Il dégagea son esprit du borborygme où il s'enlisait. « Je n'aurai pas à le regretter. » Alors, cela voulait dire qu'elle paierait le renseignement.

— Je ne comprends pas, répondit-il, son esprit revenant aux réalités.

— Dites-moi ce que vous savez sur cette fille, et vous aurez cent livres. Mais dépêchez-vous, surtout.

Fresby réfléchit. Cent livres, c'était la somme promise par Butch. Enfin, un prix de base, alors, on pouvait marchander.

— Avec cinq cents livres, cela irait mieux, fit-il.

Et il enfonça profondément ses mains dans ses poches. Il avait une envie folle de les sortir et de la palper.

Elle s'esclaffa.

— Ne faites pas l'idiot !

Il y avait doute et colère dans sa voix.

— Vous aurez cent livres, un point c'est tout. Alors, décidez-vous tout de suite, cela vaudra mieux.

— Non, cinq cents.

Il était heureux à la pensée de se quereller avec elle. Il ne pouvait plus imaginer la pièce sans elle. Elle eut un mouvement d'impatience et l'ourlet de sa jupe lui frôla le genou.

Son corps mince et musclé réagit avec la violence d'une pile électrique.

— Est-ce que vous savez où est le cadavre ? ajouta-t-elle après un silence.

Il se raidit. Il ne put réprimer ce mouvement qui le trahit plus sûrement que des paroles.

— Donc, vous le savez. Idiot ! Vous perdez un temps précieux. Dites-moi où il est, et je vous donne cent livres.

La voix de Celie était de plus en plus dure. Elle ouvrit son sac et en tira quatre minces billets blancs.

— Regardez, je les ai là.

Il croisa les jambes.

— Nous sommes loin du compte. Rollo m'en donnerait mille. Alors !

Celie se détourna pour qu'il ne pût pas lire la déconvenue furieuse peinte sur son visage.

A tout instant, Rollo pouvait, d'une façon ou d'une autre, découvrir le cadavre. Ce n'était pas le moment de marchander. En admettant qu'elle donne à Fresby la moitié de l'énorme somme, cela vaudrait encore mieux que de laisser Rollo mettre le grappin sur le tout. On pourrait même combiner un petit accident qui arriverait à Fresby une fois qu'il lui aurait montré où se trouvait l'argent. Si encore Butch se trouvait là ! Ils auraient pu obliger Fresby à se mettre à table avec des moyens autres que la corruption. Elle se retourna vers Fresby.

— Il y a de l'argent caché sur le cadavre, dit-elle, en serrant les poings. Alors, vous comprenez ? Si on le découvre pendant que nous discutons le coup, vous le regretterez amèrement.

Les yeux de Fresby clignotèrent. Voilà donc pourquoi Rollo était si pressé de trouver Cornélius. Et dire qu'il avait passé tout ce temps à couler de la cire sur le visage du cadavre sans qu'il lui vienne une minute l'idée de fouiller le corps.

— De l'argent ? Combien d'argent ?

Celie hésita. Comme il l'apprendrait tôt ou tard, elle ferait aussi bien de le lui dire.

— Trois millions de livres.

Fresby se roula en boule dans son fauteuil. L'énormité de la somme l'ahurissait.

— Non, mais vous en êtes certaine !

— Oui, absolument. Et ne restez pas là figé à me regarder. Si vous savez où est le cadavre, nous devons faire vite. Rollo va peut-être le découvrir.

Fresby se dit qu'il avait peu de chance, mais ne fit pas part de cette opinion à Celie.

— Si vous m'emmenez à l'endroit où vous l'avez caché, je partagerai la somme avec vous, ajouta Celie après un moment de silence.

Des projets naissaient déjà dans l'esprit fertile de Fresby. Trois millions de livres ! Une somme inouïe, affolante... Partager avec elle ? Mais pourquoi ? Il savait où était le cadavre, lui, pas elle. Tout ce qu'il avait à faire était bien simple : aller chez Ted Whitby, ramasser l'argent et quitter Londres ! En quelques jours, il aurait quitté le pays. Celie le surveillait du coin de l'œil, elle se sentait mal à l'aise. Elle savait combien il était dangereux de lui parler de l'argent, mais qu'aurait-elle pu faire d'autre ?

— A quoi pensez-vous ? lui demanda-t-elle sèchement.

Il la regarda. Il pensait à Véra Small, la langue pendante et les yeux gris vert exorbités par la frayeur. Ses mains se crispèrent dans ses poches.

— J'ai trop travaillé, murmura-t-il doucement. Je suis las, cette histoire m'a impressionné.

— Vous perdez du temps, nous ferions mieux d'y aller, lui intima Celie brusquement.

Fresby fit un signe d'assentiment. A la dérobée, il observait Celie. Elle allait lui donner plus de mal que Véra Small. Son beau corps mince donnait une impression de grande vigueur. La seule pensée de lutter avec elle faisait galoper le sang dans les veines. Il se dressa et repoussa le fauteuil.

— Ça va. Ce n'est pas loin.

Il ne savait quelle solution adopter : agir maintenant ou quand ils seraient chez Whitby ? Décidément, il valait mieux en finir tout de suite. Ça pourrait être plus compliqué dans cette cave pleine de figurines de cire. Au moins, ici, il avait plus de place. Il jeta un regard circulaire. La table le gênait. Il fallait la pousser, mais en évitant de lui

donner l'éveil. Il fallait la saisir à la gorge. Une fois qu'il la tiendrait ainsi, elle n'en aurait pas pour longtemps.

— Je vais changer de chaussures, excusez-moi, fit-il d'un air bonasse. J'ai mal aux pieds. J'en ai pour une minute !

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il était près de la porte. En y allant, il buta volontairement contre la table.

— Pourquoi diable ne la laisse-t-elle pas à sa place ? murmura-t-il comme en se parlant à lui-même.

Il mit la table le long du mur et sortit, refermant la porte derrière lui. Celie regarda le vide laissé par la table qu'il venait de déplacer. Pourquoi l'avait-il mise là ? L'inquiétude aiguïssait son esprit. Avait-il comploté quelque chose ? Après quelques minutes d'attente, elle sortit un revolver de son sac. C'était un engin minuscule, un véritable joujou à poignée de nacre, et si petit qu'il était facile à dissimuler dans le creux de la main. Tandis qu'elle allait vers la porte, elle l'entendit marcher et revint vite s'adosser devant la cheminée. Il rentra, ferma la porte. Il avait le sang au visage, les yeux brillants et humides. Il ne la regarda pas en face, mais du coin de l'œil.

Le malaise de Celie augmentait. Elle pensait qu'il allait faire un mauvais coup. Elle ne comprenait pas encore le danger qui la menaçait. Elle pensait tout simplement qu'il combinait un moyen de la laisser là et de retourner seul auprès du cadavre de Cornélius.

— Voilà, je crois que nous sommes prêts. Alors, nous partons ?

Il avait la voix pâteuse, on eût dit qu'il mâchait quelque chose. Il fallait lui faire quitter la cheminée. A la façon dont Véra Small s'était débattue, il savait qu'il faudrait lui saisir la gorge par derrière et lui enfoncer le genou dans les côtes.

— Oui. Où allons-nous ?

Et Celie suivait tous ses mouvements d'un air soupçonneux.

— Pas loin.

Il était debout près d'elle et elle pouvait sentir la chaleur de son corps.

Comme elle traversait la pièce, elle eut tout à coup la vision de ce qu'il allait faire. Pendant la fraction de seconde où son cerveau refusa de fonctionner, il avait refermé ses mains, autour de sa gorge. Elle sentait son genou cagneux pénétrer ses côtes, et elle ne pouvait plus retrouver le souffle. Toutefois, Celie ne perdit pas la tête. Elle comprenait qu'elle avait bien peu de chances de s'en tirer, mais qu'il y en avait peut-être une ! La force de Fresby était terrible. Il semblait qu'un anneau d'acier avait été passé autour de son cou et qu'avec des tenailles, on le serrait de plus en plus fort. Il fallut environ soixante secondes pour lui faire perdre connaissance. Inutile de se débattre,

tant qu'il la tenait de cette manière. Inutile, et même cela risquerait de lui faire perdre un temps précieux. Elle adopta la seule solution possible. Elle se laissa aller complètement et Fresby, qui ne put la maintenir, perdit l'équilibre. Ils s'effondrèrent tous deux. Là encore, l'étau ne se desserra pas. Celie sentit que sa bouche s'ouvrait. Il lui semblait que sa langue devenait très épaisse. Le sang bourdonnait à ses oreilles.

Tout en se parlant à lui-même, Fresby s'étala sur le corps de Celie. Il avait mal aux doigts, tant la pression qu'il exerçait était forte, et il était vaguement déçu du peu de résistance qu'elle offrait. Il ne se sentait pas stimulé comme avec l'autre. Il ne pouvait même pas lire la terreur dans les yeux de Celie. Tout ce qu'il distinguait, c'était la nuque et les épaules minces et droites qui demeuraient immobiles.

Puis, brusquement une forte explosion et des émanations de cordite l'aveuglèrent.

Le bruit inattendu l'effraya. Il ne savait pas le moins du monde ce dont il s'agissait et d'où venait ce bruit. Il relâcha son étreinte et alors le corps de Celie se réveilla. Elle se retourna et le frappa de ses doigts pareils à des crochets. Comme ses grands ongles griffaient son visage, il entendit une deuxième fois l'étrange explosion. Quelque chose avait brutalement frappé son corps et il grogna de fureur, croyant qu'elle lui avait décoché un coup de pied. Celie était toujours maintenue à terre par le poids de son corps, elle tira encore, mais l'arme s'enraya. Pantelante, elle cherchait à tirer une fois de plus, tandis que Fresby la fixait d'un air hébété. Puis il regarda, vit l'arme et comprit. Il la lui arracha aussitôt et, la tenant par le canon, il la frappa. Celie pencha la tête de côté, mais le canon de son arme lui porta un coup fatal. Elle se sentit chavirer et avant d'avoir pu mettre sa tête à l'abri, il lui décochait un second coup. L'idée traversa son esprit qu'on l'assassinait. Il ne pouvait rien faire de plus. Elle pensa à Gilroy. Elle pouvait le voir très distinctement, la regardant de ses grands yeux étonnés. Puis, derrière lui, Doc Martin. Son visage était éclairé d'un rire sarcastique.

Fresby, lui, savait qu'elle l'avait frappé. Il sentait dans son ventre une brûlure intolérable et sa chemise de laine était humide. Il frappa encore une fois Celie et le canon de l'arme brisa son arcade sourcilière. Elle cessa de se débattre, mais il continua de lui frapper le front avec le canon du revolver. Puis il entendit un cri, une main s'empara de son poignet et il se sentit tiré en arrière.

Comme c'était bizarre, cette fatigue et cette faiblesse ! Il ne voyait plus rien. Le sang coulait des blessures que Celie avait faites à son visage et lui inondait les yeux. Il roula sur le côté et demeura immobile. La douleur qui lui tenaillait le ventre le forçait à rester en

chien de fusil.

Il eut l'impression que des heures avaient passé avant que des mains ne le palpent.

— Attention, elle a tiré sur moi, fit-il nerveusement.

Des mains le mirent sur le dos. Un mouchoir épongea son front. Il ouvrit les yeux et vit un regard jeune et angoissé abrité par un casque de policier.

— Vous arrivez un peu tard. (Et il sentait le sang affluer à sa bouche.) J'ai essayé de lui faire son affaire, mais elle avait une arme.

— Elle est morte, remarqua brièvement l'agent tandis qu'il ouvrait le gilet de Fresby et regardait avec dégoût la grande tâche de sang sur sa chemise.

— C'est elle, allez chercher une ambulance. Je ne vais pas mourir, dites ?

Le policier en avait bien l'impression, mais il ne répondit pas. Il s'assura que Fresby ne pouvait pas faire un mouvement, puis il se leva.

— Je ne vais pas tarder. Vous n'avez pas le téléphone, ici, n'est-ce pas ?

— Il est au bout de la rue, mais ne partez pas tout de suite, je veux faire une déclaration.

— Il vaut mieux que je m'en aille, lui répondit l'agent indécis.

Il était jeune et ce genre de chose ne lui était jamais arrivé.

— Ecrivez cela !

La voix de Fresby se fit plus nette.

— Le cadavre de Weidmann est dans l'atelier de Ted Whitby au 24 A, Lennox Street. Il y a trois millions de livres sur le cadavre. Rollo est sur la piste.

L'agent avait entendu parler de Rollo. Il nota les faits sur son calepin et fut ahuri de voir que sa main tremblait. Toutefois ce que Fresby lui avait dicté n'avait pas de sens pour lui ! Il pensait que Fresby avait le délire.

— Je ne vais pas être long, répéta-t-il.

— Dites-leur d'aller chez Whitby, insista Fresby.

Il ne pouvait supporter l'idée que Rollo pourrait obtenir ce que lui, Fresby, laissait échapper. Trois millions de livres, ça fait beaucoup d'argent.

Le policier regarda Celie et se sentit un peu écœuré. Il tira sa jupe. Ses cuisses café au lait lui paraissaient indécentes.

Fresby ferma les yeux. Il avait froid.

— Vite, demanda-t-il.

Il entendit l'agent quitter la pièce, puis quelques instants après

courir jusqu'au bas de la rue. Il demeura immobile ; il sentait le sang qui suintait le long de ses vêtements. Alors, Celie était morte. C'était déjà quelque chose, mais quel désappointement ! Peut-être qu'il allait mourir lui aussi. Cette pensée ne le troubla pas le moins du monde. A vrai dire, il serait heureux d'échapper à cette douleur lancinante. Comme le policier arrivait à la cabine téléphonique, la mâchoire de Fresby retomba, et sa tête se rejeta en arrière.

Le chat roux arriva dans la pièce sanglante quelques instants plus tard. Il s'approcha du visage tuméfié de Celie et renifla avec délicatesse. Puis il alla jusqu'à Fresby. Après un moment d'hésitation, il s'assit sur la poitrine de ce dernier et se mit à ronronner.

*

Le sergent-détective Adams regarda Rollo monter l'escalier à pas lents et circonspects. Adams attendit avant de bouger que Rollo eût pris le tournant de l'escalier. Il n'avait pas très envie de suivre Rollo. Il savait que si Rollo décidait d'avoir recours à la violence, il n'aurait pas grand-chance contre la force de la brute. Toutefois, il n'avait pas le temps de téléphoner pour demander du secours. Il fallait qu'il se débrouille tout seul. Il aurait bien voulu être armé. Si même il avait eu une matraque, il aurait pu s'en tirer plus facilement ; il n'avait rien du tout. Contre Rollo, ses poings ne lui inspiraient guère confiance.

Comme il arrivait au bas de l'escalier, un son le fit arrêter net. Une femme venait de tousser. Il écouta. La toux reprit et il pensa qu'elle provenait du couloir, assez loin des escaliers.

« Ce doit être cette fille Hedder. » Elle n'était peut-être pas montée au premier. Comme elle lui paraissait plus intéressante que Rollo, il tourna le dos à l'escalier et se glissa le long du couloir, jusqu'à la porte de la cave.

Comme il restait là aux aguets, il entendit un bruit de va et vient dans l'escalier et, en même temps, les pas lourds de Rollo au-dessus de sa tête. Prudemment, il commença à descendre l'escalier de la cave. Il pouvait y avoir une lumière. Il se glissa furtivement, marche après marche, jusqu'au moment où il put jeter un coup d'œil dans la cave.

Pendant quelques secondes, il regarda autour de lui cette pièce sinistre et même effrayante, trop surpris pour faire le moindre geste. Au premier coup d'œil, il lui avait semblé que la pièce était pleine de gens bizarres, affreux à voir, mais, une fois revenu de sa surprise, il comprit que c'étaient des mannequins de cire.

Toutefois, Adams se sentit faiblir en examinant cette sinistre collection ; leurs visages étranges brillaient sous l'éclairage indirect.

Susan Hedder était debout au milieu de la pièce. Elle demeurait immobile, mais Adams pouvait distinguer son souffle haletant et le regard affolé de ses yeux hagards.

Des craquements et des bruits de pas pesants dans l'escalier l'avertirent que Rollo, n'ayant rien trouvé d'intéressant au premier, venait, lui aussi, visiter la cave. Adams jeta un regard circulaire puis alla silencieusement se tapir dans un des coins les plus sombres auprès de trois figurines de cire derrière lesquelles il prit place. Son chapeau bien rabattu sur les yeux, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus, il attendit. Il était tout à fait certain que si Rollo ne lui mettait pas sa lampe électrique sous le nez, chose assez improbable, il ne pourrait que le prendre pour un modèle de cire comme les autres.

Susan recommença à bouger. Très lentement, elle traversa la pièce et s'approcha d'un groupe de personnages en cire à l'extrémité opposée à celle où Adams s'était réfugié.

Pendant qu'elle marchait, Rollo arriva en bas de l'escalier et y resta pour l'observer. La pièce impressionna vivement Rollo. De même qu'Adams, il lui fallut un moment avant de comprendre que les personnages qui semblaient le regarder fixement n'étaient que des mannequins. Il reporta toute son attention sur Susan.

Elle se tenait devant un petit homme, assis sur une chaise. La figure de cire avait un reflet rose dans cet éclairage indirect et Rollo pensa qu'il avait l'air plus affreux encore que les autres. Susan leva la main et toucha le bras du petit homme. Puis soudain, elle recula et poussa un cri d'effroi. Adams et Rollo tressaillirent tous deux. Elle se tourna, son regard était redevenu normal et aperçut Rollo.

— Non, non !... hurla-t-elle en reculant. Partez ! Laissez-moi sortir d'ici !

Rollo vint rapidement près d'elle.

— N'ayez pas peur, dit-il. (Sa large figure en forme de lune brillait de sueur.) Tout va très bien.

Elle porta les deux mains à sa bouche, ses yeux se révoltèrent et elle s'effondra.

Adams eut grand-peine à se contenir, il aurait voulu s'élancer et venir à son aide. Mais il savait qu'il était encore trop tôt pour révéler sa présence.

Il voulait connaître d'abord les intentions de Rollo.

Ce dernier, respirant à grand-peine, s'était agenouillé auprès de Susan ; il l'étendit sur le dos. Après un examen rapide, il s'assura qu'elle n'était qu'évanouie et avec un grognement d'impatience, il se releva. Il contempla le petit homme sur sa chaise avec le plus vif intérêt.

Susan l'avait désigné de façon très nette. Serait-ce Cornélius ? La cire répandue sur le visage semblait fraîche. Elle avait un ton plus vif que celle des autres modèles de cire. Rollo s'avança et lui mit sa torche électrique sous le nez. Il en était sûr maintenant. Il pouvait le reconnaître à ses yeux. Le petit personnage avait un aspect si macabre, que, malgré ses nerfs d'acier, Rollo en eut la chair de poule.

Il regarda autour de lui dans la pièce. Il avait l'impression d'être observé. Ses yeux cherchaient parmi les silhouettes immobiles qui l'entouraient. Leur aspect était menaçant, car elles semblaient étrangement humaines ; inutile de perdre son sang-froid, maintenant qu'il était si près du but, se dit-il avec colère.

Il reprit son calme et revint à Cornélius, puis avec une grimace de dégoût, il ouvrit rapidement le veston du petit homme.

Butch était tout près de Rollo, caché derrière un groupe de mannequins. Il surveillait Rollo et, de temps à autre, jetait un coup d'œil dans la direction d'Adams, caché à l'autre bout de la pièce. Il avait vu Adams entrer et savait où il s'était caché. Il était sûr de n'avoir pas été repéré par Adams. Le boulot n'allait pas être commode. D'abord, il faudrait descendre Rollo puis bondir à l'autre bout de la pièce rejoindre Adams. Il n'avait pas de veine, car Adams était très près de l'escalier. Pour se sauver, il faudrait que Butch traverse la pièce ; à ce moment-là, Adams lui sauterait dessus. La meilleure combine serait de descendre Rollo et ensuite l'ampoule électrique. Il y avait de grandes chances qu'Adams ne soit pas armé. Ces flics britanniques ne portaient jamais d'armes, paraît-il, mais il ne pouvait pas se payer le luxe de courir le risque d'être descendu par Adams.

Dans l'obscurité et le désordre, il pourrait se glisser à travers la pièce, et, au cas où Adams essaierait de l'arrêter, il lui en donnerait pour son argent.

De nouveau, il regarda Rollo.

Rollo transpirait à grosses gouttes. Il avait horreur de tripoter Cornélius. Seule, la pensée de l'argent à gagner lui en donnait l'énergie. Il déboutonna le veston de Cornélius. La ceinture était bien là. C'était une large ceinture, avec deux poches de cuir, bourrées à craquer. Ses doigts tremblaient lorsqu'il défit la boucle et essaya de dégager la ceinture. Mais elle ne se détachait pas du cadavre de Cornélius. Jurant à voix basse, Rollo donna un coup sec et si brutal que Cornélius s'effondra sur le sol. Rollo fit un pas en arrière et essaya de retrouver rapidement son souffle. Il regarda autour de lui avec gêne et se pencha vite sur le cadavre en dégageant la ceinture.

Butch, saisi tout à coup de terreur superstitieuse, tâtonna pour trouver son arme. Il la dégagea de la poche et la tint le long de son corps.

Rollo possédait enfin la ceinture. Sa grosse figure brillait de joie triomphante. Il ouvrit fiévreusement une de ses poches. Weidmann n'avait pas menti. La ceinture était bourrée de valeurs en paquets serrés. Ce fut la plus belle heure de la vie de Rollo.

Butch leva son arme.

Adams vit le mouvement. Il eut si peur qu'il en resta coi. Il lui avait semblé voir tout à coup un modèle de cire s'animer et il était effrayé au point qu'il pouvait seulement fixer le personnage ; son cœur battait à grands coups.

Rollo, lui aussi, avait vu le mouvement ; il laissa tomber la ceinture et se détourna ; de terreur, il ne pouvait plus respirer.

Pendant une fraction de seconde, Rollo et Butch se regardèrent, puis Butch fit une grimace. Ensuite, il tira, et le bruit de la détonation fit écho dans la cave silencieuse. Le coup frappa Rollo en plein front, et floc !

Rollo ferma les yeux, puis il chancela dans la direction de Butch et enfin s'écrasa par terre, replié sur lui-même comme un éléphant qu'on vient d'abattre.

Presque simultanément, Butch se saisit de la ceinture et visa l'ampoule électrique.

La cave fut alors plongée dans l'obscurité. Adams avait décidé d'agir. Bien qu'il fût désarmé et eût les nerfs à fleur de peau, il n'hésita pas un instant. Il savait qu'une seule solution s'offrait à Butch : fuir par l'escalier, et, sans tenir compte du danger qu'il courait, il fit un bond à travers la pièce pour arriver aux marches avant lui. Chemin faisant il bouscula un des modèles, que, pendant une seconde, il crut être Butch, puis il comprit qu'il s'agissait seulement d'un des personnages de cire et eut un vif soupir de satisfaction.

Butch l'entendit traverser la pièce et ricana.

— Vous feriez mieux d'les mettre, vous, le flic ! hurla-t-il. (Il se mit à ramper, les oreilles aux aguets.) Pas moyen de m'arrêter !

— C'est pourtant ce que je vais essayer de faire.

Et Adams avait l'air plus sûr de lui-même qu'il ne l'était en réalité.

— Il n'y a pas que vous qui êtes armé.

Mais Butch méprisant :

— Ne m'la bourre pas, va ! Je sais bien que vous, les cognes, vous n'embarquez pas vot'bazar. T'es prévenu : Fous le camp de là ou j'te démolis.

Adams marchait à tâtons dans l'obscurité, tandis que Butch parlait. Ses mains palpèrent une silhouette et il l'approcha de lui. Il espérait qu'elle serait assez épaisse pour arrêter un pruneau.

— Il vaudrait mieux abandonner, Butch, je vous connais. Vous ne

pouvez absolument pas échapper.

Butch leva son arme et tira.

Adams sentit la balle s'écraser dans le mannequin qu'il faillit laisser tomber. Vraiment le tir de Butch était un peu trop précis, pensa-t-il et il s'allongea doucement par terre. Il pouvait entendre Butch ramper vers lui, il leva le bras, saisit la poupée de cire qu'il jeta brutalement dans la direction de Butch. Il s'en fallut de peu que le mannequin ne s'effondrât sur Butch qui se dressa debout et recula en jurant comme un Polonais. Il tira au hasard, et la balle fit sauter des plâtras du plafond.

Le reflet de l'arme permit de déceler sa position. Il était si près d'Adams que ce dernier fit un bond en avant et lui tomba dessus.

Dès que Butch sentit les mains du détective sur lui, il devint fou furieux. Non, personne ne l'empêcherait de sortir de cette maison et de filer avec la galette. Il laissa tomber la ceinture, et laboura le visage d'Adams avec ses ongles.

Adams avait déjà pris part à bon nombre de mêlées pendant sa carrière de policier et il avait appris à quoi on pouvait s'attendre avec un homme comme Butch. Dès qu'il sentit les ongles de Butch s'enfoncer dans sa figure, il donna un coup de bélier avec sa tête dans la poitrine de Butch, puis la dégagea brusquement, et attrapa Butch sous le menton. Le choc les assomma tous deux pendant quelques secondes et tandis qu'ils reprenaient leurs esprits, leurs bras s'agrippèrent et ils roulèrent ensemble à travers la pièce.

Adams fut le premier à se remettre et il décocha un coup droit sur la pommette de Butch. Ce dernier revint à lui sous le coup et il répondit par deux directs dans le corps d'Adams. Pendant plusieurs minutes, ils se battirent avec rage, échangeant les punchs sans se faire grand mal. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient donner de force à leurs coups. Adams savait bien que Butch essayait d'atteindre sa gorge. A chaque fois qu'il y réussissait, Adams arrivait à lui décocher un punch et à faire dévier la main qui cherchait à l'étrangler.

— Ne soyez pas si bête, haleta Adams, tandis qu'il saisissait les poignets de Butch et les retenait un instant. Vous ne pourrez pas échapper d'ici et vous ne ferez qu'aggraver votre cas.

Butch se libéra d'un soubresaut et de toute la force qui lui restait il retourna Adams sur le dos. Il s'agrippa à sa gorge et en même temps lui enfonça son genou dans la poitrine. Il put entendre l'haleine d'Adams s'exhaler brusquement et, avec un rictus sauvage, il resserra son étreinte.

Adams ne pouvait plus respirer. Il se trémoussait, donnait force coups de pied, mais ne pouvait desserrer l'étau des mains de Butch. La cave sombre fut soudain illuminée de myriades de petites lueurs vives.

D'un air las, détaché, il comprit que ses chances de survivre étaient minces. Il se débattit faiblement, s'accrochant aux poignets de Butch, mais sans parvenir à se dégager de la poigne qu'il l'étranglait.

— Tiens, voilà pour toi, le flic ! haleta Butch, étreignant de toute sa force la gorge de son adversaire.

Mais soudain il relâcha sa prise et se raidit.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? demandait une voix en haut de l'escalier. Tu as de la lumière, Jim ?

Butch abandonnant la gorge d'Adams, fut sur pied au moment précis où la lumière d'une forte lampe électrique sillonnait la cave. Il aperçut son arme, tombée près de lui, et s'en saisit, en reculant jusqu'au mur du fond. A ce moment, il reçut la lumière de la torche en pleine figure et une voix l'interpella.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

Il put voir le contour d'un casque d'agent de police et sans réfléchir, il leva son arme et le coup partit. La lampe électrique s'éteignit et, au bruit de pas qui suivit, il présuma que l'agent avait promptement battu en retraite. S'il ne sortait pas en moins de deux, il serait coffré, pensa-t-il fiévreusement. Où avait-il laissé tomber la ceinture ? Il ne pouvait pas partir sans elle. Il pesta contre l'obscurité et se mettant à quatre pattes commença à tâter le sol.

— Eh, vous, là-bas, par terre, hurla une voix. Bas les armes et haut les mains.

Butch continua à ramper, sentant la sueur couler le long de son visage. Son cœur se glaça. Il fallait à tout prix qu'il la retrouve, cette ceinture. Quelle idiotie d'avoir tiré sur l'ampoule électrique ! Ses mains palpaient le plancher en gestes circulaires et frénétiques. Il toucha le visage d'Adams et se rejeta en arrière avec un juron d'effroi. Il ne pouvait plus retrouver l'endroit où il était lorsque Adams l'avait attaqué.

A quoi bon ! Il lui fallait de la lumière. Dans quelques minutes les flics seraient là. Ce ne serait pas les cogens, mais la brigade spéciale, avec ses armes !

— C'est bon, le flic ! appela-t-il. Je vais les mettre. Donnez-moi du jus, pas moyen de voir où est l'escalier.

— Jetez votre arme, cria d'en haut l'agent qui ne se montra pas. Et au travers de la pièce encore, je veux l'entendre tomber.

Butch sortit de sa poche son étui à cigarettes en or massif et jeta au hasard dans la nuit. Il rebondit en tombant et, quelques instants après, la lumière d'une torche éclairait de nouveau la cave.

Fiévreusement, Butch regarda autour de lui. Adams était étendu tout près, Susan en boule, la tête sur un bras, était allongée quelques

mètres plus loin. La fameuse ceinture était à côté d'elle. En moins d'une seconde, Butch avait repéré tout cela. Il bondit vers la ceinture, qu'il saisit, fit volte-face et courut à l'escalier. La torche était braquée sur lui.

— Bas les armes, clama l'agent, d'une voix inquiète.

Butch tira à bout portant, la torche tomba des mains de l'agent, tandis qu'il s'effondrait.

Butch lui jeta un coup de pied pour se frayer un passage et parvint en haut de l'escalier. Il hésita un moment, il titubait le long du couloir étroit vers la porte d'entrée. Comme il tâtonnait, la porte s'ouvrit tout à coup et deux agents coiffés de casquettes plates firent irruption dans le couloir. On voyait des armes briller dans leurs mains. Avant que Butch ait pu lever la sienne, l'un d'eux avait tiré sur lui. Il entendit la balle s'écraser dans la boiserie à quelques centimètres de son bras. Il sauta en arrière, trébucha sur l'agent qu'il avait blessé et tomba à la renverse dans les escaliers.

— Prends garde, Ham ! hurla un des agents. C'est Mick Egan !

— Tu peux en être sûr, répondit aigrement Ham qui avançait avec précaution vers le haut de l'escalier. Il a descendu Jim, ce salaud !

— En tout cas, son compte est bon. Fais attention à l'escalier pendant que je sors Jim d'ici.

Butch se relevait péniblement, le coup avait été dur. Il entendit des allées et venues en haut de l'escalier, vite il saisit son arme et tira. La réponse fut immédiate et deux balles s'écrasèrent dans le mur juste au-dessus de sa tête. Il s'aplatit, ruisselant de sueur. Les cochons, ils visaient juste ! Il écouta, la bouche tordue par la peur et la rage, brandissant son arme. Pas de doute, il était fait comme un rat. Rollo lui avait toujours dit que ces salauds de flics anglais étaient plus vaches que la dynamite. Il saisit la ceinture. Trois millions de livres, et voilà qu'il n'en tirerait pas un sou ! En tout cas, avant d'être pris, il était décidé à leur en faire voir ; d'ailleurs, ils ne l'attraperaient pas vivant !

Ouvrant son pardessus, il se mit la ceinture autour de la taille. « Allons-y ! Prêt maintenant. » Il avait encore une toute petite chance. Un coup heureux pourrait déblayer le terrain, mais il pensait bien que maintenant les abords de la maison étaient gardés. De toute façon, inutile de rester là. Il allait les monter, ces marches, et en avant le feu d'artifice ! S'ils le tuaient, après tout, cela vaudrait encore mieux qu'une attente de six semaines avant de gigoter au bout de la corde !

Tout à coup, une lumière clignota puis un paquet de journaux en flammes fut lancé dans la cave. Des flammes dansèrent dans l'obscurité et un coup partit du haut de l'escalier.

— Pas un mouvement, Egan, lui intima une voix. Sans quoi je vous

expédie au diable !

D'où venait cette arme ? Butch se préparait à se réfugier dans l'ombre. Mais il recula.

Il vit, dressée en face de lui, tenant à la main son revolver à lui, Susan Hedder livide, avec des yeux exorbités par la terreur.

— Ne bougez pas ou je tire ! criait-elle d'une voix d'hystérique.

Butch mit haut les mains.

— Ne me mettez pas ça sous le nez, espèce de folle, ça va partir ! bafouilla-t-il en reculant.

— Que personne ne bouge, fit une voix en haut de l'escalier, et, un instant plus tard, on eût dit que les agents fourmillaient dans la cave.

*

Le bureau du sergent-détective Adams était petit, chichement meublé, et sans le moindre confort. Les murs bleuâtres donnaient à la pièce un aspect froid et menaçant. Susan Hedder, assise au bord d'une chaise inconfortable, le comparait à une cellule de geôle.

— Désolé de vous faire attendre, miss Hedder, lui dit-il avec un sourire engageant. Ce bureau n'est pas l'endroit rêvé pour recevoir une jeune femme.

Il s'assit derrière la table délabrée et lui offrit une cigarette. Susan refusa avec nervosité.

— Allons, lui conseilla Adams avec une grimace, vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Bien sûr, vous avez agi un peu à la légère, mais sans votre intervention, nous aurions dû faire une enquête longue et coûteuse. Heureusement que Butch s'est mis à table au sujet de Crawford, je n'ai donc pas été obligé de dire au patron que vous aviez omis de nous signaler son assassinat. Vraiment, vous n'avez pas été bien inspirée, savez-vous ?

Susan se tordit les mains qu'elle tenait sur ses genoux et garda le silence.

— Mais pourquoi diable avez-vous eu l'idée de vous mêler à cette histoire ? lui demanda Adams au bout d'un moment.

— Je ne sais pas. C'est à cause de Joe surtout. J'ai eu pitié de lui, et il avait un tel désir de venir en aide à M. Weidmann. Je... Je... J'étais vraiment... Je n'ai pu m'en empêcher.

— Enfin, nous étions sur la piste de Rollo depuis quelque temps déjà. Mais il était bien trop malin, pour se laisser prendre. Grâce à vous, le compte de sa bande a pu être réglé.

Susan secoua la tête et protesta :

— Vraiment, je n'y suis pour rien.

— Indirectement, si. De toute façon, je vous en suis reconnaissant. Si je ne vous avais pas suivie, une énorme somme d'argent aurait été détournée.

— Je ne peux encore comprendre pourquoi je suis retournée dans cette cave.

— C'est quelque chose qui m'échappe !

Et Adams fronça les sourcils.

— On aurait dit que vous étiez somnambule. Butch a affirmé que Gilroy avait eu recours à un rite Vaudou, mais je ne peux pas croire une histoire de fous comme celle-là. D'ailleurs, quand nous avons rendu visite à Gilroy, nous avons appris qu'il était parti. Il s'est faufilé en France et nous venons d'apprendre qu'il est en route pour les Antilles. Nous ne pouvons pas agir contre lui, car il ne semble en rien mêlé à cette histoire.

Susan s'énervait.

— Qu'est-il arrivé à M. Weidmann ? finit-elle par demander.

— C'est à son sujet que je vous ai priée de venir ici. Il désire vous voir.

— Me voir ? Pourquoi ?

Adams hocha la tête.

— Je n'en sais rien. En tout cas, j'ai ma voiture. Si vous désirez le voir, nous pouvons y aller tout de suite.

Susan hésita.

— Où est-il ?

— Bien, vous savez, il n'est pas en très bonne santé. Nous avons dû le faire soigner. Il est dans une maison de repos.

— C'est bien cela que Joe prévoyait et redoutait.

— Oui, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Il est relativement heureux. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup apprécié le traitement de Rollo et je pense qu'il est heureux d'avoir quelqu'un pour le soigner. Nous ne pouvions pas le laisser en liberté sans aucune surveillance. Il n'a pas de famille et il est fabuleusement riche. La direction de sa banque a pris ses affaires personnelles en main ; il semble bien plus calme.

Adams se leva.

— Alors, nous partons ?

— Je me demande ce qu'il me veut. (Susan se leva à son tour.) Mais je crois que je ne peux pas vraiment refuser de le voir. Ce ne serait pas correct, n'est-ce pas ?

Adams la regarda et sourit. Elle lui plaisait. Il aimait ce visage candide et jeune, cette chevelure et ces yeux mi-étonnés, mi-apeurés.

— Il n'y a absolument rien à craindre. Et puis, je serai là, si vous avez besoin de moi.

Susan eut un sourire elle aussi.

— Après toutes les péripéties de ces derniers jours, il me semble ridicule d'être nerveuse à la pensée de revoir le pauvre vieux bonhomme, n'est-ce pas ? Mais j'ai une appréhension. (Elle enfila ses gants.) Entendu, je suis prête.

Comme ils filaient à belle allure dans la voiture bleu sombre de la police, Adams s'efforçait de redonner confiance à Susan :

— Maintenant que toutes ces grandes émotions sont terminées, qu'allez-vous devenir ?

Susan hocha la tête. Elle avoua :

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il va me falloir trouver du travail. Et ce qu'il me semblera monotone après tant d'émotions !

Adams se mit à rire :

— Mais, il ne faut pas vous imaginer que ces choses-là arrivent tous les jours. Il y a plus de cinq ans que je suis dans la police, et c'est ma première affaire criminelle !

Susan fit une petite moue.

— C'est peut-être parce que vous ne recherchez pas les émotions violentes. Si j'avais eu de la fortune personnelle et que je sois indépendante, je crois que j'aurais passé mon temps à rechercher l'inédit. J'ai eu beau avoir le trac pendant que j'y étais, après coup, j'ai trouvé cela épataant.

— Non, il n'est pas question que vous alliez vous fourrer dans un autre guépier de ce genre. Le pauvre Cedric était aux cent coups. Je suis certain qu'il ne résisterait pas à une seconde exhibition de ce genre.

— Il me reste encore un peu de l'argent que m'a donné Joe ; lorsqu'il sera dépensé, il faudra vraiment que je me préoccupe d'une autre situation, ajouta Susan après un silence.

— Vous n'avez pas de famille ?

Elle hocha négativement la tête.

— Personne, c'est-à-dire, j'ai encore une tante, mais elle n'approuve pas ma façon de vivre.

Adams la scruta du regard.

— Alors, vous vous marierez sans doute. Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas un ami de cœur !

Susan éclata de rire.

— Je n'en ai pas. Les hommes me tapent sur les nerfs, ils sont tellement autoritaires.

— Mais, je suis bien sûr que vous avez besoin de quelqu'un auprès de vous.

— Non, ce n'est pas indispensable. Je puis très bien me débrouiller toute seule. Peut-être un jour, plus tard. En tout cas, pas en ce moment.

Avant qu'Adams ait pu trouver une réponse à faire, la voiture ralentit, tourna dans une grande allée, et s'arrêta enfin devant une grande bâtisse délabrée.

— Nous sommes arrivés, dit-il en ouvrant la portière. Voulez-vous que je vous accompagne ? Ou bien que je reste ici à vous attendre ?

— Je peux me débrouiller, merci bien, répondit-elle se souvenant de l'attitude indépendante qu'elle venait d'adopter.

— Vous avez peur que je devienne trop autoritaire ? lui demanda Adams avec une grimace.

— Je ne vous en donnerai pas l'occasion, fit Susan avec dignité.

— C'est bien, je vais attendre ici. Au cas où vous auriez besoin de moi, vous n'aurez qu'à jeter quelque chose par la fenêtre.

Susan monta les marches du perron et sonna. Un homme svelte, d'un certain âge, ouvrit la porte.

— En effet, lui dit-il, lorsque Susan l'eut informé de son identité. Nous espérons votre visite. M. Weidmann est vraiment bien aujourd'hui, et il attend votre arrivée avec impatience.

Il se présenta à son tour : « Le docteur Edgely », puis l'emmena le long d'un couloir et d'un petit escalier.

— Il ne faut surtout pas énerver M. Weidmann, lui conseilla le docteur Edgely en ouvrant une porte située dans un deuxième couloir. Il a besoin du repos le plus absolu, après quoi, il lui sera peut-être possible de revenir chez lui. (Il conduisit Susan devant une porte et après avoir frappé discrètement, il ouvrit.) Mlle Hedder vient nous faire une visite, cher monsieur Weidmann. (Il parlait sur ce ton dégagé, mais sonnait faux pourtant, que les médecins ont l'habitude d'adopter avec leurs malades.) Je lui disais qu'il ne faut pas vous énerver, et d'ailleurs, il ne faut pas la retenir trop longtemps.

Kester Weidmann était assis devant un grand feu, une couverture sur les genoux et un livre à la main. Susan trouva qu'il faisait une chaleur étouffante dans la pièce.

— Ne me cassez pas la tête avec votre caquet, fit Weidmann d'un air désagréable en réponse à Edgely. Qu'elle entre, cette jeune femme, et vous, sortez donc !

Susan avança nerveusement au milieu de la pièce.

— Asseyez-vous.

Edgely lui avança une chaise.

— Voilà. Maintenant, nous pouvons bavarder gentiment.

Weidmann le renvoya de la main.

— Mais, allez-vous-en donc ! supplia-t-il. Je n'ai pas envie de bavarder gentiment et encore moins de vous voir là au milieu. Je vous vois bien assez comme cela déjà !

Edgely eut un regard en coin vers Susan pour lui donner l'éveil, puis il se retira. Après son départ, Weidmann se tourna sur sa chaise et regarda pensivement Susan. Il la fixa si longtemps qu'elle se sentit non seulement gênée, mais un peu inquiète.

— Alors, vous êtes Susan Hedder, remarqua-t-il enfin. Excusez-moi de vous avoir regardée ainsi, mais il paraît que vous êtes une jeune femme extraordinaire.

— Mon Dieu, je n'en ai pas l'impression.

— Voyons, mais vous avez l'air bien jeune. Quel âge avez-vous ? Peut-être suis-je trop indiscret ?

— J'aurai vingt-deux ans en octobre prochain.

— Oui, je vois.

Et Weidmann se laissa aller dans son fauteuil. Il regarda le feu pendant quelques instants, puis, levant les yeux, il continua :

— Ils sont en train de me persuader que je n'ai plus mon bon sens. Naturellement, c'est une ineptie. J'ai autant de bon sens que ce vieux fou de toubib, bien qu'il n'en ait pas beaucoup lui-même, je vous assure. Mais si cela leur chante de me garder ici, je m'en fiche. La vérité, ma chère enfant, c'est que je vieillis ! Il m'est impossible de continuer à diriger mon affaire. Savez-vous pourquoi ? Parce que mon pauvre frère n'est plus là. Ensemble, nous pouvions faire n'importe quoi. Mais seul, je me trouve très diminué, hélas ! Après tout, j'ai retrouvé mon argent, la maison ici est confortable, et je suis fatigué de m'occuper de moi-même, alors pourquoi ne pas les laisser faire quand ils veulent que je reste là ?

Susan découvrit subitement qu'elle n'avait pas peur du petit homme. Il n'avait pas l'air fou, bien sûr, et elle lui trouvait un air charmant avec cette attitude affectueuse et paternelle.

— Parlez-moi de Joe. Voilà pourquoi je vous ai demandé de venir me voir. Je veux que vous me racontiez votre histoire. Dites-moi tout.

Susan hésita.

— Je... Je ne peux pas rester bien longtemps. (Elle tortillait ses gants sur ses genoux.) Quelqu'un m'attend dehors.

Weidmann fit claquer ses doigts.

— Ne vous inquiétez pas pour lui. C'est du policier que vous voulez parler ? Ne vous faites pas de souci pour les policiers qui attendent. C'est leur métier d'abord, ils n'ont rien de mieux à faire !

Donc, Susan lui raconta sa rencontre avec Joe, comment elle avait filé Butch et ce qui était arrivé par la suite. Elle lui raconta tout, même le transport du cadavre de Cornélius chez Whitby.

Weidmann restait assis dans son fauteuil, les yeux fermés. Quand elle eut terminé son récit, qui dura plus d'une demi-heure, il hocha la tête.

— Quelle histoire extraordinaire ! Le policier, voyons, comment s'appelle-t-il donc ? Adams, m'avait raconté grosso modo ce qui s'était passé ; toujours est-il que, sans vous, je perdais toute ma fortune ! C'est cela qui m'aurait rendu furieux, par exemple ! J'ai mis beaucoup de temps à l'acquérir, vous savez ! Je tenais à vous remercier. (Il secoua tristement la tête.) Et ce pauvre Joe, jamais je ne l'oublierai.

Susan, gênée, s'agitait sur sa chaise.

— Oh ! Mais ce n'était pas grand-chose, vous savez !... Je... Je me suis passionnée pour cette affaire. Naturellement, j'avais une peur atroce, mais voyez-vous, maintenant, eh bien, je n'ai plus rien ! Cela va être bien ennuyeux vous savez, monsieur Weidmann !

Il eut un regard pénétrant.

— Mais non, lui affirma-t-il. Bien entendu, ne vous jetez pas dans les bras de n'importe qui. Une jeune femme, avec votre courage et votre esprit de décision peut aller loin, si elle est déterminée à se débrouiller toute seule. Vous avez essayé de m'aider, c'est à moi d'en faire autant aujourd'hui. (Il sortit de sa poche une enveloppe à grand format et la mit sur la couverture qui protégeait ses jambes.)

J'ai discuté avec mes fondés de pouvoir. Ils pensent que je suis cinglé, eux aussi, mais je suis arrivé à les convaincre de me laisser de l'argent pour vous. Je désire que vous l'acceptiez. Ne faites pas la fière. On peut se procurer bien du plaisir avec de l'argent. Vous ne serez jeune qu'une fois et c'est maintenant qu'il faut profiter de la vie. (Il jeta l'enveloppe sur les genoux de Susan.) Ne l'ouvrez pas maintenant. Ce n'est pas grand'chose, mais cela vous achètera bien un peu de liberté, tout au moins pendant une année ou deux.

— Oh, mais je ne saurais. (Susan rougissait.) Vous comprenez, Joe m'a payée pour vous rendre service et il me reste encore un peu de son argent.

— Allons, pas d'objections. Prenez-le comme un salaire, si cela vous fait plaisir. J'entends revenir ce vieux fou de toubib. Allons, donnez-vous du bon temps et ne manquez pas les occasions.

Le docteur Edgely entra.

— Je crois qu'il serait temps que nous fassions un petit somme, fit-il avec un sourire stupide. Après, nous serons frais comme la rose pour notre bon petit dîner.

— Est-ce que vous avez jamais entendu pareilles sornettes ? demanda Weidmann en haussant les épaules et avec un sourire pour Susan. Enfin, je présume qu'il faut lui passer son caprice, au pauvre type.

Susan se leva.

— Merci, monsieur Weidmann... commença-t-elle.

Il leva la main.

— Allez vite, mon enfant. Si vous avez besoin d'aide, revenez me voir. Sinon, restez où vous êtes. Ce n'est pas un endroit convenable pour une jolie fille comme vous.

Alors, tout à coup, et sans aucun avertissement, son sourire disparut, et son expression s'altéra. On eût dit qu'un volet s'était fermé derrière ses yeux, les rendant vides et sans expression.

— Emmenez donc cette femme. Qui est-ce d'abord ? Que fait-elle ici ? cria-t-il sur un ton aigre et querelleur. Je veux voir Cornélius. Dites-lui de venir ici tout de suite. Il faut que nous discussions les affaires des aciéries du Progrès.

Susan fut renvoyée de la pièce avec douceur, mais avec fermeté, par Edgely qui referma la porte à clé.

— Vous voyez comment il est, lui dit-il en hochant la tête. Il a des crises. Pendant des jours entiers, il est tout à fait normal. Puis quelque chose arrive et il se met à réclamer son frère. C'est bien triste et je crains qu'il ne mette bien du temps à recouvrer son équilibre.

Susan, bouleversée autant qu'effrayée, ne sut que répondre.

— Mais, est-il heureux au moins ? finit-elle par demander en arrivant en haut de l'escalier.

— Oh ! oui, ne vous inquiétez pas à son sujet, lui assura Edgely. (Il lui tendit la main.) Vous pourrez vous retrouver ? Il faut que j'aille lui parler.

Dans le hall, Susan s'arrêta pour examiner l'enveloppe remise par Weidmann. Après un instant d'hésitation, elle l'ouvrit et en retira un bout de papier rose. C'était un chèque à son nom, signé par les administrateurs de la banque Weidmann, pour une somme de cinq mille livres sterling. Elle resta là un instant, à regarder fixement le chèque ; sa tête tournait. Il devait être bon, se dit-elle. Weidmann le lui avait donné et les administrateurs l'avaient signé.

Le bruit impatient d'un klaxon de la police la fit sursauter. Vite, elle glissa le chèque dans son porte-monnaie. La voilà indépendante. Elle pouvait même songer à monter une affaire... Elle pouvait ouvrir un bureau, acheter un petit magasin, ou même encore, fonder une agence de renseignements.

Le klaxon se faisait plus impatient encore ; elle ouvrit rapidement

la porte et descendit en courant rejoindre la voiture d'Adams.

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 3 avril 1978.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1978.
N° d'édition : 23464.
Imprimé en France.
(578)

{1} Ce sont d'anciennes écuries et dépendances transformées en maisons d'habitation.

{2} Terrains vagues de Putney, dans le genre de la zone ou des fortifs...